

CIÓN

The image shows the spine of an antique book bound in worn, brown leather. A vertical strip of gold-tooled decoration runs down the center of the spine, featuring intricate scrollwork and floral motifs. The leather is aged and shows some cracking and discoloration. A white paper label is affixed to the lower portion of the spine.

PQ1971

.C98

R65

1838

v.1

c.1





1080042083



U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

E # 6 6 # 1 4 6

843

C.





LE ROI

DES PAYSANS.

UANL

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

29642



LE ROI  
DES PAYSANS

PAR

JEAN CZYNSKI

ET

MADAME GATTI DE GAMOND.

TOME PREMIER.



FONDO BIBLIOTECA  
DEL ESTADO DE 110907

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS, PARIS,

L. DESESSART, ÉDITEUR,

15, RUE DES BEAUX-ARTS.

1838

IMPRIMERIE DE M<sup>me</sup> HUZARD,  
RUE DE L'ÉPÉE, 7.

P01971  
-C98  
R95  
1839



FONDO BIBLIOTECA

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



AVANT-PROPOS.

A l'époque actuelle, les romanciers, en offrant au public les productions les plus riches et les plus variées par l'esprit, l'étude et l'imagination, rarement, on peut le dire, dans l'ensemble de leurs œuvres, se proposent un but, suivent une marche régulière, se





rendent compte où ils vont, de ce qu'ils veulent; semblables à ces fortunés voyageurs qui passent leur vie à parcourir le monde sans objet positif, sans but déterminé, jouissant chaque jour d'un spectacle nouveau, recueillant çà et là mille curieuses observations, se livrant à ce qui les amuse, à ce qui leur plaît! Que de fois ils ont commencé une route pour la quitter le lendemain; que de projets sans exécution, que d'explorations commencées et point conduites à fin!

Ainsi en est-il des romanciers, qui, dans leurs excursions vagabondes, semblent n'avoir de guide que la fantaisie. Les hommes de cœur et de ta-

lent parmi eux, qui seraient à même d'examiner et d'approfondir les plaies de la société actuelle, de remonter aux causes du mal et d'y apporter une consolation, un remède, une espérance, ne touchent aux questions graves qu'en passant, semblables aux riches qui jettent une aumône aux malheureux s'offrant par hasard à leurs yeux. Si un jour ils s'en inquiètent, et manifestent une tendance généreuse, le lendemain ils l'abandonnent, comme si l'intérêt qu'ils portent aux masses souffrantes n'était qu'un caprice, une fantaisie.

Pour mieux expliquer ma pensée, qu'on me permette de citer un des plus beaux génies modernes, dont les





écrits sont dans les mains de tous, et jouissent d'un succès vraiment populaire. Qui a jamais peint plus énergiquement que M. Soulié, dans son admirable histoire des *Deux cadavres*, les excès horribles où peuvent conduire les haines politiques? Qui a décrit comme lui les vengeances furieuses qu'elles enfantent, foulant aux pieds tout sentiment d'humanité, et pour se satisfaire, condamnant sans pitié une mère, une amante. Tout le monde admire le magnifique enseignement qui en résulte, portant à craindre et redouter, au-dessus de toutes les passions, celles qu'engendrent les dissidences politiques. Je n'hésite pas à placer cet ouvrage au

nombre des plus beaux monuments littéraires de notre époque; et cependant, le même auteur vient de publier une œuvre, je ne le nie pas, étincelante de verve et d'esprit, empreinte d'une profonde connaissance de la société actuelle et du cœur humain, ornée de tous les charmes du style, mais où malheureusement il s'écarte de sa route primitive.

Dans ce nouvel ouvrage, il fait sortir le diable de l'enfer, pour nous peindre la société sous un aspect si triste, si horrible, que les dernières illusions s'effeuillent, les dernières croyances s'éteignent, l'égoïsme paraît seul régner sur le monde,



et nous glace en nous touchant au cœur. En vain on y chercherait une parole consolante, l'espoir d'un meilleur avenir. Toutes les classes de la société tour à tour y sont étalées dans leur corruption, tous les sentiments y sont interprétés par quelque chose d'étroit et de cupide. Jusqu'au premier amour d'une fille innocente, flamme divine qui place le ciel sur la terre, et laisse un souvenir touchant et ineffaçable dans la vie, le philosophe du livre, le diable, l'interprète comme une impulsion instinctive, se prenant au premier individu, et n'aimant en lui que sa propre satisfaction, le plaisir d'aimer. C'est ainsi qu'il détruit toute croyance dans les

sentiments généreux, et nous fait en quelque sorte douter de nous-mêmes.

Dans les *Deux cadavres*, l'auteur avait entrepris de réconcilier les partis et les individus, d'inspirer aux hommes l'horreur des dissensions politiques, l'amour de l'humanité. Dans les *Mémoires du diable*, en dévoilant aux yeux toute la corruption et tous les vices de la société, en nous faisant perdre tout respect humain et toute croyance divine, en nous disant : « amour, dévouement, enthousiasme, toutes les vertus ne sont que masque ou duperie ; » il semble achever de dissoudre la société en arrachant aux hommes tout frein, et les portant à se ruer les uns sur les autres

dans la divergence de tous les intérêts et la négation de toutes les vérités.

Ne plaise à Dieu que ceci soit une critique d'un talent que j'admire plus que personne. J'ai seulement voulu signaler cette étrange contradiction d'un génie qui un jour se propose le bien de l'humanité, et une autre fois s'en moque, rit de ses maux et enfonce le doigt dans ses plaies saignantes. Cette inconstance d'humeur, cette marche vagabonde est celle que je signalais d'un heureux voyageur qui n'a de guide que sa fantaisie, prend le chemin qui lui plaît, va où il veut, explore tour à tour la contrée bien-

faisante et féconde, le rocher aride et menaçant.

Mais moi, exilé, séparé de tout ce que j'ai de plus cher, m'est-il permis de marcher au hasard, de parcourir le monde en jouisseur, de n'avoir de but que le plaisir et la variété? non; accoutumé dès l'enfance au spectacle de la souffrance, des armes, de l'oppression, de bonne heure j'ai tracé à ma vie, à mes travaux un but d'utilité. Les tourmentes d'une révolution, les flots de sang répandu, un peuple rayé de la liste des nations, ont dû m'affermir dans mes études sévères, dans ma marche laborieuse; d'ailleurs, si je n'avais eu en vue un objet d'enseignement, comment donc



aurais-je osé prendre la plume ? comment aurais-je espéré d'être lu , moi étranger forcé à reproduire mes impressions dans une langue que je n'ai pas apprise au berceau ? Non , je sens tout ce qui me manque , et si j'ai osé m'aventurer dans la carrière , c'est parce que je me suis proposé dans mes œuvres , j'ose le dire , un but généreux.

Je voyais dans le nord-est de l'Europe des millions de malheureux , serfs en Pologne , esclaves en Russie , dont la condition est ravalée au-dessous de celle de la bête , et dont on ne s'occupe point d'améliorer le sort ; je voyais des populations entières à la merci d'une aristocratie arrogante en

Pologne , cruelle en Russie ; je voyais enfin des nations opprimées d'un côté par l'intolérance du clergé catholique , d'un autre côté par le fanatisme de l'Église grecque. Je résolus d'appeler l'attention sur ces contrées infortunées , convaincu que les âmes généreuses qui ont pris à tâche d'abolir la traite et l'esclavage des noirs , dans l'autre hémisphère , ne resteraient pas indifférentes à l'esclavage des blancs , au bord de la Vistule et au bord de la Neva , et redoubleraient d'efforts pour effacer cette lèpre honteuse de l'humanité.

Une fois mon but indiqué , j'ai cru pouvoir compter sur l'indulgence du public français. Je ne me suis pas

trompé. La presse a encouragé mes efforts, et plus d'une fois, à propos de mes ouvrages, elle s'est occupée du serf en Pologne, de l'esclave en Russie; mes vœux pour leur affranchissement trouvèrent un écho dans la presse allemande, et je puis le dire, mes travaux ont été récompensés en portant fruit pour les malheureux dont je plaide la cause.

Dans *Le grand-duc Constantin*, j'ai donné l'histoire succincte de la révolution polonaise, en offrant la double lutte des patriotes polonais contre l'oppression étrangère et contre la tyrannie nobiliaire. J'ai peint les généreux martyrs de la Pologne, qui, réunis par une sainte association aux

libéraux russes, voulaient transformer le nord par l'affranchissement des masses, et confondant les deux peuples dans une même voie de régénération, espéraient éteindre toute haine nationale, et les unir à jamais d'un lien fraternel. Cet ouvrage attirera l'attention, on resta étonné de cette association peu connue des patriotes polonais et des patriotes russes. On fit des recherches et l'on trouva la preuve dans des documents officiels de l'étroite union de Lukasinski, chef de la maçonnerie polonaise, et de Pestel, chef des sociétés secrètes en Russie.

Dans *le Kosak*, j'ai présenté, d'après l'histoire, un homme sorti des



rangs du peuple, en lutte contre la noblesse et le clergé, défendant la croyance et la liberté de son pays, armant trois cent mille paysans réduits au désespoir, bouleversant la Pologne, et ne succombant qu'après avoir porté un coup mortel à cette nation qui, en définitive, a péri par l'intolérance du clergé, et par la tyrannie des seigneurs sans pitié pour les masses qu'ils oppriment.

*Stenko* est encore un héros pris parmi les Kosaks. Ce peuple, dont la barbarie est devenue proverbiale, a produit des hommes de génie qui ont mis tout en œuvre pour briser les chaînes qui pèsent sur leur pays.

Aujourd'hui encore, les Kosaks, tout en

servant d'instrument au despotisme russe, pour opprimer les nations voisines, frémissent eux-mêmes sous le joug de l'esclavage, et sont toujours prêts à le briser. Dans *Stenko*, j'ai voulu peindre, toujours d'après l'histoire, la lutte d'un Kosak, non plus contre la noblesse polonaise, mais contre l'aristocratie russe. J'ai montré ce hardi rebelle à la tête des Kosaks du Don et des esclaves insurgés, combattant les seigneurs, brûlant leurs châteaux, et disputant la couronne et la domination du nord au tzar Alexis. Je me suis surtout efforcé de mettre au grand jour l'état déplorable des classes laborieuses dans le nord-est; je me suis efforcé, en démontrant leurs besoins

et leurs vœux d'amélioration, de prouver combien est grave l'erreur de ceux qui s'imaginent que les masses opprimées de ces pays, semblables à un cadavre, insensibles à la souffrance, et satisfaites de leurs chaînes, ne sont pas capables de s'éveiller aux cris d'affranchissement, de bonheur et de liberté. C'est avec un vif plaisir que j'ai vu ma conviction à cet égard partagée par quelques personnes de cœur et de talent, dont la plume éloquente a déjà rendu et rendra encore de grands services à l'humanité.

En déplorant la condition des masses dans ces pays, je n'ai pu oublier les malheureux Israélites, dont le nombre, particulièrement en Pologne,

s'élève à trois millions d'habitants. Jamais aucun peuple ne fut plus humilié, plus méprisé, plus persécuté. La France et quelques autres états leur offrent une patrie et la protection des lois. Mais dans tout le reste du monde, victimes des préjugés religieux, ils gémissent sous l'oppression, et restent exposés aux insultes, aux outrages. Les nations les plus éclairées sont solidaires de ce crime de lèse-humanité. La patrie de Shakspeare et la patrie de Schiller, aujourd'hui encore, regardent les Juifs comme une race exceptionnelle, indigne de jouir des droits communs. Ce peuple jadis si brave, si puissant, et depuis si alattu, si dé-



gradé, est peu connu ; pour approfondir son esprit, son caractère, ses mœurs, ses croyances, il faut l'étudier là où il est le plus nombreux, où il a les plus fortes attaches, et en même temps où son oppression est arrivée au plus haut degré. C'est la tâche que j'ai entreprise dans le *Roi des paysans* ; j'ai voulu peindre cette race malheureuse, à côté d'un roi modèle qui illustra la Pologne. J'ai personnifié dans un héros israélite tout le malheur, toute la constance, les ressources multipliées et les espérances de cette nation opprimée, dispersée sur la terre, mais restée forte par l'union. La question juive est grave, et mérite d'être approfondie ; elle intéresse

non-seulement le nord-est de l'Europe, mais tous les pays où les exilés de Jérusalem ont cherché asile, et n'ont trouvé que persécutions, haine et mépris.

Mes observations ont été corroborées par un de mes compatriotes et amis, qui a passé une grande partie de sa vie au milieu des Juifs de la Lithuanie, et a consacré son existence à les étudier et leur être utile. Il m'a confirmé par des faits tout ce qu'il y a de grand, de bon et de puissant dans ce peuple digne d'un meilleur sort. Mon travail aura du moins le mérite de l'à-propos ; car précisément la question de l'affranchissement des

Israélites est à l'ordre du jour en Allemagne et en Angleterre.

Je m'estime heureux d'avoir été aidé dans mes travaux par une dame qui attire en ce moment l'attention des esprits sérieux, par son ouvrage sur *Fourier et son système*, où elle analyse et approfondit la magnifique conception d'un des plus grands génies de la France. Madame Gatti de Gamond a bien voulu s'associer à mon travail, et me permettre de placer son nom à côté du mien. C'est pour moi non-seulement une précieuse collaboration, mais encore une approbation honorable de mes principes sur une question à la fois politique, sociale et religieuse.

Si j'ai cru devoir expliquer le but et la tendance de mes travaux, c'est afin de mériter la bienveillance et l'indulgence dont le public français a bien voulu m'honorer jusqu'aujourd'hui. Mes efforts seront récompensés si je parviens à sécher les larmes d'une seule victime de l'injustice sociale.

JEAN CZYNSKI.

Paris, 1<sup>er</sup> novembre 1838.





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE PREMIER.

LA CHASSE.

Aux environs de Krakovic, la neige avait recouvert les prairies et les champs d'une blancheur éclatante. Le froid cependant n'avait rien de trop rigoureux. C'était une de ces belles journées du déclin de l'automne, qui, le matin, semblent annoncer l'hiver, puis, à midi, feraient croire que l'été n'a pas

encore épuisés ses ardeurs. Ces jours plaisent surtout aux chasseurs; car les chiens peuvent reconnaître les traces du gibier, les flairer et les suivre avec plus de facilité.

Le roi Kasimir, fatigué des soucis de la couronne, voulut reposer son cœur et sa tête en sacrifiant quelques moments au plaisir de la chasse.

De grand matin, entouré des gens de sa maison royale, et accompagné d'un nombreux cortège de seigneurs polonais, il partit à cheval, et se dirigea vers la forêt de Lobzow, à quelques lieues de Krakovie, capitale de la Pologne à cette époque. Les chiens couraient en avant du cortège; derrière, on apercevait plusieurs traîneaux chargés de provisions de bouche, et sur lesquels on n'avait pas oublié de placer en abondance de l'hydromel d'Ukraine et du vin de Hongrie. Les deux dernières voitures étaient

destinées à remporter les victimes qui devaient tomber sous les coups des chasseurs.

Le roi paraissait plein de gaité à son départ; les courtisans aussi étaient joyeux; ils causaient, ils riaient fréquemment: le roi le permettait, le roi le voulait. Mais bientôt le silence se rétablit, plus de rire, plus de propos railleurs, plus de jovialité: tout va mal. Depuis trois heures, les chiens parcourent les champs et les vastes forêts. Mais c'est en vain qu'ils semblent demander à la neige et aux vents de leur indiquer où se cache le gibier... rien; ils ne découvrent rien. Errant çà et là, incertains, haletants et muets, ils se retournent parfois vers leurs maîtres comme pour réclamer de la raison humaine une direction que leur instinct cherche inutilement.

Kasimir était vivement contrarié; il abandonna peu à peu la bride à son cheval,



poursuivant sa route, pensif et sombre.

L'agile coursier d'Ukraine, au large poitrail, à la longue crinière, à la queue riche et flottante, sent le mors vaciller entre ses dents, et, comme s'il ne croyait pas à cette liberté inattendue, il allonge le cou, puis tourne la tête, et convaincu que son maître ne le dirige pas, il s'arrête. Ses naseaux s'abaissent jusqu'à la neige qui tapisse la terre; il la frappe, il la broie avec son pied: on dirait, à le voir, qu'il veut en débarrasser l'herbe sèche. Enfin, ne pouvant plus douter qu'il soit libre d'aller à son gré, il se conforme à la situation d'esprit du monarque, et prend une marche lente et irrégulière.

Le cortège, se réglant sur le pas du cheval, suivait attentif et silencieux.

— Monsieur le grand-veneur, s'écria le roi tout à coup.

Aussitôt les courtisans répétèrent les paroles du prince en appelant le *pan* (seigneur) de Wola.

— Combien recevez-vous pour vos services? demanda Kasimir, dès que ce dernier fut arrivé.

— Sire, répondit celui-ci en se frottant la moustache, et se rejetant sur l'épaule une des longues manches fendues de son habit, ma fortune suffit à mon rang; je ne reçois rien ni du trésor national, ni de la caisse royale.

— Je comprends, répliqua Kasimir; tel paiement, tel service.

A l'époque où la scène que nous décrivons avait lieu, c'est à dire au *xiv<sup>e</sup>* siècle, le pouvoir royal, en Pologne, n'était pas encore affaibli par les empiètements d'une noblesse toute-puissante. Néanmoins les nobles commençaient à être fiers de leurs

titres et orgueilleux de leur naissance. De tout temps, au reste, ils formèrent un contraste frappant avec les boïards russes que leurs princes pouvaient impunément souffleter, et même faire fouetter.

Le *pan* de Wola fut blessé par les paroles du roi, et crut qu'il était de sa dignité de les relever.

— Votre Majesté peut-elle penser, dit-il avec l'accent du reproche, que je serais plus actif, plus dévoué si je touchais la somme attachée à mon emploi? Je puis affirmer sur ma foi de gentilhomme que, lors même qu'on me donnerait une montagne d'or, je ne pourrais mettre plus de zèle à mériter l'approbation de mon souverain.

— Moins de paroles et plus de faits, monsieur le grand-veneur; une fois dans l'année, après mes pénibles travaux, je veux me dis-

traire un moment; je choisis la journée la plus favorable pour la chasse, et le grand-veneur n'a rien fait, absolument rien, pour rendre ce moment agréable à son monarque. Vous avez chassé, monseigneur, il y a quelques semaines, et l'on m'a certifié que vous êtes revenu chez vous avec un chariot rempli de gibier. Ainsi que je le vois, la chasse du noble vaut mieux que la chasse royale.

— Sire, ce n'est pas ma faute...

— C'est la nôtre, peut-être?

— Oui, sire, répliqua le noble avec une sorte d'insolence tempérée par le ton d'un courtisan railleur; car, en prononçant ce mot, il s'inclina et sourit.

Mais, en voyant que le grand-veneur cherchait à plaisanter, Kasimir en devint plus mécontent.

— Qu'entends-je? dit-il en haussant la



voix de telle sorte que le coursier du roi tressaillit, releva la tête et agita ses oreilles comme s'il eût voulu deviner la pensée de son maître ; ma faute ! ma faute, à moi ? Expliquez-vous, monseigneur ; je le permets, je l'ordonne.

— Sire... , vous le voulez, je serai franc. Il est vrai qu'au retour de la chasse j'ai ramené deux chariots chargés de gibier ; mais, quand j'y vais, tous les serfs de mes villages, depuis quinze ans jusqu'à soixante, entourent la forêt, font du vacarme, effraient les animaux, et les font fuir du côté des chasseurs ; mais, quand Votre Majesté veut chasser, elle défend d'occuper les paysans. Qu'en résulte-il ? que les serfs de la couronne se reposent comme des rats dans le grenier, et que le roi revient de la chasse mécontent.

— Ceci est clair... , vous voudriez

que je transformasse mille hommes en chiens.

— Sire, telle est la destinée des paysans ; ils sont accoutumés à ces corvées comme des bœufs à la charrue.

— C'en est assez... , monsieur le grand-veneur ; nous préférons renoncer à nos plaisirs plutôt que de les acheter au prix des larmes de notre peuple... Je saurai trouver quelqu'un qui me prépare un instant de distraction sans recourir aux paysans, sans les déranger de leurs travaux.

— Messieurs, au château, ajouta le roi en tournant la bride.

A peine son cheval eut-il repris la route de Krakovie, qu'on entendit les chiens aboyer. Le grand-veneur s'en réjouit, mais le roi commanda de les rappeler par le son du cor.

Cependant les chasseurs faisaient en vain

tous leurs efforts pour les rallier ; ils ne bougeaient pas de place et aboyaient toujours.

— Certes, ils ont rencontré un renard dans son terrier.

— C'est un loup pris au filet.

— Peut-être n'est-ce qu'un écureuil qui s'est réfugié sur un arbre.

Chacun débitait ainsi ses conjectures ; Kasimir n'y faisait aucune attention. De tristes pensées le préoccupaient : il songeait que dans son pays la noblesse hautaine et ignorante maltraitait la plus honorable partie du peuple, celle qui laboure la terre durant la paix et l'arrose de son sang quand vient la guerre.

Il fallait cependant ramener les chiens qui persistaient dans leur obstination. Le grand-veneur lui-même courut à franc étrier pour aller voir ce qui les retenait, et les forcer à rejoindre le cortège.

Quelques minutes après, il revint en riant aux éclats.

— Savez-vous, messeigneurs, dit-il, quelle cause arrête ainsi les chiens ?

— Un loup ?

— Un renard ?

— Un écureuil ?

— Non, du tout ; vous n'y êtes pas.

— Eh bien ?

— Qu'y a-t-il ?

— Un cadavre..., un enfant mort jeté par quelque pauvre diable qui n'avait pas assez d'argent pour le faire enterrer.

— Et vous en riez ! s'écria Kasimir ; un enfant mort jeté au coin d'un bois ? par mille foudres ! je ne crois pas qu'on puisse trouver ici une mère chrétienne capable d'une pareille action. Aux environs de Krakovie, mon peuple, tout pauvre qu'il



soit, a encore de quoi payer un trou pour faire enterrer ses enfants.

— Cependant, sire, cela arrive très souvent dans nos campagnes.

— Mais pas dans les environs de ma capitale, répliqua le roi...; je veux éclaircir ce mystère : il y a un crime là dessous.

En parlant de la sorte, Kasimir poussa son cheval vers le lieu où gisait le corps de l'enfant. Il ordonna de rédiger un procès-verbal, indiquant lui-même tous les indices qui pouvaient conduire à la vérité.

Sur le cou du cadavre on remarquait une large blessure faite avec un instrument tranchant. Le corps était presque nu; de rares lambeaux de toile grossière, le couvrant à peine, dénotaient la pauvreté des parents. La trace des pas de deux personnes était marquée sur la neige : les uns, accusant des bottes garnies de clous, devaient être ceux

d'un homme; les autres décelaient une femme, à la forme particulière de la chaussure. Toutes ces circonstances, soigneusement observées, furent insérées dans le procès-verbal.

Le roi ayant commandé qu'on emportât le cadavre, sitôt qu'on l'eut soulevé, un couteau tomba, et l'on aperçut en même temps l'ornement symbolique dont les Israélites se décorent au moment de leurs prières.

A cette vue, depuis le dernier domestique jusqu'au plus haut seigneur, tous firent éclater une indignation fanatique.

— Ce sont les Juifs qui ont massacré cet enfant.

— Race maudite! ils ont besoin de sang chrétien pour leurs cérémonies sacrilèges!

— Misérables! ils se gorgent de notre or et assassinent nos enfants.

— Ce n'est pas sans motif que partout on les chasse.

Chacune de ces paroles blessait indirectement Kasimir. Ce roi, d'un génie supérieur, luttait contre la noblesse et le clergé pour protéger la bourgeoisie, les Allemands et les Juifs qui s'occupaient d'industrie et de commerce. En ce moment, il se taisait ; mais, en revanche, il multipliait ses investigations. Il observa que les pas marqués sur la neige se prolongeaient vers la grande route. En les suivant, il les vit disparaître près des traces d'un traîneau : il était évident que les personnes décelées par la neige y étaient montées. Le traîneau devait être attelé de deux chevaux qui, en piaffant d'impatience, avaient laissé sur le sol un large espace foulé et presque vide.

Le roi voulut que toutes ces remarques fussent consignées avec exactitude ; il fit me-

surer la longueur des empreintes et la largeur du traîneau dont il se mit à poursuivre le sillon quand ces précautions furent terminées. Malheureusement il n'eut pas marché pendant une heure que ce sillon se confondit avec plusieurs autres. Le roi s'attacha, par une espèce d'inspiration, à celui qui lui parut être la continuation du premier, et arriva ainsi auprès d'une cabane isolée, non loin du château de Lobzow. Descendu de cheval, il pénétra dans une chambre sombre, enfumée, mal propre. Il y trouva deux personnes, un homme et une femme. Des taches de sang souillaient les habits de l'homme : cet homme était un vieillard, un Juif ; la femme, c'était la fille du vieillard.





## CHAPITRE II.

### LE COLPORTEUR.

Tout accusait les Juifs, tout faisait croire qu'ils étaient les meurtriers de l'enfant. Le sang qu'on apercevait sur les habits du vieux Juif, ses réponses embarrassées, la frayeur de sa fille étaient, pour les seigneurs et les courtisans, des preuves suffisantes de leur culpabilité.

Le roi seul, infatigable dans ses investigations, ne négligeait aucun renseignement qui pouvait jeter du jour sur cette fatale affaire. Il eût vivement désiré trouver les Juifs innocents; mais plus il se donnait de peine, plus les indices devenaient accusateurs.

Dans une petite cour contiguë, on trouva des traîneaux précisément de la largeur de ceux dont les traces étaient restées sur la neige; on découvrit aussi des chevaux de petite taille qui venaient d'être dételés, car la fumée s'échappait encore de leur corps ruisselant de sueur.

— Nul doute, pensa Kasimir; ce que je ne voulais pas croire est donc vrai; ils ont besoin de sang chrétien pour satisfaire leur haine; ils ont besoin de meurtre pour assouvir leur vengeance!

Les seigneurs voulaient à l'instant immoler les coupables. Déjà les sabres brillaient

sur la tête du vieillard courbé et à moitié mort de frayeur; déjà on menaçait la belle Israélite qui tournait ses yeux suppliants tantôt vers le ciel, tantôt vers le roi.

Kasimir dut employer toute son autorité pour contenir la fureur de ses courtisans.

— Sire, nous sommes innocents, s'écria Esterka, se précipitant aux pieds de Kasimir, en écartant de son front ses longs cheveux, et attachant sur le roi ses yeux noirs pleins de douleur et brillants à travers les larmes; je prends le Dieu tout-puissant à témoin que, depuis quinze jours, mon père ni moi ne sommes pas sortis de notre cabane.

— Écoutez, écoutez, dit un noble, elle ose encore nier!

— Quelle effronterie! dit un autre.

— Voyez l'innocente!

— Vous verrez bientôt qu'il faudra les



récompenser pour le massacre de nos enfants!

C'était à qui jetterait aux malheureux l'injure et la menace.

Cependant Kasimir restait frappé des charmes de la suppliante. Tant qu'elle se tint cachée derrière son père, il n'avait aperçu que son épaisse chevelure et sa mise grossière; mais aussitôt qu'elle fut émue par le danger, animée par le désespoir, elle parut au monarque dans tout son éclat. L'impression que Kasimir en recoit est d'autant plus vive que la beauté de cette jeune fille porte un cachet tout à fait original. Le sang brûlant d'Asie peut seul donner cette ardeur à ses yeux, cet incarnat à son teint. Toute sa figure a une expression biblique, singulier mélange de modestie et de fierté; sa poitrine arrondie, ferme et pleine, se soulève et s'abaisse précipitamment, faisant deviner l'agi-

tation de son ame; quand elle se jette aux pieds de Kasimir, sa pose molle accuse la suavité des formes et la grace enchanteresse de toute sa personne. Esterka offrait, en ce moment, l'image de cette belle amante dont l'amoureux Salomon nous fait une si enivrante description dans son *Cantique des cantiques*.

Kasimir la contemplait avec une muette admiration; il eût désiré qu'elle parlât plus long temps, qu'elle le regardât toujours.

Les courtisans voulaient la repousser, mais le roi la retint, et lui dit avec un accent de bonté et de douleur :

— Levez-vous, la justice informera. Dieu veuille que vous puissiez prouver votre innocence !

En ce moment, on entendit derrière la cabane un chant joyeux, familier aux Israé-

lites, chant connu généralement en Pologne sous le nom de *maïufez*, et qui se distingue par quelque chose de particulier et tout à fait original : il rappelle les roulades tyroliennes ; mais les étrangers ont encore plus de peine à en imiter les modulations.

A peine les nobles eurent-ils reconnu un Juif dans le chanteur, qu'ils se jetèrent sur lui en l'accablant d'injures, de coups et de menaces ; car, il faut le savoir, tous les coreligionnaires sont solidaires d'un crime commis par leur frère. Si un catholique vole ou assassine, on dit c'est Pierre ou Paul qui est voleur ou assassin ; on ne dit pas *un catholique a volé, un catholique a assassiné.*

Mais il n'en est pas de même des Juifs ; chez eux, ce n'est pas Joseph, Samuel, David, qui a volé ou assassiné, *c'est un Juif*, et toute la race répond du crime d'un seul. Il en est ainsi partout où une croyance est opprimée.

Si un Turc est volé par Pierre ou Paul, il dira que les *chiens de chrétiens* sont des voleurs. Il n'est donc pas étonnant que les seigneurs catholiques, persuadés de la culpabilité du vieux Juif, voulussent venger le sang chrétien sur tous ceux *qui portaient la barbe et attendaient l'arrivée du Messie* (\*).

— Laissez-le, s'écria Kasimir, en demandant en même temps au Juif d'où il venait et où il allait.

— D'où je viens, monseigneur, je viens de l'Orient ; où je vais ? je vais à l'Occident ; puis je retourne de l'Occident pour aller en Orient, toujours achetant et toujours vendant. Voyez, Monseigneur, cette petite boîte, elle contient toutes sortes de choses : des plumes, des épingles, du papier, du fil, du savon, de la pommade ; peut-être achèterez-

(\* Tous les Juifs en Pologne portent la barbe.



vous quelque chose... D'ici je vais à Krakovie.... Je chante en marchant, et ces beaux messieurs m'arrachent les cheveux, me battent, et, ce qui est pis encore, me déchirent mes habits.... Ah! si le roi Kasimir le savait.... Et, disant cela, il faisait cent révérences, tenant dans ses mains son bonnet, et offrant sa marchandise.

— Messieurs, dit le roi, pleine et entière liberté à ce pauvre diable. Et, en même temps, il fit signe de conduire en prison Ben-Himmel le père et Esterka la fille.

### CHAPITRE III.

L'INCONNU.

Le roi retournait à Krakovie suivi du même cortège qui l'avait accompagné; seulement, au lieu de gibier, il ramenait le cadavre d'un enfant et deux Juifs accusés d'un meurtre. La foule grossissait sur sa route en poussant d'horribles menaces.

Dans la cabane du vieux Juif, le colporteur resta seul.

Tant qu'on put apercevoir le roi et sa suite, tant qu'on put entendre les sons des cors, les aboiements des chiens, les cris de la foule exhalant sa rage autour des Juifs, le colporteur ne bougea pas de sa place, où il restait comme pétrifié; mais, quand il se crut sûr que personne ne pouvait le voir, que personne ne pouvait l'entendre, il jeta sa cassette à terre, et, arrachant ses cheveux, déchirant sa poitrine, il poussa des sanglots et des cris de douleur comme si on le brûlait ou comme si on lui tenaillait les chairs vives.

En vain vous eussiez écouté les sons inarticulés qui lui sortaient de la bouche, une oreille chrétienne ne saurait les comprendre. Seulement on devine qu'il s'adresse à l'Être suprême, mais on ne sait si c'est par des prières ou par des blasphèmes.

— Tu souffres bien, tu dois être bien mal-

heureux, dit un inconnu en ouvrant la porte, et contemplant le désespoir du Juif.

Celui-ci le regarde tout stupéfait, effrayé d'avoir eu un témoin de sa douleur. Mais aussitôt rappelant la prudence, il paraît calme et tranquille, et dit d'un ton insouciant :

— Non, monseigneur, du tout. Je ne souffre pas... Je suis content, joyeux. Voulez-vous que je chante? voulez-vous que je danse? Et il recommença son *maïufez*, et il était prêt à danser.

— Cesse, cesse, malheureux, lui dit l'inconnu, je suis ici depuis longtemps et je n'ai rien perdu de ta souffrance, de ta vive douleur. Mais, écoute-moi, je viens ici pour te consoler, non pour t'inquiéter. J'ai visité les lieux où l'enfant a été trouvé.... J'ai remarqué, dans une direction opposée à celle que le roi a suivie, des pas dont la trace



conduit jusqu'au cloître Saint-Dominique...

Il y a là dessous quelque étrange mystère...

Au lieu de pousser des cris, unis tes efforts aux miens..., éclaircissons la vérité... Je serai heureux que l'innocence des accusés soit reconnue.

— Cela ne me regarde pas, ce n'est pas mon affaire, dit le Juif.

— Tu ne dis pas vrai... Ta douleur m'a prouvé l'intérêt que tu portes à ce vieillard, à cette jeune fille. D'ailleurs ils sont tes coreligionnaires. Ce meurtre pèse sur toute ta race. Si ces malheureux ne peuvent prouver leur innocence, ah! malheur, malheur à tout enfant d'Israël qui aura reposé sa tête sur le bord de la Vistule. Que ce soit donc par attachement pour les détenus, ou par intérêt pour ta race, aide-moi à découvrir les vrais coupables.

— Avec votre permission, dit le colpor-

teur, veuillez me dire quel motif vous fait agir, et pourquoi vous montrez tant d'intérêt pour nous, pauvres Juifs; le sage dit : *On ne se dérange pas pour rien.*

— Tu ne crois donc pas que la compassion seule, que le seul amour de la justice et de la vérité me guident en ce moment ?

— Non.

— Tu ne te confieras pas à moi si je ne te découvre le fond de mon cœur ?

— Non.

— Adieu donc.... Peut-être as-tu besoin d'argent..; je ne suis pas riche, mais je puis t'offrir la moitié de ma bourse....; tiens...., prends..; il y a là cinquante pièces de monnaie de cuivre.

— Merci, monseigneur.

L'inconnu s'éloignait. Il avait déjà fait une centaine de pas lorsque le Juif le rappela, courut à lui, lui serra les mains, et, le for-



cant à reprendre son argent, l'entraîna dans la cabane d'où ils venaient de sortir.

— Écoute-moi.... Tu as voulu prêter ton appui à un misérable colporteur qu'on bat, qu'on injurie, qu'on outrage impunément...

C'est bien, je t'en remercie; tu as droit à ma confiance. Autant je t'ai paru craintif, autant tu me verras résolu; autant tu m'as trouvé faible, autant tu me trouveras puissant. Te faut-il de l'or? parle, je t'en donnerai plus que le roi Kasimir n'en possède dans son trésor. Places, richesses, honneurs, puissance, rien ne te sera refusé; je te procurerai tout, et pour cela je ne te demande que de m'aider à sauver Ben-Himmel et Esterka... Tiens, tu m'as donné quelques pièces de cuivre..., accepte en échange cette chaîne d'or et cette bague, qu'envierait même Rokiczana, la bien-aimée de Kasimir...

L'inconnu contemple le Juif avec étonne-

ment. Jamais il ne se fût imaginé que ce malheureux, à peine couvert de haillons, possédât d'aussi précieux bijoux; ni qu'un homme qui lui semblait, quelques minutes auparavant, rampant et lâche, pût manifester une telle énergie. Ce qu'il lui entend dire de sa personne, de ses moyens extraordinaires, le frappe comme une vision; et, s'il n'eût pas été doué d'une intelligence forte et éclairée, il aurait cru réellement à la rencontre d'un de ces êtres surnaturels qu'on prétendait initiés aux mystères de la magie, et revêtus du pouvoir de commander aux esprits. Il brûle d'aller au secours de la jeune Juive et de son père, il sent que le colporteur peut seul le seconder dans ses efforts; mais, avant tout, il veut savoir s'il a affaire à un honnête homme...; les diamants avaient jeté dans son âme un inquietant soupçon.

— Explique-moi comment il se fait que tu



sois maître de telles richesses? Par quelle influence peux-tu disposer de places, d'honneurs, de dignités? Si ta vie n'est pas une vie de crimes, sans rien exiger de toi je ferai tout pour t'aider dans tes recherches; mais je désire savoir...

— Cela est impossible.

— Pourquoi?

— Parce qu'il faudrait au moins une heure pour te satisfaire, et que pour sauver ces malheureux il n'y a pas une minute à perdre. Plus tard, je te raconterai l'histoire de ma vie.

— A présent..., ou je te laisse...

— Alors, va!.... va!.... s'écrie le Juif avec emportement, les yeux et la figure rouges de colère et d'indignation; va, et puisses-tu ne réussir dans aucune de tes entreprises; que le malheur te poursuive, et que tout ce

que tu as de cher au monde périsse comme les méchants ont péri à Sodome!

— Pourquoi me maudis-tu?

— Je te maudis, car tu es plus coupable que les juges, que les nobles et les catholiques qui entraînent à la mort deux victimes innocentes. Eux, du moins, ne savent pas ce qu'ils font; dans leur aveuglement ils pensent faire justice en immolant la plus belle fille d'Israël et le plus vénérable vieillard de la race de David... Mais toi tu as la conviction de leur innocence et tu les laisses périr; toi, au lieu de courir à Krakovie, tu me retiens, tu m'arrêtes. Froid comme la glace, insensible comme le fer, tu veux que je te fasse des récits, quand mon sang brûle, quand mon cœur se brise. Va, retourne au lieu où le meurtre a été commis. Peut-être à force de perquisitions découvriras-tu quelque trace nouvelle; demain ou après-demain,

tu iras dans la capitale, et quand tu apprendras que le bourreau a égorgé la belle des belles et le sage des sages, alors tu diras avec regret : *C'est dommage, ils étaient innocents...* Maudite soit ta rencontre, car tu m'as ravi les plus précieux moments de ma vie.

Ainsi parlait le Juif en relevant sa cassette et se préparant à sortir.

Loin d'entrer en fureur comme un noble l'eût fait à sa place en entendant les imprécations du colporteur, l'inconnu paraissait visiblement souffrir. Les reproches qu'il essuie lui paraissent fondés; il sent que chaque instant perdu peut entraîner la mort des malheureux captifs. Il arrête donc le Juif, lui demande pardon, et promet de se conformer sans hésitation à tout ce que celui-ci exigera.

— Eh bien ! dis-moi ce que tu as vu,

répond le Juif, dis-moi quels sont tes desseins?

— Je te dirai tout... Au lieu où le meurtre a été commis, j'ai remarqué une trace de pas échappée au roi Kasimir, et qui conduisait au couvent Saint-Dominique; puis j'ai observé encore que les chevaux qui ont laissé des empreintes accusatrices doivent être vifs et impatients, car ils ont broyé la neige sous leurs pieds, tandis que ceux qu'on a trouvés ici, dans la cour, sont d'une race chétive. C'est assez pour me convaincre qu'il y a d'autres chevaux, un autre traîneau, un autre coupable, et que ce n'est que le hasard, une fatalité déplorable, qui a pu accumuler sur vous d'aussi cruels soupçons.

— Que voulez-vous donc faire?

— Il faut s'efforcer de faire observer tout cela aux juges.



— Pourquoi ?

— Ils verront combien les apparences sont trompeuses.

— Et puis ?

— Ils redoubleront de zèle, et leurs investigations...

— Oh ! enfant..., enfant..., s'écria l'Israélite, avec un rire plein d'ironie et d'amertume, en redressant sa tête, et rendant subitement son attitude aussi fière et digne qu'elle avait été jusqu'alors humble et basse; oh ! enfant, continua-t-il, ignores-tu quels sont nos juges ? des nobles, des prêtres ! et tu penses qu'ils se donneront la moindre peine pour éclaircir une affaire où il ne s'agit que de misérables Juifs?... S'ils voulaient connaître la vérité, ne suffisait-il pas de comparer les traces laissées sur la neige avec les souliers d'Esterka!.... Nulle

femme ne possède un aussi petit pied...; oh ! si tu as un cœur, si le sort d'innocents te touche, viens, suis-moi, je te dirai comment les sauver !



#### CHAPITRE IV.

##### UNE MISSION.

Ils marchaient avec une étonnante vitesse. Dès que le colporteur apercevait quelqu'un sur la route, il courbait son dos et baissait la tête; mais sitôt qu'il était sans témoins, il se redressait et reprenait un air de dignité. Ils arrivèrent en silence auprès du mont Wawel, sur lequel s'élève la majestueuse capitale de l'ancienne Pologne. La Vistule



baigne le pied de la montagne et celui des riches boulevarts qui entourent la ville.

Ici le Juif quitta la grande route qui conduit à la porte de Saint-Florian, et se dirigea, par des chemins étroits et sinueux, vers une chétive cabane habitée par quelques uns de ses coreligionnaires. Cette cabane était bâtie sur le haut de la colline et cachée par des arbres, de sorte que de l'intérieur on pouvait, sans être aperçu, voir la ville avec ses quarante églises, ses mille tours et ses coupes. De l'autre côté, l'œil ne s'arrêtait que là où les flots de la rapide Vistule semblaient se confondre avec les nuages lointains. Mais nos voyageurs n'avaient pas le temps d'observer la beauté des perspectives. Leurs pensées se portaient vers Ben-Himmel et Esterka; d'ailleurs les cris terribles qui s'élevaient du centre de la ville absorbaient leur attention, cris semblables aux sifflements de l'orage et

aux mugissements de la tempête : on eût dit, à ce fracas, que les vieux monuments allaient s'écrouler ; que les lourds châteaux allaient se briser en renversant les murailles qui entouraient la résidence de Kasimir. C'étaient les clameurs du peuple, les vociférations de la foule, qui, en se pressant autour des Juifs arrêtés, demandait vengeance et voulait leur mort. Hommes et femmes, enfants et vieillards, accouraient en menaçant, en grondant, tels que des bêtes féroces qui auraient eu soif de sang.

Quel Juif eût été assez téméraire, ou plutôt assez fou pour s'aventurer au milieu de la foule ainsi exaspérée. Le colporteur le sentit, et malgré le désir qu'il avait de se rendre de suite dans la ville, il entra dans la cabane.

Une vingtaine d'Hébreux y étaient réunis, mais tellement occupés de leurs prières et

de leurs gestes symboliques, qu'ils ne firent aucune attention aux deux nouveaux arrivants.

Le colporteur, sans les déranger, se mit au milieu d'eux et joignit avec ardeur sa voix à leurs chants religieux, les accompagnant de mouvements convulsifs et de gémissements, et tournant la face vers l'Orient, selon l'usage des Israélites. Quelquefois seulement il jetait un regard du côté de la fenêtre pour voir ce qui se passait dans la ville.

Au milieu de la foule qui hurlait en demandant les victimes, on apercevait un cavalier d'une taille majestueuse, monté sur un coursier; ses cheveux tombaient en boucles sur ses épaules, et sa barbe noire ajoutait quelque chose de grave à sa figure naturellement douce, mais alors courroucée. C'était le roi..., le roi qui luttait contre la fureur du peuple.

— Les coupables seront brûlés... Je chasserai les Juifs de la Pologne s'il est vrai qu'ils ont besoin de sang chrétien pour leurs cérémonies sacrilèges, mais je veux qu'ils soient convaincus avant d'être punis!

Ainsi parlait Kasimir.... Tantôt il cherchait à persuader, tantôt il priait, tantôt il menaçait. S'adressant aux paysans et aux ouvriers :

— Retournez, mes enfants, retournez à vos travaux, disait-il, fiez-vous à la justice de votre monarque.

Puis, interpellant un ecclésiastique qui pérorait au plus fort du tumulte :

— Que fais-tu ici, prêtre Martin? reprends à l'instant le chemin de ton cloître, car, si tu continues à exaspérer ce peuple, je t'enverrai déclamer au fond de la rivière. Et vous, monsieur le grand-veneur, retenez votre langue, ou je vous prouverai que, si je to-



lère des courtisans qui me servent sans intelligence ou sans zèle, je ne saurais pardonner aux coupables qui égarent mes bons habitants de Krakovie.

De même qu'un rempart qui résiste aux assiégeants, de même qu'un rocher qui repousse les vagues furieuses, ainsi Kasimir s'opposait seul à cette multitude dont la rage approchait du délire.

Elle continuait à vociférer, mais elle respectait Kasimir.

Et Kasimir permettait bien que le peuple jouit, de temps à autre, de sa souveraineté, il lui laissait bien élire ses juges, ses administrateurs, mais il n'aurait jamais souffert qu'il fit les fonctions de bourreau.

Tout à coup, dans la cabane, les Juifs interrompent leurs prières, l'espoir brille sur leurs fronts, des larmes de joie coulent de leurs yeux. Ils viennent d'apercevoir le col-

porteur ; ils se donnent la main, ils s'embrassent, et tous ensemble se tournent vers lui en criant : *Ben-Joseph, Ben-Joseph! ils sont sauvés! Dieu nous a entendus!*

En effet, la foule se dispersa, les cris cessèrent, Ben-Himmel et Esterka furent conduits sains et saufs dans la tour qui servait de prison. En ce terrible moment, les Juifs considérèrent l'emprisonnement comme un salut, et l'ajournement du supplice comme certitude de délivrance.

Après les premiers épanchements de leur joie, ils remarquèrent la présence de l'inconnu, et d'un air sombre répétèrent entre eux le mot *goïm*, ce qui signifiait que parmi les élus se trouvait un étranger, un païen. Mais Ben-Joseph ayant murmuré quelques paroles en langue hébraïque, la sécurité reparut aussitôt et la joie avec elle. Il se promena pendant une minute, seul et pen-

sif ; on voyait que son cœur était ému et que sa tête travaillait. Bientôt il s'arrête. Ses compagnons font silence, l'écoutent avec respect et sortent de la cabane à son signal.

L'inconnu, resté seul avec le colporteur, comptait tristement les instants : lui aussi souffrait. Il n'avait fait attention ni aux prières, ni aux transports des Israélites, et il était encore absorbé dans une profonde rêverie quand Ben-Joseph le réveilla par cette question :

— Etes-vous noble ?

— Non, répondit l'inconnu. Et une rougeur subite colora ses joues ; car, malheureusement, en Pologne, quiconque ne possède pas un blason n'y jouit que d'une considération très médiocre. Cependant ce qui lui paraissait un sujet d'humiliation était loin de l'être aux yeux du Juif. Ce dernier sourit ironiquement comme s'il eût voulu dire :

Insensé ! si du moins il regrettait de n'être point descendu de Salomon ou de David : mais non, il rougit de ce que son père ou son aïeul n'a pas tué quelques misérables soldats sur un champ de bataille ; sa honte vient de ce que ses ancêtres n'ont pas fait succomber de pauvres serfs sous l'excès du travail et de la souffrance.

— Avez-vous voyagé ?

— Je suis allé à Dantzic.

— C'est bien, répliqua le Juif avec un visible contentement ; car, dans son opinion un noble, non plus qu'un homme qui n'aurait jamais quitté Krakovie, ne pouvait pas remplir la mission dont il voulait le charger.

Le colporteur interrogeait avec un ton de supériorité, et l'inconnu répondait sans hésitation ni répugnance. Ayant pris la résolution d'aider le Juif, et convaincu que celui-ci possédait des moyens extraordinaires, il était



résolu à se conformer entièrement à ses plans et à sa volonté.

— Ecoute, dit Ben-Joseph, après une courte pause, tu vas partir pour te rendre au château. Tu demanderas à parler au roi; Rokiczana, maîtresse de Kasimir, s'y opposera, en alléguant que le roi est fatigué. Alors tu feras valoir que tu as un superbe diamant à vendre, une de ces pierres précieuses dont la reine de Saba fit présent jadis au roi Salomon, et qui fut conservé soigneusement par les Juifs de Jérusalem pour être offert à la femme du plus puissant monarque de la terre. Elle voudra voir ce trésor, ensuite elle voudra l'acheter.; tu t'en rapporteras à sa générosité. Eblouie par la magnificence du diamant, elle oubliera que le roi a besoin de repos..., et tu pourras parler à Kasimir...

— Je comprends, interrompit l'inconnu,

alors je raconterai au roi ce que j'ai découvert; je lui parlerai de cette trace sur la neige qui conduisait au cloître de Saint-Dominique.

— Du tout., du tout.; cela ne servirait à rien.

Puis, se tournant vers la rivière, Ben-Joseph poursuivit en ces termes :

— Vois-tu, au bord de la Vistule, ces sables où l'herbe ne saurait croître, où jamais l'oiseau n'a reposé son aile, où le plus chétif insecte ne saurait vivre ?

— Je vois.

— N'est-ce pas que vos compatriotes désignent cet endroit par le nom de *terre maudite* ?

— Oui., oui., le *lit de Satan*.

— Eh bien ! tu diras à Kasimir que pour ce terrain délaissé, ingrat, pour ces sables maudits, tu lui donneras autant d'or que son

royaume entier lui rapporte de revenus en dix ans, à une condition.., à une seule, c'est qu'il permette aux Juifs d'y bâtir des maisons, et promette de respecter et faire respecter leurs propriétés. Assure le roi que sur ce lit de Satan s'élèvera une ville à mille maisons, à mille greniers, à mille fabriques; ajoute que, chaque année, des bateaux arriveront et repartiront, exportant les produits de la Pologne et important en échange les richesses d'Occident; dis enfin que, chaque jour, un million d'individus qui meurent aujourd'hui de misère prieront Dieu pour le monarque qui aura bien voulu leur abandonner des sables sans valeur..., une aride grève.., un lit de Satan...

— Comment puis-je tromper mon souverain, moi qui suis pauvre?

— Tiens, voici le diamant destiné à Rokiczana. Toutes les pierres qu'elle porte

dans son diadème ne valent pas la vingtième partie de ce trésor. Quant au roi, s'il te demande des garanties pour le paiement, tu pourras lui indiquer un chariot qui sera placé dans la grande cour du palais; sur ce chariot se trouvera une caisse et assez d'or... pour faire honneur à ta parole...

— Après.., ne dois-je rien dire d'Esterka..?

— Oh! oui, oui..., parle, alors, parle....

Kasimir n'eût pas prêté l'oreille aux lamentations d'un humble suppliant; mais les discours du riche, de celui qui peut acheter les terrains maudits pour y bâtir des villes.... Oh! sois-en certain, tu seras écouté!

— Mais comment concilier la simplicité de mes vêtements avec ces immenses richesses?...

En ce moment, les Juifs que nous avons vus sortir revenaient amenant un beau cheval et un chariot chargé d'une caisse pleine

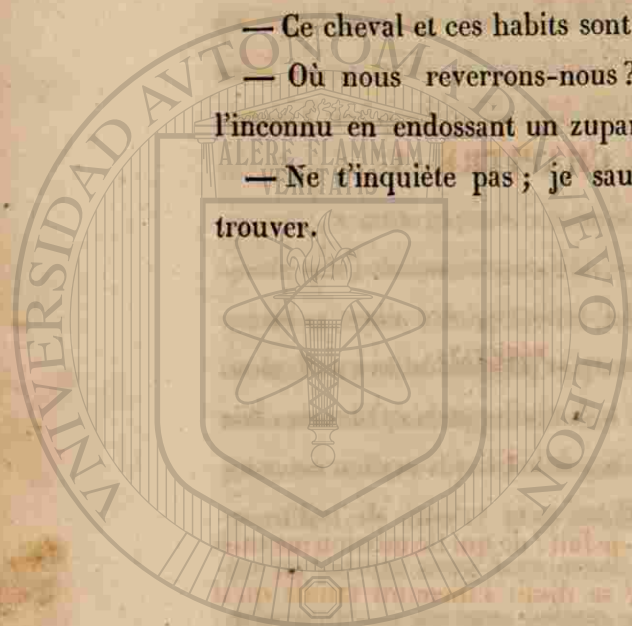


d'or et d'argent : ils apportaient aussi des habillements neufs.

— Ce cheval et ces habits sont pour toi.

— Où nous reverrons-nous ? demanda l'inconnu en endossant un zupan polonais.

— Ne t'inquiète pas ; je saurai te retrouver.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## CHAPITRE V.

ROKICZANA.

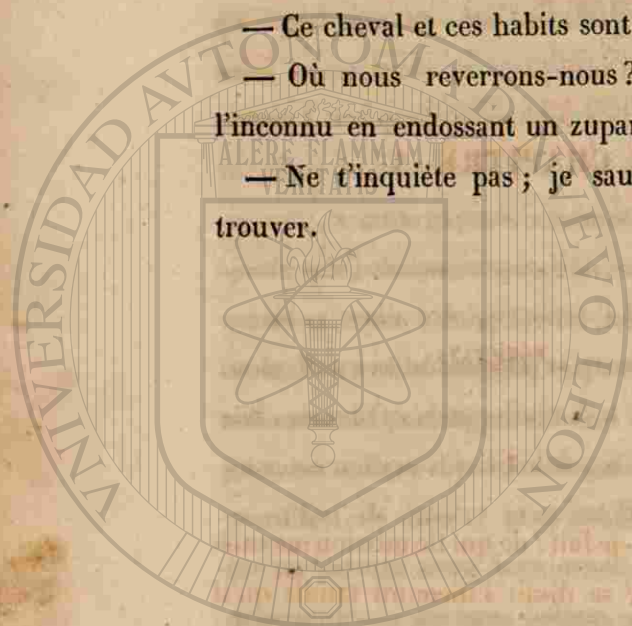
— Qu'ai-je fait ? de quelle mission me suis-je chargé ? se disait l'inconnu tandis qu'il approchait du château royal. Est-ce juste, est-ce prudent de tromper le monarque ? Il est humain et généreux pour ceux qui ont confiance en lui, mais sévère quand on abuse de sa bonté. Il cause familièrement avec le plus pauvre de ses sujets, mais il fit jeter à

d'or et d'argent : ils apportaient aussi des habillements neufs.

— Ce cheval et ces habits sont pour toi.

— Où nous reverrons-nous ? demanda l'inconnu en endossant un zupan polonais.

— Ne t'inquiète pas ; je saurai te retrouver.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## CHAPITRE V.

ROKICZANA.

— Qu'ai-je fait ? de quelle mission me suis-je chargé ? se disait l'inconnu tandis qu'il approchait du château royal. Est-ce juste, est-ce prudent de tromper le monarque ? Il est humain et généreux pour ceux qui ont confiance en lui, mais sévère quand on abuse de sa bonté. Il cause familièrement avec le plus pauvre de ses sujets, mais il fit jeter à



l'eau un moine insolent. Si je lui dis la vérité, la conduite singulière du colporteur le frappera, attirera son attention, influera sur le sort des détenus; au contraire, si je garde le secret, et qu'un mot, un incident me trahisse, je suis perdu, et ne pourrai rien pour les accusés.

Ces réflexions le portaient à se jeter aux pieds du roi et à lui tout révéler; mais il sentait, en même temps, qu'il n'avait pas le droit de manquer à sa parole, et qu'il devait accomplir fidèlement la mission dont Ben-Joseph l'avait chargé.

Parfois un long soupir s'exhalait de sa poitrine, une larme mouillait sa paupière: un souvenir poignant paraissait l'assiéger. Plus tard nous apprendrons le motif de cette douleur qui ronge une existence si jeune, et nous saurons la cause de cette touchante

compassion pour les victimes honnies, persécutées, méprisées.

Agité de ces diverses pensées, l'inconnu était arrivé dans la cour du château.

L'émeute qui, quelques heures auparavant, avait mis toute la population sur pied, paraissait complètement dissipée. La foule, fatiguée, s'était écoulée dans l'intérieur des maisons; le silence et la solitude succédaient, dans les rues et les places publiques, au vacarme et aux cris tumultueux; même au château, les antichambres et les longs vestibules où, jour et nuit, veillaient une cour nombreuse et une brillante suite de seigneurs, dans ce moment étaient déserts. De même qu'une tempête amoncelle, puis balaie les nuages, de même l'orage, qui grondait sur la tête des Juifs, avait d'abord rassemblé, puis dispersé les habitants de Krakovie.

L'inconnu entra au palais sans trouver ame qui vive. Ce ne fut que dans la seconde salle qu'il aperçut un nain ; il paraissait aussi vieux que petit, aussi malin que faible, aussi grave que ridicule. Il était occupé à torturer le chien de chasse favori du roi. En vain la pauvre bête lui léchait les pieds, baissait la tête et la relevait d'un air suppliant, l'inflexible pygmée marchait sur sa queue, ou lui tirait les oreilles, sans s'apercevoir qu'un étranger attendait depuis quelques minutes, épiant l'instant où il perdrait l'animal de vue et jetterait les yeux sur lui.

— Le roi est occupé, on ne peut parler à Sa Majesté, dit-il enfin quand, par hasard, le chien, fuyant un nouveau coup, se dirigea vers l'inconnu sur lequel il attira ainsi l'attention.

— En ce cas, daignez, je vous prie, porter ce diamant à votre illustre maîtresse, la no-

ble Rokiczana ; ajoutez que je lui demande, en grâce, une minute d'audience ; je n'ai que deux mots à lui dire, mais le sort de plusieurs familles en dépend.

Le nain saisit le diamant avec avidité, le tourna en tous sens, le dévorant de ses deux yeux d'écureuil, puis il fit une grimace souriante comme s'il eût voulu dire qu'il en connaissait la valeur, et savait l'effet qu'il allait produire. Sans répondre, il courut accompagné du chien qui, étalé jusqu'à ce moment par terre, le cou allongé, la tête et le regard en suspens, se leva brusquement, et d'un trait rapide s'élança vers le nain ; car la pauvre bête prenait ses malices cruelles pour des cajoleries, et ne vit dans sa course qu'un nouveau jeu pour le divertir.

Kasimir, fatigué de la longue route qu'il venait de faire à cheval, et plus encore de la



lutte qu'il avait soutenue contre la foule, en prenant la défense des Juifs, s'était abandonné au sommeil sur son fauteuil. Rokiczana, longtemps assise auprès du monarque, le contemplait avec extase, songeant à son amour qui la rendait si fière et si heureuse. Elle ne fut distraite de ses pensées que par la vue du diamant que le nain vint lui remettre au nom de l'étranger. S'approchant aussitôt de la glace, elle attache le beau joyau à son collier, et se regarde complaisamment, faisant jouer les mille reflets de la pierre éblouissante; elle se dit tout bas que ses yeux étincellent de feux plus brillants, et que sa beauté efface celle de toutes ses rivales; elle s'admire, se détaille à elle-même l'éclat de son teint, sa peau si blanche et si soyeuse, ses sourcils parfaitement arqués; seulement, quand elle jette un regard sur ses cheveux blonds tombant en longues

tresses sur son cou de cygne, elle soupire et s'attriste; car elle a crainte de perdre ce bel ornement. Elle retourne coquettement la tête en arrière, pour contempler sa taille gracieuse et flexible, dont les formes se dessinent sous le vêtement léger, dont les plis capricieux ondoient et flottent à chaque mouvement.

Elle retourne près du roi et le réveille d'un de ces baisers d'amour enivrants, qui dédommagent amplement du repos quand, au réveil, on sent sur sa poitrine le cœur d'un ange qu'on aime et dont on est aimé.

— Par mille foudres, qui trouble mon sommeil? s'écrie Kasimir courroucé en se retournant vers sa maîtresse.

La pauvre Rokiczana, ne s'attendant nullement à cette brusquerie, reste stupéfaite, et une grosse larme coule de ses yeux.

Kasimir s'aperçoit aussitôt que sa colère est injuste et son emportement sans motif; il se lève, s'approche de son amante, et lui demande pardon en l'attirant doucement vers lui.

— Qu'est-il donc arrivé à notre roi et maître? dit Rokiczana en souriant, pour qu'il m'accable d'une expression de colère qui m'a coûté une larme et un soupir? Vous m'avez dit cent fois que je vous rendais heureux en vous réveillant de la sorte.

— Vrai, vrai, mon enfant, et c'est du fond du cœur que je te demande pardon...; mais si tu savais quel rêve tu as interrompu, loin de m'en vouloir, c'est toi qui aurais regret.

— Un rêve..., peut-être un souvenir. Ce moment où je vis, pour la première fois, le héros de la Pologne, quand il faisait son entrée triomphale à Krakovie, les drapeaux enn-

mis en tête du cortège, salué par les acclamations de tout un peuple qu'il venait de sauver des horreurs d'un envahissement. Enthousiaste et timide, que j'étais loin d'espérer que cette tête royale, couverte de lauriers, resplendissante de gloire, un jour se reposerait sur mon sein, dans les moments de repos et d'abandon! Kasimir, si c'est l'image des premiers temps de notre amour que l'ange du sommeil retraçait à vos yeux, ah! j'ai eu tort... , bien tort de vous avoir réveillé.

— Non, Rokiczana.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-elle avec moins de vivacité. Un sombre pressentiment paraissait l'accabler.

— Écoute-moi, aujourd'hui même, à la chasse, j'ai rencontré une fille malheureuse. Elle était jeune et belle; ses habits grossiers indiquaient l'abandon et la misère; son cos-



tume n'était pas de notre pays : tout en elle paraissait négligé, inculte, et cependant elle m'a frappé par le son de sa voix et l'expression de son regard... Eh bien ! au moment où tu m'as reveillé, c'est elle que je voyais dans mon songe, mais sous une autre forme... ; elle était assise sur un trône, une couronne sur la tête... : sa beauté était rehaussée par tout le prestige de la pompe royale.

— Tu soupîres, bah ! sois tranquille, ajouta Kasimir en riant, c'était une *Juive*.

— *Une Juive !* je respire.

-- Elle est criminelle, accusée d'un meurtre.

— Ah ! vous me rendez la vie.

Et Kasimir, pour effacer le chagrin qu'il a causé à sa belle maîtresse, la prend sur son cœur, la contemple avec tendresse, et lui répète qu'il l'aime.

Rokiczana, heureuse, se rappelle enfin que l'inconnu attend l'audience du roi. Elle le fait appeler et le laisse seul avec le monarque.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## CHAPITRE VI.

L'AUDIENCE.

— Jamais, jamais, s'écria Kasimir lorsque l'inconnu lui eut exposé sa demande. Tant que celui-ci avait parlé de la colonie qu'il voulait fonder sur les sables maudits, le roi l'avait écouté avec bienveillance; mais aussitôt qu'il eut ajouté la condition d'y admettre les Juifs, le roi l'interrompit avec colère :

®



— Jamais, jamais... je ne ferai rien pour les Juifs ; je ne leur céderai pas un pouce de terre, pas même les sables de Satan. Amène des Bohémiens, des Tatars, choisis la race la plus barbare du midi ou du nord, non seulement je ne prendrai pas ton or, mais je t'aiderai de mon propre trésor et de ma protection pour tous les terrains que tu voudras cultiver et les villes que tu voudras bâtir, mais ne me parle pas des Juifs.

Cette brusque repartie déconcerta pour un moment l'inconnu. Cependant il ne perdit pas courage, et tâcha d'amener la conversation sur l'événement même qui irritait si fort Kasimir.

— Ils doivent être coupables de grands abus pour que Votre Majesté se montre si sévère à leur égard ; ils doivent avoir commis quelque grand crime pour qu'elle s'indigne ainsi rien qu'à leur nom.

— Écoute-moi, dit le roi avec bonté en s'animant à mesure qu'il parlait : l'Europe entière les a chassés comme une race maudite qui amenait la peste, empoisonnait les puits, commettait toutes les iniquités ; les rois les ont spoliés, le clergé a jeté sur eux l'anathème, et le peuple, partout où il les rencontre, les massacre. Chassés de la France, de la Germanie, ils ont levé les mains vers moi. Je me suis dit : les monarques avaient besoin de leur or, ils les ont persécutés par cupidité ; le clergé les opprime par fanatisme, le peuple par ignorance. Moi, j'accorderai une généreuse hospitalité à ces malheureux, et ils en seront reconnaissants. Je leur ouvrirai les portes de la Pologne ; je leur donnerai asile et secours. Dans les campagnes et dans les villes, ils peuvent librement se vouer à l'industrie, au commerce et à l'agriculture ; eh bien ! crois-tu que ces bienfaits aient dé-

sarmé leur haine contre le nom chrétien ? non, non ; ils ont besoin de notre sang pour leurs cérémonies obscènes. Ces misérables massacrent les enfants de leurs bienfaiteurs.

— Sire, le pouvez-vous penser ?

— J'étais aussi incrédule que toi... ; mais j'ai vu la victime, j'ai suivi une trainée de sang qui m'a conduit jusqu'aux assassins.

— Et si, nonobstant ces indices accumulés par la fatalité autour du vieillard et de sa fille, ils étaient innocents ?

Le roi, qui se promenait en ce moment les mains derrière le dos, jeta un coup d'œil perçant sur l'inconnu, et lui demanda d'un ton élevé :

— Qui es-tu pour prendre avec une telle chaleur la défense des accusés ?

— Que Votre Majesté pardonne à mon importunité ; mais je pense remplir un devoir en lui rendant compte des circonstances dont

le hasard m'a fait témoin. Moi aussi j'ai vu l'enfant massacré, et tandis que Votre Majesté s'éloignait vers Krakovie, je suis resté sur les lieux en continuant à rechercher les indices qui pouvaient jeter un vrai jour sur ce triste événement. Du côté opposé à celui que vous avez suivi, j'ai découvert d'autres traces qui conduisaient au couvent Saint-Dominique ; j'ai remarqué que les pieds de la Juive sont plus petits que les pas de femme dont la neige gardait l'empreinte. Sire, je garantirais sur ma vie que le vieillard et sa fille sont innocents.

Kasimir écoutait ce discours avec le plus vif intérêt, répétant tout bas ces paroles : *le châtre Saint-Dominique*. Il resta ainsi pensif l'espace d'une minute, arrêtant ses regards sur les yeux de l'inconnu.

— D'où peut donc venir, demanda le roi, que des ornements religieux appartenant



aux Juifs se trouvaient près du cadavre? Pourquoi ces traces de sang sur les habits des accusés?

— C'est ce que j'ignore, et ce que l'instruction du procès, s'il est conduit avec impartialité et prudence, devra éclaircir. Toutefois j'ose dire que, si l'enfant immolé avait été victime du fanatisme des Juifs, ces derniers se seraient bien gardés de fournir eux-mêmes les indices propres à découvrir leur crime. Et cependant l'enfant a été déposé près de la grand'route, comme si les coupables voulaient attirer l'attention des passants.

— Quelle est ta religion? interrompit le roi.

— Je suis catholique.

— Tu es marchand, tu as des propriétés, m'as-tu dit?

L'inconnu rougit et hésita. Il regardait comme un crime de tromper un prince

juste. Un moment il fut près de tomber aux genoux de Kasimir, et lui tout avouer; mais, se rappelant qu'il était esclave de la parole donnée à Ben-Joseph, il répondit affirmativement.

Aussitôt Kasimir, sans ajouter un mot, prend une plume et du papier, qu'il avait toujours sous la main, écrit à la hâte deux expéditions, et appelle son secrétaire pour y apposer les scellés royaux.

— Jeune homme, dit-il au prétendu marchand, tu seras un des juges dans l'affaire du meurtre. Poursuis tes investigations, et si tu parviens à découvrir la vérité, foi de Kasimir, je te ferai noble, et te donnerai le plus beau de mes domaines. Tu peux entrer chez moi à toute heure du jour, agis avec fermeté et compte sur mon appui.

A peine le nouveau juge se fut éloigné, que Kasimir envoya l'autre expédition au castellan qui gardait les détenus.



## CHAPITRE VII.

GRÉGOIRE LE CHASSEUR.

L'inconnu avait pensé que tout serait fini lorsqu'il aurait rempli sa mission auprès du roi ; mais , au contraire , il se voyait désormais destiné à conduire jusqu'au bout la triste affaire qui fixait l'attention de tous les habitants de Krakovie. Il aurait voulu trouver Ben-Joseph pour lui rendre compte de ses démarches , mais il ne savait où le cher-



cher; il lui fallait donc rester dans la capitale pour l'attendre, ce qui l'inquiétait à cause de la dépense : il n'était pas riche, et il aurait eu scrupule de toucher au trésor que le Juif lui avait confié. Cependant le chariot et les hommes qui le conduisaient attendaient ses ordres. Il se décida à se rendre à la première auberge, où il prit une petite chambre au quatrième étage, et il commanda d'y déposer le trésor du Juif, ne doutant pas que ce dernier viendrait l'y rejoindre.

Cependant les heures s'écoulaient, et Ben-Joseph n'arrivait pas. La journée se termina, tout le monde alla se coucher dans l'hôtel, l'horloge de la ville sonna minuit, et le Juif n'avait donné aucun signe de vie.

L'homme qui l'attendait était visiblement inquiet et souffrant. A chaque instant, de gros soupirs s'échappaient de sa poitrine, et

parfois des larmes lui jaillissaient des yeux, et il sanglotait comme un enfant. Quoique fatigué, il ne se couchait pas; celui qui aurait observé ses regards tantôt levés vers le ciel, tantôt fixés en terre, ses mouvements agités, sa marche inégale, ses paroles entrecoupées, eût dit qu'un crime pesait sur sa conscience, ou que son cœur renfermait quelque amour.

Il avait perdu tout espoir de voir venir Ben-Joseph, lorsqu'il entendit des pas sur l'escalier. La porte s'ouvre, une personne d'une haute stature s'avance, couverte d'un manteau noir, une lanterne à la main : c'était le colporteur. Sa figure est grave, la fatigue se peint sur ses traits pâles; on voit qu'il n'a pas perdu sa journée dans l'oisiveté.

L'inconnu veut lui raconter tout ce qui s'est passé; mais Ben-Joseph l'interrompt en

lui disant qu'il sait tout, et il ajoute aussitôt :  
 — A présent, monsieur le juge, nous n'avons pas une minute à perdre ; il faut que nous allions sur-le-champ voir les prisonniers ; vous n'aurez qu'à montrer l'ordonnance royale, et les portes de la prison vous seront ouvertes.

— Cela ne se peut pas.

— Il faut que je parle au vieillard, il faut que je voie la jeune fille.

— C'est impossible.

— *Je le veux*, dit le Juif en appuyant sur ce mot.

— J'ai pu te servir par humanité, dans le but de sauver des innocents, répliqua l'inconnu avec dignité ; ce que j'ai fait, je le ferais encore ; mais tu ne me forceras jamais à ce qui est mal. La loi défend que personne communique, sans le consentement du tribunal, avec des coupables accusés de meurtre.

— Grégoire, fils du bourgeois de Lublin, chasseur du seigneur de Wola, je veux voir Ben-Himmel, je veux parler avec sa fille Esterka, dit le colporteur d'un ton élevé, et avec un air de colère et d'impatience.

— Qui t'a dit mon nom ? reprit l'autre surpris et décontenancé.

— Le même qui m'a appris que tu étais le père de l'enfant immolé. Ah ! tu trembles maintenant, tu retombes sur ta chaise. Fier de ce que le roi t'a nommé juge, de ce qu'il t'a permis de venir chez lui à chaque heure du jour, tu as oublié que celui qui t'a ouvert la route aux honneurs peut te les arracher et te perdre. Grégoire, je veux voir Ben-Himmel et Esterka.

— Eh bien ! non, s'écria le chasseur retrouvant son énergie, tu ne les verras pas. Je suis malheureux, il est vrai, mais je ne suis pas coupable : mon seul crime est d'a-



voir trompé mon souverain pour t'obéir. Mais devrais-je m'exposer à tout le courroux de Kasimir, demain je lui dirai la vérité, je lui avouerai que je ne suis pas digne de l'honneur qu'il m'a confié. Et quant à toi, homme mystérieux, que je regrette d'avoir connu, fais ce que tu veux, accuse-moi si c'est ton désir; mais reprends tes trésors, et que je ne te revoie jamais.

— Grégoire, dit le colporteur qui ne pouvait retenir des larmes de douleur et d'impatience, oui, oui, tu me conduiras dans la prison d'Esterka, quand tu m'auras entendu; si je t'ai parlé avec autorité, c'est que je voulais gagner du temps, car les instants sont chers; mais, puisque tu t'obstines dans ton refus, il faut te raconter ce que je voulais seulement te découvrir plus tard, dans des moments moins précieux.

Tu maudis l'heure où tu m'as rencon-

tré, tu me regardes comme un démon qui a voulu s'emparer de ton ame, pour te séduire, t'arracher à tes devoirs, pour te conduire, par des chemins détournés, dans l'abîme du crime; mais regarde mes larmes, examine mes traits, contemple ce corps épuisé; demande-moi quel est le but de tant de peines, de tourments et de sacrifices, et je te répondrai qu'Esterka, cette vierge innocente, que le sort fatal veut livrer au bourreau, est l'ame de mon ame, mon amante, ma fiancée; et que son père est un des plus illustres descendants du roi David, objet du culte d'Israël. Toi qui es aimé et qui aimes, toi qui nourris ton vieux père en servant un maître orgueilleux, tu dois comprendre ce qui se passe en moi. Ajoute que, dans ce moment, il y va de la vie ou de la mort de tous mes coreligionnaires, et étonne-toi que je veuille remuer ciel et enfer

pour sauver mon amante, mon père et tous mes frères malheureux.

Tu me demanderas encore par quel sortilège je connais tes secrets, et dans quel dessein je veux te faire transgresser la loi en ma faveur. C'est que, vois-tu, le malheur, le désespoir, à nous, Juifs maudits, honnis, persécutés, nous donne l'union, qui fait que le danger d'un seul devient celui de tous, et concentre tous les esprits et tous les efforts vers un seul but. A cette heure même où je te parle, mille yeux épient ce qui se passe dans les cellules des prêtres, dans les châteaux des nobles, dans le palais du roi. Lorsque je t'ai choisi pour instrument principal du salut de ma fiancée, pense-tu que j'aie été livrer le sort d'Israël aux chances du hasard. J'ai dû savoir qui tu es, ce que tu fais, quel est ton passé, quel est ton avenir. J'ai donné le mot d'ordre à mes

frères. Sur-le-champ ils ont recueilli dans les environs tous les détails qui pouvaient avoir rapport à l'enfant immolé. En quelques heures, nous avons su quelles étaient les femmes enceintes à quatre lieues à la ronde. Maria, servante du seigneur de Wola, avait mis au monde, le matin même, un enfant mort. C'est toi qui l'as aimée et séduite; c'est toi qui as déposé l'enfant dans la forêt. Le cabaretier de Wola t'a reconnu.

— J'ai toujours voulu que Maria devint ma femme, s'écria Grégoire.

— Oui, il est vrai; c'est le *pan* de Wola qui s'y est opposé, parce qu'elle est bonne domestique et qu'il ne veut pas se priver de ses services. Mais laisse-moi parler jusqu'au bout. Je t'ai envoyé chez le roi en te confiant des trésors, fruit des sueurs et de l'épargne de mes coreligionnaires. Ils savent par expérience que leur séjour chez les chré-



tiens est rempli de dangers, et toutes les semaines ils se privent un jour de nourriture, afin de déposer cet impôt du désespoir, qu'ils s'infligent volontairement, sur l'autel de la prévoyance. L'or que tu portais au trône a été amassé sou par sou par les offrandes de tous les Juifs, depuis le premier jusqu'au dernier. En te confiant ainsi notre fortune, je te connaissais peu, et ne pouvais entièrement me fier à toi. Je me suis rendu au palais, j'ai séduit le nain du roi par le don de ce petit fouet avec lequel tu l'as vu tourmenter le chien; je me suis introduit auprès de Rokiczana à l'aide d'une pommade qui a la vertu de conserver sa chevelure qu'elle est menacée de perdre. Tandis que tu parlais à Kasimir, j'étais avec elle dans le salon voisin. Elle me questionnait sur ses cheveux et la pommade miraculeuse, et moi, tout en lui répondant, je ne perdais pas une de tes pa-

roles au roi, heureux de te voir remplir dignement ta mission. Non, je ne pus retenir mes larmes quand tu t'écrias : *Sire, je donnerais ma vie pour garantie que le vieillard et sa fille sont innocents!*

» Mais penses-tu que ce soit tout d'avoir convaincu le roi? Jette les yeux sur la ville, vois partout le silence et l'obscurité. Nulle part de lumières, excepté là, vis à vis, à cette fenêtre de l'église, de la cathédrale. Sais-tu qui veille à cette heure? Ce sont les vrais coupables qui délibèrent comment ruiner le pouvoir de Kasimir, nous perdre et enchaîner la Pologne. Là, dans cette enceinte du Dieu de paix et d'amour, la haine veille et menace d'abattre d'un seul coup la royauté populaire et les religions dissidentes, afin de livrer la Pologne catholique à la merci de l'évêque de Rome. Là enfin, sous la présidence du nonce papal, les prêtres et les



nobles, ambitieux et fanatiques, sont occupés à se partager les rôles pour exciter les nobles et exaspérer le peuple, et déjà ils triomphent et se félicitent des torrents de sang qu'ils feront couler d'ici à quelques jours.

» Veux-tu maintenant savoir pourquoi je désire pénétrer dans la prison? Le malheureux vieillard, se voyant victime des apparences, croit que le Très-Haut veut l'éprouver. Tandis qu'on l'entraînait à la suite du roi, il m'a dit en une langue que les chrétiens ne peuvent comprendre : *Je ne me défendrai pas*, mais dis à nos frères que je saurai mourir avec calme, en chantant les louanges du vrai Dieu.

» Eh bien! à présent qu'une étincelle d'espoir brille encore, que le roi est pour nous, que ton amante peut attester que l'enfant prétendument immolé lui appartient, et

qu'il est venu mort au monde, quand je tiens le fil de cette infame intrigue qui doit perdre et nous et le trône de Kasimir, quand notre sort est uni à celui du roi, Grégoire, pourrais-tu hésiter..? car tu comprends qu'il faut que le vieillard se défende, qu'il faut que je parle à Ben-Himmel.

» Tu te tais.., que risques-tu? n'es-tu pas juge? n'as-tu pas le droit de confronter les coupables, d'examiner les témoins? Grégoire, viens, viens!

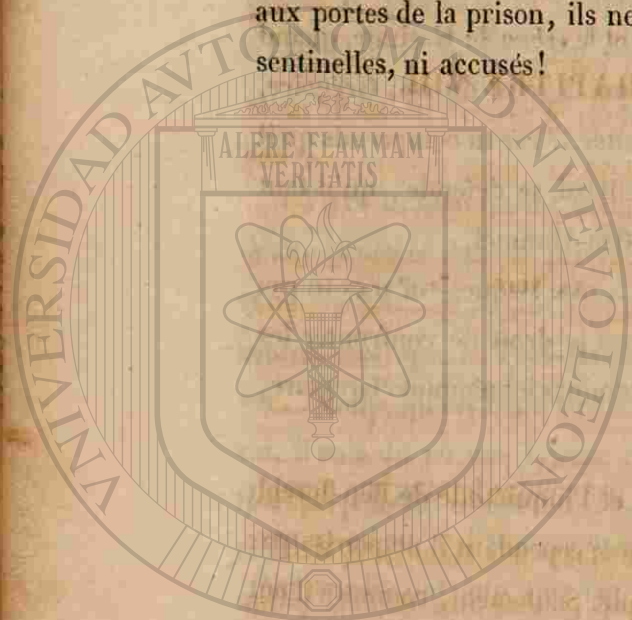
» Ne vois-tu pas comme le sang me monte à la tête, comme mon cœur bat? ne lis-tu pas dans le son de ma voix que ton silence me tue?

— Qu'il soit fait comme tu le veux, dit enfin Grégoire, ne pouvant plus résister; il faudrait n'avoir ni cœur ni intelligence pour ne pas te comprendre et te compatir.

Tous deux se mirent en route précipitam-



ment. Mais quel furent les désespoir du Juif et l'étonnement du chasseur quand, arrivés aux portes de la prison, ils ne trouvèrent ni sentinelles, ni accusés!



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

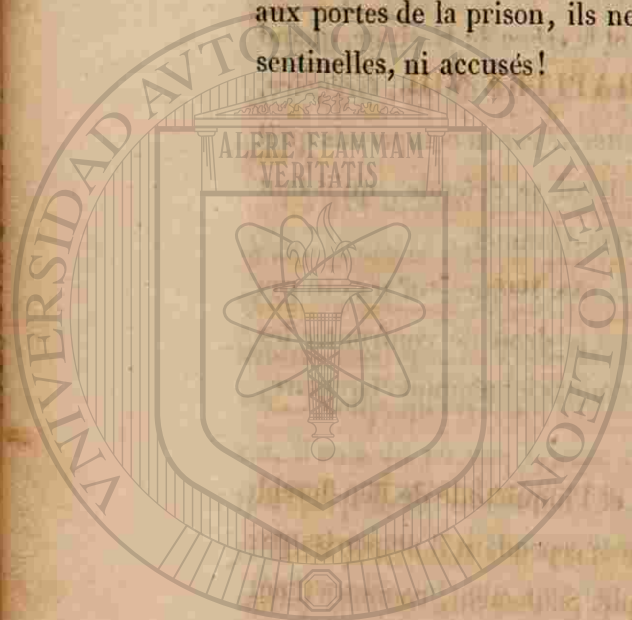
## CHAPITRE VIII.

### LA NUIT.

La douleur et l'inquiétude de Ben-Joseph étaient extrêmes; cependant il ne poussa pas même un soupir. Seulement, comme s'il eût craint que son cœur ne brisât sa poitrine, il le pressait fortement de ses deux mains.

Grégoire, quoique préoccupé de ses propres maux, ressentait les souffrances du Juif et cherchait à le rassurer, semblable

ment. Mais quel furent les désespoir du Juif et l'étonnement du chasseur quand, arrivés aux portes de la prison, ils ne trouvèrent ni sentinelles, ni accusés!



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## CHAPITRE VIII.

### LA NUIT.

La douleur et l'inquiétude de Ben-Joseph étaient extrêmes; cependant il ne poussa pas même un soupir. Seulement, comme s'il eût craint que son cœur ne brisât sa poitrine, il le pressait fortement de ses deux mains.

Grégoire, quoique préoccupé de ses propres maux, ressentait les souffrances du Juif et cherchait à le rassurer, semblable



à un misérable qui a faim et qui partage son dernier morceau de pain avec un camarade plus pauvre encore.

— Ami, dit-il, pourquoi ce découragement? Peut-être est-ce le roi lui-même qui, par compassion pour les accusés, a donné ordre de les conduire dans une autre prison moins exposée à la fureur du peuple égaré. Allons à la grande tour, peut-être nous les y trouverons.

— Non, non, restons ici.

— Pourquoi rester, ne vaut-il pas mieux les chercher?

— Non, Grégoire, ne bougeons pas. Voici une pierre, asseyons-nous et attendons.

C'était une belle nuit d'automne; le ciel était pur, la lune et les astres répandaient une douce lumière qui permettait de distinguer parfaitement les objets. Grégoire, se rendant à la volonté du colporteur, s'était

assis à côté de lui, vis à vis la porte de la prison. C'est pour la première fois qu'il a le loisir de contempler les traits de son nouvel ami.

Sa figure, un peu allongée et encadrée par une petite barbe, est surmontée de cheveux noirs bouclants; ses yeux grands et foncés recèlent un feu intérieur; son nez, très aquilin, dénote particulièrement la race à laquelle il appartient; ses traits ont une incroyable mobilité; ils se prêtent à toutes les expressions, passent du rire aux pleurs, de la colère à la tendresse, de la fierté au servilisme: dans le repos même, ils se meuvent et se contractent. On devine que c'est un homme entreprenant, fin, adroit, capable de jouer les rôles les plus différents et les plus opposés. En même temps, les souffrances et une activité incessante ont imprimé sur toute sa physionomie une expression mélan-



colique qui se mélange singulièrement avec son air de ruse, de malice et d'une naturelle jovialité; ce qui donnait pour résultat qu'au premier aspect on ne savait pas si l'on avait affaire à un malheureux ou bien à un fripon.

Tous deux restaient à la même place, gardant un profond silence. Le Juif, de temps en temps, tournait les yeux le long de la rue, comme s'il eût attendu quelqu'un. Grégoire observait avec curiosité chacun de ses mouvements.

— Messieurs, n'avez-vous pas aperçu mon cheval noir, avec une étoile blanche sur la tête, et qui boite d'un pied? demanda un pauvre Juif qui vint à passer, ôtant son bonnet, et fixant ses regards sur Grégoire.

— Non, répondit le chasseur, nous sommes ici depuis une demi-heure, et nous n'avons rien vu.

— Malheureux, s'écria le Juif, que ferai-je sans mon cheval! et il poursuivit son chemin en continuant ses lamentations dans une langue que Grégoire ne pouvait comprendre, et plus il s'éloignait, plus il criait.

A peu près au même moment, deux hommes vinrent du côté opposé: c'étaient un moine et un Juif: le premier était à moitié ivre; l'autre, bien qu'il ne fit pas noir, tenait une lanterne à la main, et semblait conduire le vénérable prélat.

— Mon cher monsieur, demanda le Juif à Grégoire, auriez-vous la complaisance de m'indiquer le chemin pour aller au cloître Saint-Dominique?

— Eh! suis toujours tout droit, interrompit le moine, si tu ne connais pas le chemin, je le connais, marche et ne t'arrête pas.



— Marche et ne t'arrête pas, répéta le Juif. Quand je me suis chargé de vous conduire au cloître pour deux pièces de cuivre, je ne savais pas que vous marchiez aussi lentement. Il ne manquerait que de nous égarer pour achever de me faire perdre mon temps.

Et le Juif marmotta entre ses dents des mots hébreux.

— Tu blasphèmes, et tu me maudis dans ta langue d'enfer, s'écria le moine courroucé, qui ne comprenait pas le Juif; je te défends de dire un mot de plus.

— Vous n'avez pas le droit de me défendre de parler, vous ne m'avez pas payé pour cela; et comme s'il eût voulu narguer le moine, il continua à murmurer de l'hébreu.

Le prêtre était furieux; mais, craignant que son conducteur ne le quittât, s'il levait

la main sur lui, il se contenta de murmurer à son tour des paroles latines, et ils poursuivirent ainsi leur chemin, échangeant en disputes et en injures la langue d'Abraham et la langue de Cicéron.

Quand ils furent éloignés, et qu'on ne put plus les entendre, le colporteur se leva tout à coup plein de joie, et paraissant même avoir oublié tout souci, il se mit à sauter et à chanter son maïufez favori.

— Ami, dit-il à Grégoire tout surpris, nous avons de bonnes nouvelles, notre vieillard et sa fille sont dans le château auprès du roi, et les prêtres qui conspirent notre ruine tomberont dans les filets qu'ils nous ont préparés.

— Comment pouvez-vous le savoir? demanda le chasseur; jusqu'à ce moment vous m'avez expliqué ce qu'il y en a de vous d'extraordinaire; mais si ce que vous venez



de me dire se réalise, comment voulez-vous que je ne pense pas que vous avez des rapports avec les êtres surnaturels? Quelle est la science qui vous fait entendre ce que l'oreille ne saisit pas? Qui vous fait voir ce que l'œil n'atteint pas?

— Tu es un enfant. Écoute : tu as vu ce Juif, cherchant un cheval qu'il n'a jamais perdu?

— Eh bien?

— C'est un des parents d'Esterka, qui, par mon ordre, devait observer la prison. A toi, il parlait de sa bête en polonais, à moi il rendait compte en hébreu de ce qui est arrivé. Ne se croyant pas sûr devant un étranger, il s'est servi de cette ruse pour m'apprendre que le roi a fait venir devant lui les prisonniers, a fait ôter aussitôt les chaînes dont leurs mains étaient chargées, leur a parlé avec une grande bonté, et que bientôt

ils retourneront dans cette même prison.

— Tu as remarqué l'autre Juif qui se disputait avec le moine?

— Je comprends, interrompit Grégoire, il t'a fait le rapport de ce qui s'est passé à la réunion des prêtres.

— Et il a ajouté, dit le colporteur, que ce même moine qu'il accompagnait était porteur de l'acte de conjuration que tous, nobles et prêtres, ont signé, et il m'a prêté serment qu'il saurait s'emparer de cette pièce importante.

— Tu vois, ajouta le Juif, que, si nous avons des ennemis nombreux et redoutables, de notre côté, nous luttons avec ensemble, adresse et persévérance.

— A présent, poursuivit-il, que nous sommes plus calmes et avons quelques moments devant nous, je veux te dire quelque





chose de ta Maria, ainsi que de ton maître, le pan de Wola.

» Tu m'as donné le nom d'*ami*, Grégoire; tu es le premier chrétien qui ait dit cette parole à un Juif : tu n'auras pas lieu de t'en repentir. Notre sang est bouillant, il est vrai, nos passions sont violentes, nous haïssons à mort nos persécuteurs, mais aussi nous nous dévouons sans bornes à ceux qui nous tendent la main. Quand j'eus appris l'histoire de ta vie, et que je me fus convaincu de la loyauté avec laquelle tu as rempli ta mission auprès du roi, je résolus de contribuer à ton bonheur, et dans mon esprit je préparai le dévouement à tes amours et à l'oppression qui pèse sur Maria.

» Déjà elle est avertie que des soins indispensables t'empêcheront de la voir ni aujourd'hui ni demain. Tu vois qu'en tranquillisant ton amante je devinais ce qui se

passait dans ton cœur. D'un autre côté, j'ai craint que le seigneur de Wola, en te rencontrant soit à la cour, soit au tribunal, ne te perdit auprès du roi, en l'éclairant sur ta véritable position. Pour te mettre à l'abri de ses rapports, j'ai fait répandre le bruit que ton oncle, riche marchand de Dantzick, vient de mourir en te laissant une immense fortune. Notre frère le cabaretier a répété lui-même cette histoire au pan de Wola avec tant de détails, que le noble seigneur, loin d'en douter, songe déjà aux moyens de t'emprunter ton argent. Demain tu auras dans les mains des titres authentiques de propriétés et des actes qui te mettent à la tête d'un riche commerce.

Grégoire, tout ému, voulait interrompre le Juif, mais celui-ci ne lui en donna pas le temps. « Écoute, poursuivit-il, ce n'est pas tout : encore quelques jours où tu pour-



suivras ton rôle, encore quelques jours de contrainte, et une fois notre cause gagnée, Kasimir te fera noble; lui-même te nommera chevalier. Alors...., comprends-tu ce que je veux dire..... (ici les yeux du Juif étincelèrent, sa poitrine haleta) alors, devenu l'égal des plus puissants seigneurs, tu pourras demander réparation à ton maître de Wola, à celui qui conspire notre mort et opprime Maria; tu pourras, mettant ton pied sur sa gorge, lui faire connaître qu'un vilain aussi bien qu'un noble sent, souffre et se venge.

Ces paroles allèrent à l'ame de Grégoire. Son front était brûlant, déjà il se voyait réuni à son amante et triomphant de celui qui les avait si longtemps persécutés. Au lieu de répondre, il serrait la main de Ben-Joseph; et celui-ci souriait, regardant fixe-

ment le chasseur, comme s'il eût voulu dire :  
*Tu nous vengeras.*

Ce silence fut interrompu par l'approche de la garde à cheval et de plusieurs nobles à pied : ils se dirigeaient vers la prison, y reconduisant Ben-Himmel. Outre la garde ordinaire, le roi avait voulu que quelques personnes de sa suite accompagnassent le Juif.

Le vieillard marchait seul au milieu d'eux, dégagé de ses fers; personne n'osait ni le maudire ni le maltraiter.

En vain les regards de Ben-Joseph cherchaient à découvrir Esterka, elle n'était pas auprès de son père; en vain il attendit jusqu'à l'aube du jour, elle ne rentra pas dans la prison.





## CHAPITRE IX.

LA NOBLESSE, LE CLERGÉ, LE ROI.

Déjà l'aurore, en répandant sur l'horizon ses teintes dorées, faisait pâlir les astres de la nuit, et Esterka ne revenait pas; déjà les cloches des églises appelaient les croyants aux prières matinales; les artisans laborieux se remettaient à leur tâche journalière, et personne n'avait paru pour donner quelques renseignements à l'impatient Ben-Joseph.

Malgré toute la pénétration de son esprit, il ne pouvait rien deviner, rien conclure de l'absence prolongée de sa bien-aimée.

Aussitôt qu'il aperçut les premiers rayons du soleil, il tourna ses yeux vers le ciel, et balbutia dans sa langue natale une prière ardente, dont l'expression intense se manifestait dans les mouvements en quelque sorte convulsifs de tout son corps. Grégoire, entraîné par l'exemple, prononça en silence la prière du Christ; ainsi, dans le même moment, deux hommes de religion opposée, et à peu près mus des mêmes sentiments, s'adressaient au même Dieu, le Dieu juste, père commun de tous les hommes.

— Il faut que je pénètre de nouveau au château, s'écria Ben-Joseph, après avoir terminé sa prière; et il alla frapper à la fenêtre d'une petite maisonnette située vis à vis la prison. Personne ne bougea. Alors il

murmura quelques paroles hébraïques auxquelles la voix d'une femme répondit de suite. Une vieille Juive parut; elle apportait une coupe de vieille cerisade, boisson agréable si bien préparée par les Juifs polonais, que beaucoup de personnes la préférèrent à l'hydromel, et même au vin de Hongrie.

— Je n'ai rien pris depuis vingt-quatre heures, dit Ben-Joseph à Grégoire, veux-tu partager cette coupe avec moi? Tu dois aussi avoir besoin de fortifier ton corps afin que ton ame puisse mieux agir. A ta santé.

— A notre amitié, répondit Grégoire.

— Au salut des innocents, ajouta Ben-Joseph.

Et la coupe fut vidée, vidée de bon cœur par un chrétien et par un Juif que le hasard a rapprochés, que le malheur et une compassion réciproques ont réunis, et, nonobstant



la différence de croyances, changés en deux amis, deux frères.

La vieille Juive qui venait d'apporter la coupe, prit la lanterne et le manteau de Ben-Joseph, et rentrant dans la maison, elle revint avec sa boîte de colporteur et une petite attrape pour les souris ou pour les oiseaux, qu'elle lui remit en même temps.

Ben-Joseph, tout en chargeant la boîte sur son dos, n'oubliait pas de remercier la vieille.

— Que le Tout-Puissant te récompense de tes services, bonne femme.

— Que le Très-Haut te bénisse dans tes projets, répondit celle-ci.

La vieille s'éloigna, et Ben-Joseph, se courbant et ôtant son bonnet, reprit l'humble posture qui lui était habituelle. Se tournant vers Grégoire par plaisanterie : Voulez-vous acheter quelque chose, monseigneur ? lui

dit-il ; voyez, voici des plumes, des canifs, des peignes, du savon ; je vends au rabais avec perte ; allons, étrennez-moi. Et en parlant ainsi, il riait et montrait sa joie d'avoir un ami qui pût apprécier tout ce qu'il fallait de courage et de dévouement pour exercer un si bas métier, à un homme doué comme lui de facultés énergiques et brûlantes qui, dans une autre condition, l'eussent placé au premier rang.

— Grégoire, poursuivit-il sérieusement, c'est à cette posture si humble, à ces grimaces humiliantes que peut-être Israël devra sa délivrance. Va à présent à ta besogne. Si tu veux écrire à Maria, remets ta lettre à cette bonne femme qui nous a donné de la cerisade, dis-lui que c'est par mon ordre que tu t'adresses à elle, et tu seras servi avec promptitude et discrétion... Adieu, ami, je vais au château.



Le jour d'avant, la résidence royale était déserte; aujourd'hui elle présente le spectacle le plus animé. De lourds équipages, larges et hauts comme des maisons, stationnent en longue file; les *haïduks* promènent les chevaux richement harnachés, tandis que de nombreux domestiques gardent les manteaux chargés de fourrures de leurs maîtres. Ben-Joseph peut deviner que, nonobstant l'heure matinale, il y a foule au château.

C'était une chose difficile de pénétrer jusqu'au roi en ce moment, surtout pour un Juif, un maudit, un membre de cette race persécutée dans laquelle toute la population de Krakovie ne voyait que des égorgeurs d'enfants chrétiens. Cependant Ben-Joseph ne se décourage pas; amusant la garde par ses chants, gagnant la bienveillance des seigneurs en leur présentant mille bagatelles,

captant même l'indulgence des prêtres en leur vendant presque pour rien sa marchandise, saluant de gauche et de droite, devisant avec chacun et se rendant agréable à tous, il parvint ainsi jusque dans la grande salle où les seigneurs et les prélats réunis attendaient l'audience de Sa Majesté.

— Voyez-vous, messeigneurs, comme on nous traite, disait le seigneur de Wola, la *nation* fait antichambre, tandis que le roi passe son temps avec les vilains. Ma foi, il vaut mieux, par le temps qui court, être serf ou bourgeois qu'un descendant de vieille race.

— Par la mère du Sauveur, ajouta le prêtre Martin, sous les règnes précédents les choses ne se passaient pas ainsi. Les aïeux de Kasimir savaient mieux apprécier le clergé et l'ordre équestre.



— Ma foi, si je dois encore attendre, je préfère m'en aller.

— Moi aussi.

— Et moi.

— Kasimir, avec sa prédilection pour les serfs, pour les bourgeois et pour les manants, n'est pas un roi de la nation, *c'est un roi des paysans.*

— Oui, oui, bien dit, *un roi des paysans!* et les nobles riaient, et les prêtres ricanaient.

— Puisqu'il s'amuse si bien dans leur compagnie, dit le seigneur de Wola, qu'il reste avec eux, et nous sortons. Attendre plus longtemps, ce serait perdre le respect de nous-mêmes.

— Un moment de patience, nobles seigneurs, interrompit gravement Jacques de Melchlin, conseiller du roi; Sa Majesté, entourée en ce moment d'artisans arrivés de

l'Allemagne, dresse les plans de bâtiments utiles, de nouvelles villes et de colonies intérieures. Le roi m'a chargé de vous prier d'attendre; notre monarque pense que des seigneurs ont plus de temps à perdre que des artisans qui vivent de leur travail.

— Toujours la préférence pour les étrangers.

— Peut-être pour des Juifs.

— Notre vieille Pologne deviendra une foire où tous les manants et les vagabonds se donneront rendez-vous.

— Nos ancêtres ne connaissaient ni Allemands, ni Juifs, et vivaient paisibles et prospères.

Tandis que les nobles rivalisaient de la sorte à qui manifesterait le plus son mécontentement, Ben-Joseph aperçut le nain.

— Mon seigneur, mon bon seigneur,

lui dit-il, j'ai pour vous quelque chose de très précieux.

— Tant mieux, répliqua le nain en fronçant le sourcil; car le fouet que tu m'as donné ne vaut rien, déjà la corde s'est détachée...

— Je vous le réparerai, ou plutôt je vous en apporterai un autre qui durera plus longtemps que la peau du chien que vous aimez à chatouiller... Mais voici quelque chose d'amusant, de merveilleux..., ah! qu'en dites-vous? Et il montrait l'attrape que lui avait remise la vieille Juive.

— Qu'est-ce? je ne comprends pas.

— Dites-moi, il ne manque pas dans ce château d'oiseaux curieux, de moineaux indiscrets qui viennent se promener sur les fenêtres, comme si le château royal leur appartenait.

— Eh bien?

— Si vous voulez les punir de cette insolence, vous n'avez qu'à placer cette attrape sur la fenêtre, en y jetant quelques grains de blé; l'oiseau avide viendra y mettre son bec, et ses pieds resteront entortillés dans ce lacet perfide.

— Oh! oui, oui, je comprends.

— Une fois pris, vous pourrez déplumer vivants ces oiseaux méchants, pour leur apprendre à respecter la résidence royale.

— Que veux-tu pour ton attrape? Ce n'est pas grand'chose, un morceau de bois et quelques fils.

— Est-ce que je vends ces choses-là, mon bon seigneur? Je serai très flatté que vous vouliez accepter cette bagatelle... Seulement daignez demander à la noble Rokiczana si elle n'a pas besoin de mes services.

— Ma foi! tu n'es pas comme les autres Juifs...; il leur faut toujours de l'argent...



Attends, attends, je cours, et je t'apporte à l'instant la réponse.

— Messeigneurs, le roi vous appelle, dit le grand-chambellan en invitant les prêtres et les nobles à entrer dans la salle d'audience.

— Rokiczana veut vous parler, dit presque en même temps le nain à Ben-Joseph.

Le roi était encore entouré de cartes, de plans, ainsi que des différentes étoffes que les artisans d'Allemagne lui avaient apportées comme échantillons.

— Salut, messeigneurs, dit-il avec gaieté et bonté; je vous ai fait attendre, mais vous ne m'en voudrez pas lorsque vous saurez de quoi j'étais occupé. Dans quelques années, vous ne reconnaîtrez plus notre vieille Pologne; je veux qu'elle soit couverte de populations laborieuses adonnées à l'industrie, que

cent villes nouvelles s'élèvent avec des manufactures en tous genres qui utilisent les produits de notre sol fertile. Nous n'aurons plus besoin de chercher le drap à Bruxelles et la toile à Magdebourg; il ne vous faudra plus mendier les marchands étrangers pour qu'ils vous achètent les produits de vos terres. Ici même, à Krakovie, les fabricants du pays vous paieront d'avance le blé et les laines, et mes propres bateaux porteront à Dantzick les produits de l'industrie nationale. Messeigneurs, je vous promets une époque nouvelle de prospérité et de gloire.

— Sire, dit le pan de Wola, que la Providence bénisse votre règne; nous sommes tous convaincus de la pureté de vos intentions; mais il appartient à votre fidèle noblesse, à votre clergé dévoué de vous avertir quand la *nation* est en danger. Nous reconnaissons que le pays peut tirer un grand



profit des artisans que vous faites venir d'Allemagne ; mais à côté du miel peut se trouver l'absinthe. Sire, craignez, dans l'étranger perfide, de nourrir le serpent. En faisant de notre pays l'asile de tous les vagabonds, nous exposons et nos biens, et la vie de nos enfants, et la religion de nos pères.

— Oui, sire, ajouta le prêtre Martin, c'est avec douleur que l'Église orthodoxe voit la protection que vous accordez aux hérétiques et aux infidèles. Tous les pays chrétiens ont chassé la race maudite qui a immolé l'Homme-Dieu, et vous la recevez, vous la protégez, vous la défendez alors même que, sous vos yeux, les assassins fanatiques égorgent les enfants des fidèles.

— Le sang veut du sang, sire.

— Le crime demande vengeance.

— Il ne s'agit pas ici d'un meurtre ordinaire ; c'est la Providence même qui a mis,

en quelque sorte, aux pieds de Votre Majesté, le cadavre de l'enfant, comme si elle vous faisait arbitre entre les chrétiens et leurs éternels ennemis. C'est à vous de prononcer, sire ; ou bien il vous faut laisser libre cours aux assassins, ou bien il vous faut purger notre ville sainte de cette race exécrationnelle qui traîne partout avec elle la peste, la famine et tous les fléaux.

— Nous voulons sauver la religion de nos pères, nous voulons préserver nos enfants du fer des égorgeurs.

— Sire, si vous ne craignez l'indignation du peuple et les foudres de Rome, dans vingt-quatre heures il n'y aura plus un Juif vivant dans la malheureuse Pologne trop longtemps empestée par leur présence.

— Ah ! messeigneurs, répondit le roi avec vivacité, je vois que je m'étais trompé en pensant que vous veniez ici comme d'or



dinaire, pour aider votre monarque de votre expérience et de vos conseils. Ce n'est pas le hasard qui vous a réunis et vous amène tous ensemble. A moi, Kasimir, fils de Ladislas, roi par élection et droit de naissance, au lieu de conseils, vous m'apportez des reproches et des menaces ? Eh quoi ! de moi, premier juge, vous voulez faire un premier bourreau ? Il faut que je condamne avant de convaincre ? Par mille foudres, cela ne sera pas. Justice sera rendue tant que je vivrai et que je porterai la couronne.

— Quoi ! sire, vous pourriez douter de la culpabilité des Juifs, tandis que vous-même avez vu le cadavre, et le fer homicide, et le sang qui couvrait encore les meurtriers ?

— Et si cela ne suffisait, ajouta le prêtre Martin, les moines du cloître Saint-Dominique ont vu les Juifs au moment où ils jouissaient de l'agonie de l'enfant, ils ont

entendu les cris de la victime. S'ils n'ont pas couru au secours, c'est qu'ils ne pouvaient supposer un crime aussi atroce.

— Pan de Wola, prêtre Martin, interrompit le roi, vous êtes trop pressés dans vos jugements ; quant à moi, j'examine avec plus de calme, et j'ai lieu de croire que, notwithstanding les apparences qui accusent les Juifs, leur innocence apparaîtra au grand jour.

— Leur innocence ! répéta le prêtre Martin.... Ah ! craignez, notre roi et maître, que ces maudits ne jettent sur vous un sortilège ; car vous savez qu'ils se livrent aux sciences diaboliques, et qu'ils savent attirer dans leurs pièges ceux qui ne se mettent pas en garde contre leurs machinations perfides. Innocents ! savez-vous, sire, que leur insolence grandit chaque jour. Les gardiens de nuit ont reconnu que ce sont eux



qui se rassemblent dans les caves enchantées, au pied du mont de Wawel; c'est là qu'ils crachent sur le saint-sacrement; enfin, cette nuit même, une bande de ces misérables se jeta sur un moine du couvent de Saint-Dominique, sachant qu'il avait été témoin de leurs crimes, et redoutant son zèle pour la vraie religion.

— Sire, ajouta le pan de Wola, j'ai vu moi-même le moine après qu'il eut été maltraité et dépouillé.

— Si cela est, répliqua le roi, qu'on me désigne les auteurs de cette violence, et à l'instant je les ferai juger.

— Ne vous donnez pas cette peine, sire, dit le pan de Wola; cela se passa dans mon territoire, les coupables se sauvèrent; mais, comme dans mes biens je suis juge suprême, j'ai fait pendre sur-le-champ tous les enfants d'Abraham qui s'y trouvaient,

excepté un cabaretier, bon diable, dont j'ai besoin pour distiller de l'eau de vie.

— Vous avez fait cela, dit le roi avec colère en prononçant ces paroles vite et sans interruption (ordinairement il bégayait un peu; mais, lorsqu'il s'emportait, l'indignation lui rendait la facilité du langage)..., vous avez fait cela!... Oui, oui, malheureusement vous en avez le droit. Vos privilèges vous rendent maîtres de vos serfs et de vos colons...; mais, par ma couronne, je vous ôterai un pouvoir dont vous ne savez pas user avec dignité et noblesse. Des hommes distingués par leurs vertus et leur sagesse, qui déjà ont rendu des services éminents au pays, par mon ordre préparèrent un code qui, en respectant les droits des seigneurs, saura faire protéger les malheureux et les innocents... Quoi! pan de Wola, parce qu'un Juif insulte et vole un moine, vous



faites pendre vingt malheureux qui n'en peuvent rien... Ah! retirez-vous de ma présence : il me semble vous voir taché de sang et entendre les cris de vos victimes.

« Quant à vous, messeigneurs, tranquillisez-vous ; les Juifs, accusés du meurtre de l'enfant, seront jugés par un tribunal extraordinaire avec toute la solennité qu'exige un fait aussi grave.

— Sire, le tribunal sera composé des évêques, n'est-ce pas ? demanda le prêtre Martin. C'est Dieu même qui est outragé ; c'est à ses serviteurs qu'appartient le droit de le venger.

— Non, non, prêtre Martin, si Dieu seul avait été offensé, je laisserais à Dieu le soin de se faire justice. Mais il y a ici un cadavre ; un crime qui appelle la justice humaine en même temps que la justice divine. C'est pourquoi je nommerai un tribunal ; le cas-

tellan de Krakovie le présidera, et je désignerai les juges parmi les bons bourgeois de ma capitale. Messeigneurs, vous pouvez vous retirer.

Kasimir, indigné, se promenait dans la salle, la tête baissée et les mains croisées derrière le dos. Les nobles et les prêtres échangeaient mystérieusement des signes de colère et de menace.

— Prêtre Martin, dit le pan de Wola dans l'antichambre, tout en s'enveloppant de son manteau, jeudi prochain, dans la soirée, il y a fête chez moi ; j'espère que vous y viendrez, vous et vos amis.

— Il suffit... Nous y serons.

— C'est bien... A jeudi au soir.

— A jeudi !

Et tous deux jetèrent de loin à Kasimir un regard où respiraient la haine et la vengeance.



— Sais-tu que tu m'as rendu un grand service, disait Rokiczana, assise sur un large fauteuil, à Ben-Joseph, tandis qu'il la coiffait dans un salon voisin de la salle où le roi donnait son audience. Ta pommade est vraiment merveilleuse....; mes cheveux ne tombent plus et commencent à pousser.... Vraiment, je t'aimerais bien si tu n'étais pas Juif... C'est que, vois-tu, le roi est amoureux de mes cheveux; et je craindrais, en les perdant, qu'il ne cessât de m'aimer.

Rokiczana, ce jour-là, était triste et mélancolique.

— Soyez tranquille, noble dame, répondit Ben-Joseph; vos cheveux ne courent plus le risque de tomber et deviendront plus beaux et plus forts qu'auparavant. Mais prenez garde de vous tourmenter ou vous chagriner, car la pommade perdrait sa vertu, et tous mes efforts pour conserver

vos cheveux deviendraient inutiles. Mais, bah! je suis fou; quels chagrins, quels tourments pourrait avoir une dame puissante qui voit à ses genoux le meilleur et le plus grand des rois?

Rokiczana soupira.

Un moment de silence succéda à ces paroles, et ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'elle demanda :

— Connais-tu les Juifs qui ont immolé l'enfant chrétien?

— Non, madame.

— Tu n'as pas vu la Juive arrêtée?

— Si, je l'ai vue tandis qu'on la conduisait en prison.

— Est-elle belle?

Le soupir échappé à Rokiczana et le tremblement de sa voix en proférant ces paroles excitèrent au plus haut degré l'intérêt et la curiosité du colporteur.



Il s'était introduit auprès de la maîtresse du roi, dans l'espoir vague d'obtenir quelques renseignements sur le sort d'Esterka, et c'était Rokiczana elle-même qui allait au devant de sa sollicitude et le questionnait. D'où peut venir sa propre curiosité ? pourquoi l'inquiétude qu'elle manifeste sur la beauté de la Juive ? Mille sentiments agitent Ben-Joseph ; mais il sait se maîtriser, et répond avec indifférence.

— Si elle est belle..., mais, en vérité, je ne sais trop... ; elle n'est pas mal pour une Juive.

— Ce n'est donc pas une rare beauté ? Elle n'a rien d'extraordinaire, de frappant ?

— Rien, madame.

Après un moment de silence, Ben-Joseph, décidé à pénétrer la pensée de Rokiczana, ajouta :

— Cependant ceux qui ont remarqué la

compassion de Kasimir pour cette malheureuse prétendent que le roi paraissait aussi touché de ses attraits que de ses larmes.

— On l'a remarqué, répéta Rokiczana, et, se détournant pour cacher [sa douleur, elle resta pensive. Le colporteur ne douta plus qu'Esterka n'eût fait une vive impression sur Kasimir, et que Rokiczana n'en fût inquiète et jalouse. Afin d'attirer sa confiance et découvrir ce qui s'était passé, il continua à parler d'Esterka avec froideur ; selon lui, sa tournure était disgracieuse, ses traits n'avaient point de délicatesse ; on reconnaissait de suite, dans ses gestes et ses discours, une femme sans éducation, qui n'avait jamais quitté sa pauvre cabane.

Ce langage plaisait à Rokiczana et la tranquillisait visiblement. Elle résolut de récompenser un homme qui avait su préserver le plus bel ornement de sa beauté,



et qui parlait avec dédain d'une femme qui plaisait à Kasimir.

— Écoute, dit-elle à Ben-Joseph, tu n'es pas comme les autres Juifs; tu es bon, actif, désintéressé; je veux te sauver. Prends ce médaillon, tu n'as qu'à le présenter au castellan du palais, et il te laissera pénétrer dans l'intérieur à toute heure du jour et de la nuit. Tu sais que le château royal est un lieu d'asile, et qu'une fois entré dans la cour de notre résidence, tu es à l'abri de tout danger.

— Quel danger pourrait me menacer? dit Ben-Joseph avec étonnement. Je n'ai fait aucun mal; je vis de mon travail et de mon industrie.

— Je le sais... Mais c'est le roi qui t'expose, toi et ta race...

— Le roi! Kasimir!... un roi si bon et si juste!

— Trop bon, trop indulgent!... C'est en voulant sauver les coupables, les assassins, qu'il pousse au désespoir le clergé et le peuple.

— Mais que peuvent-ils faire si le roi nous soutient?

— Ah! ce qu'ils peuvent faire! infliger pendant la nuit le supplice que le roi refuse d'ordonner à la clarté du jour; et des milliers de victimes enveloppées dans la vengeance populaire paieront pour l'impunité de deux coupables.

— Madame..., c'est impossible; reprenez ce médaillon, je ne pense pas en avoir jamais besoin.

— Garde-le, il te sera nécessaire, et plus tôt que tu ne le crois.

Ben-Joseph crut deviner, dans le ton affirmatif de ces paroles, que Rokiczana était complice d'une affreuse conspiration qui



devait envelopper sa rivale dans la ruine de tous les Juifs. Toutefois il voulut se convaincre et ne conserver aucun doute.

— Je vous remercie, noble dame, de l'exception que vous voulez bien faire, parmi ma race, d'un pauvre diable comme moi; mais comment se fait-il que le roi épargne les coupables? Si ces Juifs emprisonnés ont assassiné un enfant, pourquoi ne pas les brûler, les écarteler?

— C'est ce que j'ai dit à Kasimir; je l'ai supplié au nom du bien public, je lui ai répété les paroles mêmes de mon confesseur : qu'il s'aliénera le clergé, les seigneurs et toute la nation; mais rien n'y a fait, absolument rien. Il s'est toujours retranché à me répondre qu'il préfère perdre la couronne et la vie que d'immoler un innocent....; car il s'opiniâtre à croire à leur innocence. Nul

doute, cette Juive a jeté un sort sur le monarque.

Il ne parle que d'elle, il en est sans cesse occupé; il a passé toute la nuit à l'interroger ainsi que son père, et, contre l'usage, au lieu de renvoyer la coupable en prison, il lui a assigné une chambre au palais. Le nonce du pape a appris cette étrange conduite, tout le clergé en est indigné, et tandis que Kasimir pense ainsi sauver les assassins, la hache est suspendue sur toute la race. Cette criminelle Juive, en s'apercevant de l'influence qu'elle exerce sur le roi, est devenue d'une singulière exigence; elle ne veut ni boire, ni manger, prétendant que la nourriture qu'on lui offre est impure. Le faible Kasimir voulait que j'envoyasse chercher un Juif pour qu'il lui apportât la Bible qu'elle demande et des aliments préparés selon la loi...; mais j'ai refusé avec



indignation ; ce n'est pas moi qui l'aiderai à protéger les meurtriers.

— Et si par hasard les accusés étaient innocents !

— Non, non, répliqua vivement Rokiczana, ils sont convaincus, ils sont coupables.

Que de pensées, que de sentiments se pressaient dans l'âme agitée de Ben-Joseph ! Il apprend la compassion, les soins, peut-être l'amour que porte Kasimir à Esterka... ; en même temps lui est révélé le complot qui menace tous ses frères...., et il voit la jalousie et la haine de Rokiczana, instrument des prêtres qui influent sur elle par son confesseur. L'amour, la haine, l'espoir, la crainte, toutes les passions à la fois se succèdent, se réunissent dans Ben-Joseph ; son cœur bat, sa tête brûle, tout son être est profondément remué, et cependant il doit

continuer à coiffer paisiblement Rokiczana, à donner le tour le plus gracieux à la chevelure que Kasimir nomme le plus bel ornement de la plus belle des femmes : semblable, dans son agitation intérieure recouverte d'un calme apparent, au volcan dont la cime est chargée de glaces, tandis que ses entrailles sont dévorées par les flammes.

Il ne pouvait douter que Rokiczana, pour immoler celle en qui elle redoute une rivale, ne serait l'instrument docile des prêtres. Il voyait en même temps que sa puissance ne dépendait que de la faveur de Kasimir, et que ce dernier n'aimait en elle que sa beauté..... Tu ne perdras pas mon Esterka, se dit-il tout bas, pensant qu'il avait le pouvoir d'enlaidir celle qui tramait sa perte... ; et sans aucun mouvement qui pût le trahir, avec calme et sang-froid, il changea la pommade qui conservait les cheveux en



une pommade qui les faisait tomber.

— Vous avez mal fait, ajouta-t-il, noble dame, de refuser au roi le service qu'il vous a demandé. Sa Majesté aura vingt autres personnes pour lui amener un Juif, tandis que, si vous m'eussiez désigné, j'aurais pu vous tenir au courant de tout ce qui se passerait....; j'aurais été votre œil et votre bras....; vous savez comme je vous suis dévoué.....

— Tu as raison.....; mais rien n'est perdu....; n'est-ce pas, tu me diras tout ?

— Tout.

— Tu feras tout ce que je voudrai.....

— Oui, madame.

— Ben-Joseph, Ben-Joseph, je te rendrai riche et puissant.

— Rokiczana, Rokiczana, murmura Ben-Joseph, tu as juré la perte d'Esterka, je te ferai laide et misérable.

## CHAPITRE X.

### UN PAYSAN.

Rokiczana se hâta de conduire Ben-Joseph auprès du roi, heureuse de satisfaire à la volonté du monarque en même temps qu'elle plaçait auprès de lui un homme qu'elle croyait tout dévoué à sa propre personne; mais elle dut attendre; le roi était occupé.

Kasimir, indigné contre le pan de Wola et le prêtre Martin, avait fait appeler un de ses conseillers intimes, Jacques de Melchitzin, sei-

une pommade qui les faisait tomber.

— Vous avez mal fait, ajouta-t-il, noble dame, de refuser au roi le service qu'il vous a demandé. Sa Majesté aura vingt autres personnes pour lui amener un Juif, tandis que, si vous m'eussiez désigné, j'aurais pu vous tenir au courant de tout ce qui se passerait....; j'aurais été votre œil et votre bras....; vous savez comme je vous suis dévoué.....

— Tu as raison.....; mais rien n'est perdu....; n'est-ce pas, tu me diras tout ?

— Tout.

— Tu feras tout ce que je voudrai.....

— Oui, madame.

— Ben-Joseph, Ben-Joseph, je te rendrai riche et puissant.

— Rokiczana, Rokiczana, murmura Ben-Joseph, tu as juré la perte d'Esterka, je te ferai laide et misérable.

## CHAPITRE X.

UN PAYSAN.

Rokiczana se hâta de conduire Ben-Joseph auprès du roi, heureuse de satisfaire à la volonté du monarque en même temps qu'elle plaçait auprès de lui un homme qu'elle croyait tout dévoué à sa propre personne; mais elle dut attendre; le roi était occupé.

Kasimir, indigné contre le pan de Wola et le prêtre Martin, avait fait appeler un de ses conseillers intimes, Jacques de Melchitzin, sei-



gneur éclairé et juste, excellent administrateur, qui aidait le roi à augmenter les richesses de la nation par des économies bien entendues et un sage emploi des revenus de l'État; Prandota, prêtre humain, partageant les vues tolérantes du monarque; enfin quelques hommes choisis parmi les plus instruits de la nation, qui, par ordre du roi, préparaient un code pour la Pologne.

On y voyait aussi Henri, médecin et favori du roi: nous n'oublierons pas le nain qui circulait on, pour mieux dire, serpentait parmi les seigneurs sans qu'on l'aperçût.

Le roi, après leur avoir fait le récit du massacre des Juifs innocents, par le seigneur de Wola, recommanda à la commission législative d'accélérer les travaux, afin de mettre terme à l'arbitraire et aux sanglants abus dont la noblesse se rendait de jour en jour plus coupable. Il nomma ensuite le tribunal

extraordinaire qui devait rechercher les meurtriers de l'enfant immolé, en désignant particulièrement, pour en faire partie, Grégoire et le médecin Henri :

— Faites-le savoir aux habitants de Krakovie par un crieur public, dit le roi à son chambellan; qu'on expose l'enfant massacré; peut-être que la malheureuse mère, en venant à le reconnaître, nous aidera à saisir le fil de cette mystérieuse affaire.

Les conseillers étaient au moment de se retirer, et Rokiczana entra avec Ben-Joseph, lorsque des cris et des gémissements, partant de la cour du palais, attirèrent l'attention du roi. S'approchant de la fenêtre, il aperçoit un malheureux paysan qui se débat entre les mains du pan de Wola, et ce dernier qui le frappe et le maltraite.

— Par ma couronne, s'écrie le roi, ce noble insolent ose lever la main sur ce pau-



vre diable dans mon palais, et presque sous mes yeux! Pan de Mechtin, courez, courez délivrer ce malheureux, faites-le venir en ma présence, et si le seigneur de Wola tente la moindre résistance, prévenez le castellan que sur-le-champ il le saisisse et l'emprisonne.

Plus le roi s'indignait, plus Ben-Joseph éprouvait une secrète satisfaction; quiconque l'eût observé eût compris qu'il n'était pas étranger à ce qui se passait.

Au moment où le serf entra dans la salle d'audience, le colporteur se retira dans un coin de manière à ce qu'il pût tout voir et entendre sans être aperçu du paysan qui tremblait comme un coupable surpris en flagrant délit.

Les paysans ou serfs en Pologne sont si dégradés, si humiliés, si abrutis, qu'ils en ont presque perdu l'usage de la parole. Quand une nécessité absolue les force à pa-

raître devant leurs seigneurs et maîtres pour demander secours ou justice, ils s'enivrent d'eau de vie pour se donner du courage, et apportent quelque petit cadeau pour acheter la bienveillance du maître. C'est en se courbant jusqu'à terre, une poule ou des œufs à la main, et tout tremblants, qu'ils demandent un morceau de bois ou quelques grains de blé pour nourrir ou chauffer leurs pauvres enfants. Encore, s'ils savaient se faire comprendre! Mais l'excès de leur frayeur, de leur ignorance est tel qu'ils suent sang et eau sans pouvoir parvenir à exposer l'objet de leur demande. Souvent le maître, impatienté, interrompt et renvoie le suppliant, qui retourne ainsi dans sa cabane avec quelques coups de plus et une poule de moins.

Qu'on ne s'étonne donc point s'il se passa plus d'un quart d'heure avant que le roi pût rassurer le pauvre serf et lui donner la force



de parler. Cependant la bonté et la patience de Kasimir produisirent leur effet, et notre homme, peut-être pour la première fois de sa vie, parvint à exprimer sa pensée et ses sentiments.

— Je suis Stanislas, dit-il, serf du pan de Wola; on m'appelle Épinard, je ne sais pourquoi. Je suis bien malheureux, sire, et je suis venu auprès de Votre Majesté pour me plaindre de mon seigneur inhumain, avec l'espoir que vous me ferez rendre ma fille, mon unique joie. Voici de quoi il s'agit : j'avais une femme que j'aimais; nous étions pauvres, mais contents. Elle me donna une fille; malheureusement, au moment de sa délivrance, comme j'embrassais mon enfant, elle perdait sa mère, et moi ma bonne femme. Ah!.... que la volonté de Dieu soit faite!... J'ai enterré la mère et j'ai donné son nom à ma fille, afin que ma petite Maria me

rappelât toujours celle qui partageait mes travaux et ma misère.

» Un jour mon maître, en partant pour la chasse, passa auprès de ma cabane. Il aperçut ma petite qui n'avait alors que sept ans. L'enfant attira son attention; il la montra à ses compagnons, lui donna des louanges, et finit par commander qu'on la conduisit dans son château. Épinard, me dit-il, sois tranquille pour ton enfant, je la prends sous ma protection, et tu peux venir la voir chaque dimanche. Je le remerciai. J'allai voir, chaque dimanche, ma petite fille; elle était bien habillée, elle apprenait à lire et ne manquait de rien. Enfin, sire, pour vous dire toute la vérité, tous les paysans du village enviaient mon sort; moi-même je pensais que la Providence avait eu pitié de moi, et je me disais : Épinard, si tu as souffert toute ta vie, au moins ta fille sera heureuse. Dix ans se



sont écoulés de la sorte. Toujours j'allais au château le dimanche, et toujours je trouvais Maria plus belle et plus joyeuse. L'année passée, sa gaieté changea en tristesse, elle devint pâle et souffrante.... Je m'inquiète, je m'informe, j'apprends qu'elle aime le chasseur du pan de Wola, et qu'elle en est aimée. C'est bien, ai-je dit, rien ne s'oppose à ce que vous vous mariiez.... Bah!....; c'est là que commence mon malheur.... Le chasseur s'adresse au seigneur, lui dit qu'il veut prendre Maria pour femme; celle-ci le prie de son côté.... Non, dit-il, Maria fait bien sa besogne, elle m'est nécessaire; il faut qu'elle reste au château; je ne veux pas la marier. Prières, larmes, désespoir de ma pauvre Maria, tout cela n'eut d'autre résultat que d'irriter notre maître, qui me défendit, ainsi qu'au chasseur, de voir ma fille. Ah! ici, ce n'est que le commencement.... Moi j'obéis,

car je suis vieux; je suis accoutumé à faire ce qu'on me commande; mais, quant au chasseur, plus il trouvait d'obstacle, et plus il aimait ma fille, et il savait toujours trouver quelques moments pour la voir et causer avec elle. Ah! mon Dieu, comment vous dirai-je, sire...; ma fille est devenue enceinte. Elle s'est jetée aux genoux du seigneur en lui avouant sa faute, son péché, et le suppliant de permettre le mariage qui peut tout réparer et couvrir son déshonneur. Il l'a si rudement repoussée, et avec tant de colère, qu'elle a toujours souffert depuis, et qu'hier elle a mis au monde un enfant mort. Comme j'ai justement appris que le chasseur est devenu riche par l'héritage d'un oncle, et que, malgré sa nouvelle fortune, il désire toujours épouser ma fille, je me suis rendu aujourd'hui même chez mon maître avec un dernier espoir de le toucher; mais aussitôt qu'il m'a vu, il s'est mis en fu-



reur et a commandé à ses valets de me fouetter pour m'apprendre, disait-il, à lui obéir. Sire, voilà encore mes vêtements déchirés et mon sang qui coule. Mais je ne me plains pas de mes souffrances, sire; c'est pour ma fille que je vous supplie; sauvez ma fille, rendez-la à son père, à son amant, à son mari.

Et le paysan, se jetant aux pieds du monarque, le suppliait en sanglotant.

— Messieurs, ai-je quelque moyen de lui faire justice? dit le roi en se tournant vers ses conseillers.

Personne ne répondit. Ce silence signifiait : c'est un serf, sa fille est esclave, le pan de Wola est maître chez lui.

— Rien, je ne puis rien. Ah! messieurs, quand donc finirez-vous votre code? quand donc pourrai-je mettre terme à la barbarie des maîtres qui ressemblent au seigneur de

Wola? N'oubliez pas... que chaque paysan soit libre de quitter son maître...; bannissement, infamie, perte de la noblesse pour quiconque sévira contre ses vassaux. Lève-toi, mon ami, dit le roi au serf agenouillé; veux-tu de l'argent, je t'en donnerai; mais ce que tu demandes surpasse mon pouvoir. *Que diable, n'y a-t-il pas de cailloux dans vos champs?*

— Oui, sire, il n'en manque pas.

— *Achète-toi donc un briquet* (\*), et tu trouveras moyen de te venger... Quand un de ces nobles seigneurs aura perdu sa fortune par les flammes, les autres y regarderont à deux fois avant d'exaspérer leurs serfs. Jacques de Melchtiu, ayez soin de ce malheureux.

(\*) Historique.

Le paysan s'éloigna, et le roi retomba chagrin sur son fauteuil.

— Epinard? dit tout bas Ben-Joseph en s'approchant du paysan.

— C'est toi, que veux-tu?

— Ne retourne pas chez ton seigneur.

— Pourquoi?

— Il te fera fouetter, et puis il te fera pendre.

— Oui, c'est vrai...; mais que faire?

— Tu n'as pas compris ce que t'a dit le roi?

— Non.

— Va au cabaret, au *Cheval blanc*; attends-moi là jusqu'à jeudi, et je t'expliquerai ce que veut le monarque.

Ici Rokiczana rappela Ben-Joseph pour le présenter au roi.

## CHAPITRE XI.

ESTERKA.

— Ta figure ne m'est pas inconnue, il me semble que je t'ai vu quelque part, dit Kasimir en apercevant Ben-Joseph.

— Oui, sire, répliqua celui-ci, je me dirigeais vers Krakovie lorsque les seigneurs de votre suite se jetèrent sur moi, en m'insultant et me maltraitant; sans l'intervention de Votre Majesté....



Le paysan s'éloigna, et le roi retomba chagrin sur son fauteuil.

— Epinard? dit tout bas Ben-Joseph en s'approchant du paysan.

— C'est toi, que veux-tu?

— Ne retourne pas chez ton seigneur.

— Pourquoi?

— Il te fera fouetter, et puis il te fera pendre.

— Oui, c'est vrai...; mais que faire?

— Tu n'as pas compris ce que t'a dit le roi?

— Non.

— Va au cabaret, au *Cheval blanc*; attends-moi là jusqu'à jeudi, et je t'expliquerai ce que veut le monarque.

Ici Rokiczana rappela Ben-Joseph pour le présenter au roi.

## CHAPITRE XI.

ESTERKA.

— Ta figure ne m'est pas inconnue, il me semble que je t'ai vu quelque part, dit Kasimir en apercevant Ben-Joseph.

— Oui, sire, répliqua celui-ci, je me dirigeais vers Krakovie lorsque les seigneurs de votre suite se jetèrent sur moi, en m'insultant et me maltraitant; sans l'intervention de Votre Majesté....

— Je me rappelle... Dis-moi, connais-tu les Juifs détenus?

— Je puis donner à Votre Majesté tous les renseignements qu'elle désirerait sur leur compte.

— Ils me paraissent sauvages, fanatiques, élevés loin du commerce des hommes; non-obstant tous mes efforts, je n'ai pu obtenir leur confiance. Un étranger, un chrétien m'a fait des révélations en leur faveur; mais c'est en vain que, pour éclaircir cette triste affaire, je leur ai adressé mille questions; le vieillard ne répondait pas, priait et pleurait, et sa fille l'imitait. S'ils continuent de la sorte, avec toute ma bonne volonté, je ne pourrai leur être utile. Pleurer et prier n'est pas un moyen de repousser la calomnie, de prouver son innocence. On prendra leurs larmes pour des remords tardifs, et leurs prières adressées au Dieu d'Israël pour

une insulte au Dieu des chrétiens.

— Sire, ce silence obstiné, ces larmes, ces prières sont l'effet du découragement et du désespoir. Mais si Votre Majesté me permet de parler à Esterka, je saurai relever son courage en lui apprenant que tout espoir n'est pas perdu pour elle, puisque le meilleur des rois croit à son innocence.

— Et tu penses que tes paroles produiront quelque effet, tandis que les miennes ont été dédaignées?

— Comme son coreligionnaire, je crois plus facilement gagner sa confiance.

— Eh bien, va la trouver; tâche de la consoler, de la ranimer; si tu réussis, compte sur une bonne récompense.

Et Kasimir donna ordre de conduire Ben Joseph auprès d'Esterka.

Toute la force que le Juif possédait pour cacher et dissimuler ses sentiments fut vain-



cue en ce moment. Il n'est pas maître de sa joie. Une rougeur subite colore ses joues, une larme de bonheur roule de ses yeux : il se détourne pour la dérober au roi, et se hâte de s'éloigner. Il va revoir celle qu'il aime ; il la trouvera pâle, désespérée, attendant la mort, et il pourra la rassurer, faire renaître en son ame la joie et l'espoir ! Rien qu'à le revoir, lui, son amant, son fiancé, quel sera le ravissement d'Esterka ! Mais saura-t-elle le dissimuler, cacher le bonheur de ces premiers instants ? Il faut la prévenir, qu'elle aussi puisse paraître avec calme, afin qu'une expression trop vive de sa joie, en trahissant leur amour, ne ferme à Ben-Joseph la porte que la bienveillance du roi a ouverte à un indifférent, mais qu'il pourrait défendre à un homme dévoué, et surtout à un amant.

Certes, Kasimir, en retenant Esterka dans son château, et lui assignant pour prison une chambre riante de son palais, dont les fenêtres donnaient dans les jardins, avec la perspective de la majestueuse Vistule, Kasimir pensait adoucir la position de la prisonnière. Certes, il avait agi par compassion, et peut-être par l'instinct qui devance l'amour, et fait rapprocher de soi l'objet aimé. Il ne s'était pas dit qu'en la séparant de son père, il lui enfonçait un poignard dans le cœur. Tant qu'Esterka avait été auprès de Ben-Himmel, elle avait oublié son propre danger pour ne songer qu'à celui qui menaçait son vieux père. A présent qu'elle est seule, son esprit est assiégé des pensées les plus funestes : elle croit voir son père au milieu des tortures et subissant la mort. Il lui semble, à chaque instant, qu'on va venir l'entraîner elle-même, seule, devant un tribunal san-



guinaire. Elle prie... , elle pleure... ; puis elle se tait... Ses yeux deviennent secs... , son corps reste immobile, glacé ; sa physionomie exprime le désespoir... : c'est qu'elle doute de la bonté divine, doute mille fois plus affreux que toutes les souffrances accompagnées de la foi.

Il semblerait qu'arrivé à ce degré de désespoir où le corps est comme inanimé, où l'âme cesse presque de sentir, où l'œil reste fixé sur un point inconnu, sans rien voir de ce qui l'environne, où toute énergie s'abat, où les bras penchent comme un fardeau inutile, il semblerait qu'arrivé à ce point tout devienne indifférent, et que la mort ne ferait qu'achever son ouvrage sur un corps déjà sans souffle et sans mouvement. Et cependant, aussitôt qu'un chant bien connu vint frapper son oreille, que la voix de son amant vint retentir à son cœur, et qu'elle saisit les

paroles prononcées dans la langue de ses pères, vous l'eussiez vue tout à coup tressaillir, se ranimer ; son teint se colore, son cœur bat précipitamment, ses yeux, remplis d'un éclat soudain, semblent vouloir pénétrer à travers l'épaisseur des murs, le cadavre reprend vie... Elle écoute, et ne perd pas un mot des paroles que lui adresse la prudence de son amant.

Espoir, fille de Jérusalem.  
Dieu qui nourrit les insectes chétifs,  
Qui envoie la rosée à l'herbe desséchée,  
Veille sur l'orphelin, veille sur l'innocent.

Quand tu te crois seule, sans ami, sans frère,  
L'amour pénètre dans ta prison,  
Il veut briser tes fers,  
Ou bien partager tes souffrances.

Mais prudence, jeune vierge,  
On m'épie, on veille sur toi,  
Cache ta joie, reste calme,  
Comme si ton amant était un étranger.



La voix se tait..., des pas approchent..., la porte s'ouvre... En vain les malheureux avaient voulu se vaincre, étouffer la joie du premier moment : c'était trop d'ivresse, trop d'amour, trop de bonheur pour qu'ils pussent arrêter l'explosion de leurs sentiments. Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre : leurs larmes, leurs soupirs se confondent.

Ben-Joseph, le premier, sut maîtriser ses transports; prenant un ton solennel : « Les moments sont précieux, dit-il, le roi doit venir. Écoute-moi, Esterka, une grande destinée t'attend, tu as pour mission de délivrer le peuple d'Israël.

» Hier, à peine nos anciens eurent-ils appris le malheur qui vous accable et le danger qui vous menace, ils résolurent de sacrifier sur l'autel du Très-Haut, et en même temps d'élire un rabbin digne de remplacer ton père. Afin que l'ennemi de notre foi ne vînt pas

interrompre nos prières et nous accabler d'insultes et d'outrages, nous nous sommes réunis au pied du mont Wavel, dans les catacombes, asile solitaire que les chrétiens fuient avec horreur, les appelant *caves enchantées*. Là, la tête couverte de cendres, prosternés par terre, prêts à faire le sacrifice de nos biens, de nos jours et de nos vœux les plus chers, nous avons prié pour vous; puis, d'une voix unanime, nous avons appelé à la dignité de grand-rabbin le vieux Jonathas. Tous les yeux restaient attachés sur cet homme sage et vertueux que l'estime générale venait d'appeler au premier rang parmi les fidèles. Lui n'avait pas détourné ses regards de l'autel et de la sainte Bible. Tout à coup inspiré, il se lève et, lisant l'avenir dans les lettres cabalistiques, d'une voix forte et harmonieuse, dont aucune expression ne pourrait te rendre le charme : En-



fants d'Israël, dit-il, réjouissez-vous, le moment de votre délivrance est arrivé. La fille de Ben-Himmel, sang pur de nos rois, touchera le cœur du grand Kasimir; du pied de l'échafaud, elle s'élèvera au trône pour changer l'oppression qui nous accable en une ère nouvelle de justice et de liberté.

» Déjà des larmes de joie coulaient de nos yeux, chacun serrait la main de son frère, lorsque le vénérable pontife ajouta d'un accent douloureux : Mais pour calmer la colère du Très-Haut, mes enfants, il lui faut un martyr, une victime.

— Ah! je comprends, s'écria Esterka, la victime, le martyr, c'est mon père!

— Non; une vieillese heureuse lui est assurée; il se réjouira dans ses enfants, il verra sa fiile entourée de gloire et de puissance.

— Quel est donc celui dont le supplice doit apaiser la colère divine? Quelle est la malheureuse victime?

— La victime, c'est moi, c'est Ben-Joseph.

— Toi!.... tu dois mourir!

— Non, Esterka.... La mort, c'est une souffrance d'un moment.... Moi, je suis condamné à vivre et ma vie sera une vie de tortures. Moi, qui aime comme jamais homme n'a aimé, je serai forcé d'être témoin de l'amour que te portera le roi Kasimir et du lien qui unira vos destinées. Je serai forcé de travailler jour et nuit pour accélérer ce moment propice pour Israël, fatal pour Ben-Joseph.

— Eh! quoi, dit la belle Israélite en pleurant, penses-tu être seul à souffrir? et moi donc serai-je heureuse? N'étais-je pas fière de mon amant, de mon fiancé?



Penses-tu que je restais indifférente lorsque les plus sages vieillards se prosternaient devant ta science; lorsqu'ils t'envoyèrent à Jérusalem en te nommant la perle d'Israël, le rayon du soleil. Avec quelle impatience et quel désir j'attendais ton retour! Ah! le croirais-tu, au moment où l'on nous traînait au supplice, je n'étais pas trop malheureuse, car je t'aperçus.... Ingrate, j'oubliai mon père en entendant la voix de mon amant.... Et tu penses que tu seras seul victime?

— Seul, Esterka. Le pontife a prédit que tu rendrais à Kasimir amour pour amour.... Quand tu ceindras ton front de la couronne royale, quand tu verras à tes pieds l'un des plus puissants et des plus dignes monarques de la terre, lorsque tu te verras au milieu des fêtes et des réjouissances, entourée d'hommages et de respects...., alors tu oublieras le pauvre col-

porteur.... Fille de Ben-Himmel, ne me regarde pas ainsi; ce n'est pas un reproche que je te fais, c'est une prédiction... En tous cas, sois tranquille..; mon amour n'est pas égoïste. Quand tu seras heureuse, quand Israël sera délivré, je ne viendai pas te troubler par le spectacle de ma souffrance.»

Esterka se taisait, Ben-Joseph poursuivit :

« Tu n'as pas besoin d'éviter Kasimir, ni de le repousser. Écoute-le, réponds à ses demandes, parle avec lui; il sera charmé de tes paroles, étonné de ton esprit, frappé de tes conseils, car Dieu est avec toi.

» Mais prends garde, Esterka, que le poison d'orgueil ne se glisse dans ton cœur.

» Quand ton bonheur et ta puissance seront au comble, n'oublie pas que tu n'es que poussière, que c'est la volonté de Dieu qui élève et qui abaisse; aie toujours présent à l'esprit



que le Dieu d'Abraham t'a choisie pour instrument de la délivrance de son peuple comme il fit d'une autre Esther dont tu portes le nom. Malheur à nous, si jamais tu perds mémoire de ta cabane, de ton père, de tes frères! cinq siècles d'esclavage et d'ignominie seraient le destin d'Israël. Malheur à toi! une fin terrible expierait ton crime. Voilà ce qui nous attend si jamais tu oublies que c'est du pied de l'échafaud que tu montes sur le trône.

— Moi, oublier mon père, mes frères! moi orgueilleuse! Ah! peut-il le devenir celui qui, comme nous, a passé la vie dans la crainte et le mépris! Quel fut le jour si propice, le moment si heureux où, tous, nous n'ayons pas tremblé devant les ennemis de notre foi? Qui de nous a pu faire un pas dans les villes et les villages sans devoir baisser les yeux et courber le front sous le poids des

injures et des menaces? Non, Ben-Joseph, les malheurs qui accablent notre race, les souffrances de chaque jour sont trop gravés dans notre cœur, dans notre âme, dans tout notre être, pour qu'aucun de nous les oublie jamais.... Oh! ne crains rien, si ta prédiction s'accomplit, si j'acquiers quelque influence sur l'esprit de Kasimir, j'en userai pour lui faire connaître les maux qui accablent le peuple élu, je plaiderai incessamment sa cause. Espérons que le monarque compatissant qui prend sous sa protection les malheureux serfs, étendra son appui aux victimes du fanatisme et de la superstition.

— Tu le dis en ce moment où tu souffres, où la hache est suspendue sur ta tête.

— Je serai la même toujours.

— Je te crois, mais écoute; en Pologne, le roi n'est pas tout. Il nous faut à la fois



vaincre ses ennemis et les nôtres, il nous faut vaincre une noblesse arrogante, un clergé intolérant, qui nous hait, nous outrage, nous foule aux pieds, nous traite de fainéants, eux qui ne vivent que de dimes et de corvées; cette noblesse, ce clergé qui nous chassent de pays en pays, comme si la terre leur appartenait, et que Dieu ne l'eût pas faite assez grande pour nourrir ses habitants. Partageons donc nos rôles; à toi d'influer sur Kasimir par l'amour; à moi la guerre contre le seigneur de Wola, bras droit des nobles, et contre le prêtre Martin, agent du pape et des moines. Nous triompherons, et si jamais, par nos efforts réunis, Israël est délivré, Esterka, donne une pensée, accorde un soupir à Ben-Joseph qui a travaillé pour autrui, qui a semé pour ne pas récolter.»

La jeune fille était vivement touchée du dévouement de Ben-Joseph, et une larme

sincère tomba de ses yeux.... Mais en même temps ses pensées se portent involontairement sur la haute destinée qu'on lui promet, sur Kasimir, sur la couronne...; son cœur, plein de compassion pour le malheureux Ben-Joseph, cependant ne put se défendre d'un certain contentement. La gloire, la fortune, la puissance sourient à son imagination; l'avenir s'embellit à ses yeux des plus brillantes couleurs; tout à l'heure elle appelait la mort, à présent elle désire ardemment vivre pour régner, se voir à la tête de deux peuples, recevoir les hommages des chrétiens et des Israélites. Elle échange encore quelques paroles plaintives et affectueuses avec Ben-Joseph; mais, se rappelant que le roi doit bientôt venir, elle regarde avec inquiétude sa mise négligée, ses cheveux défaits, et cherche à en réparer le désordre.

Ben-Joseph la contemple quelques ins-



tants ; puis , sans proférer une parole , sans pousser un soupir , il tire de sa boîte des agrafes , des épingles , des rubans , il l'aide à arranger sa mise , à lisser ses beaux cheveux , il épuise son art à embellir celle qu'il aime pour qu'elle plaise mieux à celui qui doit la lui ravir.

— Encore ici , il y a quelques plis , dit Esterka , en montrant le corsage de sa robe. Ben-Joseph les fit disparaître.

— Serre mieux la ceinture. Ben-Joseph la serra.

— Rejette mes cheveux un peu en arrière afin que mon front se découvre. Ben-Joseph obéit. Dans ce moment même , Kasimir entra.

Esterka jeta un regard de bienveillance sur Ben-Joseph comme il s'éloignait ; mais ce ne fut pas un regard d'amour , ce fut un

don , une aumône que la compassion accorda au malheur.

Tant que Ben-Joseph était resté avec Esterka , la religion , l'enthousiasme , la pensée généreuse de sauver ses frères le dominèrent et firent taire sa douleur ; mais lorsqu'il dut la laisser avec Kasimir , et qu'il se retrouva seul , son amour et sa jalousie , assoupis un moment , se réveillèrent avec plus de force pour lui faire subir toutes les tortures qu'éprouverait un amant à voir l'objet aimé dans les bras d'un rival heureux. Si au moins il avait pu pleurer , soulager ses souffrances par une explosion de cris et de sanglots ! mais il devait tout concentrer en lui-même et paraître calme.

Toutefois sa douleur fut plus forte que son courage : tout à coup , les yeux égarés , les cheveux hérissés , le corps tout tremblant , il fut un séjour odieux ; il courut avec une



telle rapidité qu'il semblerait que les murs du château vont crouler sur sa tête.

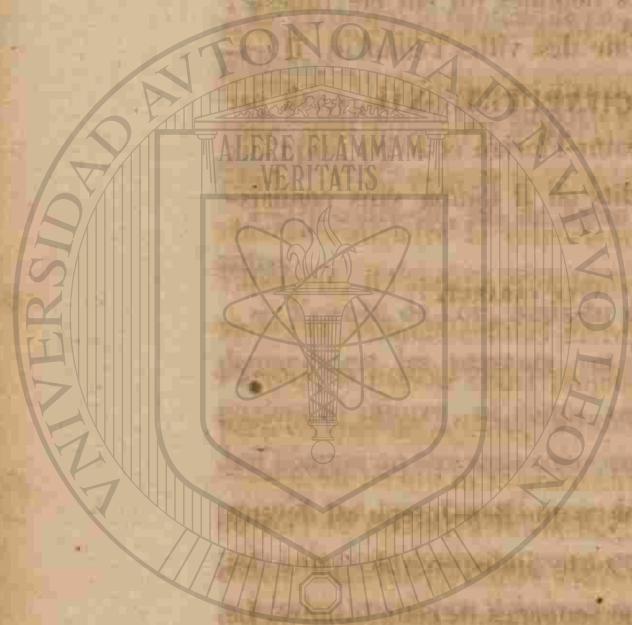
Le garde qui le contemple rit, l'insulte et le menace.

— C'est le diable qui emporte le Juif, disait une sentinelle.

— Où cours-tu, fils de Satan? disait un autre.

— Veux-tu de l'or, veux-tu de l'argent? demandaient les passants, et ils n'épargnaient ni injures, ni coups, regardant un Juif comme un être sans cœur qui, dans tout ce qu'il fait, ne pouvait avoir de but que le gain; ils ne se doutaient point que sous cette misérable enveloppe il pouvait se rencontrer une âme ardente, un cœur généreux, plein de foi, d'amour, de patriotisme, capable du plus beau dévouement, de la plus sublime abnégation. Le pauvre colporteur ne voyait rien, n'entendait rien, ne sentait ni coups,

ni outrages. Il fuyait toujours, comme si la présence des hommes lui eût été funeste, comme si l'air des villes l'étouffait. Il traversa ainsi les rues de Krakovie, sortit par la porte de Saint-Florian et arriva jusqu'aux sables maudits où il tomba sans connaissance.



UNIVERSIDAD AUTONOMA DE NUEVO LEON

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

## CHAPITRE XII.

### LE CABARET.

Nous avons vu que Ben-Joseph est devenu en quelque sorte indispensable pour les principaux personnages de cette histoire. Le roi s'adresse à lui pour rompre l'opiniâtre silence d'Esterka; Rokiczana le cherche pour qu'il lui sauve sa chevelure; le pauvre Grégoire suit son impulsion, et ne peut faire un pas sans ses conseils. Mais celui qui



a plus besoin de Ben-Joseph que tous les autres, c'est Stanislas *Epinard*, ce serf infortuné, qui, après avoir porté plainte contre le pan de Wola, n'ose retourner dans sa cabane, convaincu qu'il y sera saisi, fouetté et pendu. Aussi était-il resté dans la cour du château à attendre le colporteur. Quand il l'aperçoit, il l'appelle et se lance à sa poursuite; et, comme celui-ci ne répond ni ne s'arrête, le paysan court toujours avec une persévérance désespérée.

— C'est toi qui m'as poussé à me plaindre au roi, se disait-il à lui-même, tu as beau courir, beau fuir, je t'attraperai, maudit Juif, il faut que tu me tires de l'embarras où tu m'as placé.

Cependant, malgré tous ses efforts, il ne pouvait égaler la vitesse du colporteur, il ne l'atteignit qu'aux sables maudits, lorsque Ben-Joseph épuisé tomba à moitié mort.

— Ha! bon, je te tiens enfin, dit *Epinard* en s'emparant du bord de l'habit de l'Israélite.

Suant, haletant, il s'assied auprès du colporteur, tenant toujours sa robe, dans la crainte qu'il ne s'échappât. Cependant, lorsqu'il fixa ses regards sur son corps inanimé, sur sa figure pâle comme la mort, sur ses yeux fermés, et qu'il se convainquit que les battements de son cœur étaient suspendus, et que la respiration semblait éteinte, alors il commença à trembler, comme si sa propre existence eût été attachée aux jours du colporteur. Tout ce que l'instinct peut suggérer au pauvre paysan, il l'essaie pour ranimer Ben-Joseph. Il le frotte, le tourne et le retourne, lui crie à l'oreille, lui met son doigt dans la bouche, et, voyant qu'il ne peut le rappeler à la vie, il se décide à le prendre sur son dos et le porter jusqu'au premier cabaret.



.....  
 C'était un jour de fête. La joie régnait au cabaret du *Cheval Blanc* ; de loin on entendait le son de la musique, violons et timbales, ainsi que les chants joyeux et le brouhaha des danses krakoviennes. Qu'on ne s'étonne pas que des serfs se livrassent à cette gaité franche et animée : c'étaient des paysans de la couronne, affranchis de toute corvée par la justice du grand Kasimir ; ils ne ressemblaient en rien aux infortunés serfs des seigneurs, qui, abrutis, le front courbé, couverts de haillons décelant leur profonde misère, ne savent que labourer la terre de leurs pans, et s'enivrer d'eau de vie par désespoir.

Les jeunes paysans, joyeux et fiers de leur indépendance, portaient la tête haute. Leurs costumes dénotaient une certaine aisance. Une légère capote de drap bleu, chamarrée

de cordons rouges, leur descend jusqu'aux genoux ; elle est serrée autour de la taille par une ceinture nuancée de teintes éclatantes. Le col de la chemise rabattu et entouré par un ruban fait ressortir les vives couleurs de leur teint un peu hâlé par le soleil ; leurs cheveux blonds aplatis tombent sur leurs épaules.

La parure des jeunes filles offre un aspect non moins varié et plus agréable encore : un léger corset d'une étoffe brillante, lacé par devant avec des rubans en fils dorés, fait ressortir les formes arrondies et parfaitement dessinées de corps accoutumés au travail, mais pleins de force et de beauté, respirant et excitant à la fois l'amour ; leur cou est entouré de colliers de corail ; un fichu blanc et léger orne leur tête en forme de couronne ; leurs cheveux flottent en longues tresses blondes, entrelacées de rubans de



toutes couleurs qui leur tombent jusqu'aux pieds.

C'est un charmant coup d'œil que ces costumes frais et bigarrés et la joie franche que les divers groupes font éclater. Les jeunes paysannes, ignorant la feinte, fixent leurs regards sans détour sur les jeunes garçons en les appelant aux chants, à la danse, à l'amour.

Dans un coin du hangar, monté sur un tonneau, le Juif cabaretier jouait du violon, appuyant son oreille gauche sur son instrument, battant la mesure de tout son corps, de telle sorte qu'il paraissait à la fois danser et jouer. Sa femme et sa fille distribuaient l'hydromel et la bière aux paysans plus âgés, qui, assis autour d'une longue table, contemplaient avec intérêt les danseurs, et choquant leurs verres, ajoutaient cette harmonie à celle de la musique et des timbales.

Aussi était-ce un vacarme général où chacun prenait sa part.

Le *krakoviak*, danse nationale, est l'expression de l'indépendance joyeuse qui caractérise les heureux paysans des domaines de Kasimir. Chaque garçon choisit sa belle, et une vingtaine de couples animés par une musique vive et bruyante se lancent dans une sorte de galop en parcourant en cercle le vaste hangar. La fille fixant ses regards sur son cavalier, le bras autour de son cou, le suit avec légèreté, tandis que lui, la soutenant de la main droite, la soulève rapidement en même temps que de la main gauche il élève son bonnet ou son chapeau, comme s'il voulait se glorifier de la belle qui partage la danse. Tout à coup la musique joue *piano*, les danseurs restent immobiles. Le premier couple arrivé auprès du musicien



improvise des couplets que tout le monde écoute dans le silence.

C'est à Antek, le plus adroit dans les travaux champêtres, le plus brave dans les combats, le plus léger à la danse, c'est à lui à chanter maintenant avec Anetka sa fiancée, la plus belle fille du village; on écoute avec intérêt, car l'un et l'autre ont une voix juste et harmonieuse, et toujours il y a une pensée, un sentiment vrai dans les paroles qu'ils improvisent.

Voici une traduction fidèle des couplets d'Antek et d'Anetka, dénués, à la vérité, de tout le charme que donnent la mesure et l'harmonie :

Aime-moi, mon Anetka!  
 J'ai une cabane  
 Avec une cour,  
 Un jardin,  
 Un champ;  
 Aime-moi, aime-moi,  
 Ma cabane est à toi.

— Qu'est-ce ta cabane?  
 Quelques morceaux de bois  
 Que le temps pourrira,  
 Le vent renversera,  
 Le feu brûlera.  
 C'est peu pour moi,  
 C'est peu pour moi.

— J'ai encore un troupeau  
 De blanches brebis,  
 Un bœuf,  
 Une vache,  
 Un cheval!  
 Aime-moi, aime-moi,  
 Tout cela sera pour toi.

— Que me font tes brebis,  
 Ta vache, ton bœuf, ton cheval?  
 La peste les emportera,  
 Le loup les dévorera,  
 La vieillesse les tuera.  
 C'est peu pour moi,  
 C'est peu pour moi.

J'ai des bras robustes,  
 Je travaillerai jour et nuit,  
 Je gagnerai  
 Beaucoup d'argent  
 Et beaucoup d'or.  
 Aime-moi, aime-moi,  
 Tout cela sera pour toi.



Que me fait ton travail !  
 La maladie viendra,  
 Et te mangera  
 Ton argent  
 Et tout ton or.  
 C'est peu pour moi,  
 C'est peu pour moi.

Qu'exiges-tu donc, femme cupide ?  
 Que faut-il pour te plaire ?

Mon bras,  
 Mon sang,  
 Ma vie,  
 Aime-moi, aime-moi,  
 Tout cela sera pour toi.

Donne-moi ton cœur,  
 Tout ton cœur pour moi.  
 Sans troupeau,  
 Sans argent,  
 Sans or,  
 Je serai riche de ton amour,  
 Je serai riche de ton amour.

A chaque couplet terminé, la musique reprenait *forte*, et tous les danseurs, se lançant en galop, faisaient le tour de la salle et venaient de nouveau s'arrêter auprès du mu-

sicien pour écouter le couplet suivant.

Le dernier couplet n'était pas achevé, que tout à coup le violon s'arrête, les voix se taisent, les danseurs restent immobiles. Tous les regards se dirigent vers la porte où l'on aperçoit un paysan courbé à demi et portant dans ses bras une espèce de cadavre habillé de noir : c'était Épinard avec Ben-Joseph évanoui.

Dans toute autre circonstance, les paysans eussent ricané d'un Juif et ne lui auraient épargné ni injures, ni menaces; mais, en voyant l'état de ce malheureux, touchés d'une vive compassion, ils lui accordèrent toute sorte de secours. Les femmes surtout, oubliant les chants et les danses, lui prodiguent ces soins qui appartiennent à leur sexe; elles lui donnent du vinaigre à respirer, lui en frottent les tempes, le mettent à l'aise dans ses vêtements, le font placer sur

un lit. Ben-Joseph, ranimé par ces soins, revient peu à peu à lui, ouvre les yeux, soupire profondément, mais n'a pas encore un sentiment distinct où il se trouve, ni de ce qui s'est passé.

Ce secours accordé par des paysans catholiques à un homme que leur superstition leur fait maudire et haïr, prouve qu'au fond du cœur humain il existe un sentiment qui rend tous les hommes frères. Ainsi, à la vue d'un malheureux qui se noie, ou qui va périr dans les flammes, ou qui est près de tomber dans un abîme, le premier mouvement est de le secourir, de se précipiter dans les flots, dans les flammes, dans l'abîme, sans lui demander quelle est sa croyance.

Ainsi tous les hommes s'aimeraient et s'assisteraient si les préjugés n'égarèrent notre esprit, n'endurcissaient notre cœur.

A peine Ben-Joseph eut donné quelques

signes de vie que les paysans, le laissant aux soins d'Épinard, retournèrent à leurs chants et à leurs danses.

Le brouhaha du krakoviak, le bruit des timbales, le choc des verres, les cris et la joie qui allaient toujours augmentant à mesure que l'hydromel disparaissait, ne purent empêcher le pauvre colporteur de goûter un sommeil bienfaisant qui, le lendemain, lui avait rendu les forces et la mémoire.





### CHAPITRE XIII.

#### LE CHATEAU DE WOLA.

Tant qu'on avait dansé, chanté et bu au cabaret, le Juif Jankel jouant du violon, et sa femme qui servait de l'hydromel, n'avaient pas eu le temps de s'occuper de Ben-Joseph.

A vrai dire même, le cabaretier avait été légèrement contrarié de voir les paysans s'occuper d'un malade au lieu de danser et surtout de boire. Seulement, lorsque tout le

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS

monde fut retiré fort avant dans la nuit, et que Jankel eut fait avec sa femme le compte de ce que la journée lui avait rapporté, tous deux se rendirent dans le cabinet où l'on avait déposé Ben-Joseph sur un lit. Il dormait; à côté de lui sommeillait l'inséparable Épinard.

A peine les Juifs eurent-ils distingué les traits du colporteur, qu'ils poussèrent des gémissements et des cris comme si l'on avait versé sur leur corps de l'eau bouillante. Ils s'arrachaient les cheveux et murmuraient des paroles hébraïques où se peignait le désespoir; heureusement, ils s'aperçurent que le colporteur, bien que pâle et défait, était plongé dans un profond sommeil. Aussitôt ils arrêterent leurs larmes et leurs cris, adressèrent mentalement une prière fervente à l'Être suprême, et veillèrent autour de Ben-Joseph comme une bonne mère veille

auprès de son enfant unique, ou comme le soldat auprès du chef blessé qu'il respecte, qu'il aime et qu'il admire.

Nul sacrifice ne leur eût coûté pour rendre la vie et les forces à l'homme que tous les Juifs regardaient comme leur ancre de salut, leur seul appui, leur unique espoir.

— Quel jour est-il? fut la première parole prononcée par Ben-Joseph lorsque, le lendemain, il eut repris ses sens et ranimé ses forces par une excellente soupe au poisson que lui servit la cabaretière.

— Jeudi, répondit Épinard, ravi de l'entendre parler.

— Quelle heure est-il?

— Six heures du soir.

— Combien de temps faut-il pour faire le trajet d'ici au château de Wola?

— Une bonne demi-heure.

— C'est bien.





Le château de Wola fut la première idée qui se présenta à Ben-Joseph, car c'est là que devaient se réunir les seigneurs dans un repas joyeux, pour arrêter le plan et fixer le jour de l'extermination des Juifs. Le colporteur ne voulait pas manquer à assister lui-même au rendez-vous des ennemis de sa race.

Il prit encore un verre de vieux vin que lui servit le cabaretier, et sortit aussitôt avec Épinard. On aurait pu voir d'abord le colporteur questionner le serf et le serf répondre, puis le premier parler avec chaleur et le paysan écouter, les yeux gros d'attention. C'était quelque chose de bien important, car Épinard marchait, s'arrêtait et marchait encore, paraissant inquiet et incertain. Enfin, comme s'il eût pris une résolution subite, il retourne au cabaret, avale un grand verre d'eau de vie, enfonce sur sa tête

son chapeau de paille, et marche à grands pas comme un soldat qui monte à l'assaut, ou comme un bélier courroucé qui va attaquer de ses cornes son adversaire effrayé.

Le colporteur le suivait des yeux et souriait sardoniquement.

— Jankel, dit-il en retournant auprès du cabaretier, as-tu un cheval et une voiture couverte ?

— Oui, j'ai un chariot et une espèce de squelette en guise de cheval.

— Le cheval pourra bien se trainer jusqu'à Krakovie, et le chariot porter deux hommes ?

— Certainement.

— Dis à ta femme de les tenir prêts, j'en aurai besoin à minuit. Quant à toi, donne-moi ton violon, prends les timbales, et marchons au château de Wola.

— Au château de Wola ! reprit Jankel

effrayé; vous ne le dites pas sérieusement?

— Pourquoi pas?

— Ne savez-vous pas que cet homme impie, ce goïm maudit, ce fils de Bélial a fait pendre tous les Juifs qui avaient eu le malheur de reposer leurs têtes dans ses domaines.

— Tant mieux, répliqua Ben-Joseph, moitié soupirant, moitié riant; car, n'ayant pas de musiciens, il sera enchanté de notre arrivée. Nous accompagnerons leurs toasts joyeux du son de nos instruments. Du reste, il le faut...; viens, et marchons.

La lune éclairait les environs du château de Wola situé dans une magnifique position; d'un côté, des collines riantes forment de lointaines perspectives; de l'autre, une épaisse forêt élève ses arbres séculaires. Au

nord, le ciel chargé de nuages est sillonné d'éclairs qui, à chaque moment, faisant paraître l'horizon tout en feu, présentent à l'œil un panorama varié; tantôt ce sont de vastes forêts qui paraissent et disparaissent comme des fantômes; tantôt ce sont les chaînes des montagnes Carpathes, qui, éclairées subitement, ressemblent aux habitations fantastiques que la croyance populaire donne pour demeure aux géants et aux génies malfaisants; d'autres fois l'éclair répand une telle clarté, qu'il semblerait que ses flammes destructives vont réduire en cendres et les forêts et les montagnes environnantes.

Toutefois, si les environs de Wola offraient un coup d'œil propre à charmer l'artiste, d'un autre côté le village présentait un douloureux spectacle à ceux qui, examinant le pays en détail, acquerraient bientôt la con-



naissance du malheureux sort des paysans. Au milieu d'une centaine de cabanes misérables recouvertes de paille, s'élevaient trois grands bâtiments, dont le plus remarquable était le Dwor, cour ou château du pan, avec de vastes jardins et diverses attenances.

En face, dominait l'église en bois, avec le presbytère du prêtre du village; enfin, un peu plus loin, la troisième maison, assez grande, était celle du cabaret du Juif qui, à force de persévérance, d'adresse et de ruse, avait su devenir le bras droit du seigneur, l'ami du prêtre et le confident, le conseiller des paysans.

Parmi les bâtiments touchant au château, on apercevait les vastes greniers où les serfs venaient déposer le fruit de leurs sueurs, la moisson annuelle qui formait le revenu du maître. En ce moment, les greniers étaient pleins; le pan de Wola n'avait

pas encore vendu la récolte de l'année.

Bien que la lune répandit sa clarté, le pan, pour faire honneur à ses convives, avait envoyé une cinquantaine de serfs sur la grande route, avec des torches pour mieux éclairer les voitures qui arrivaient à la file. La plupart des équipages entraient directement dans la grande cour du château, où le pan de Wola recevait lui-même les seigneurs. Des domestiques prenaient de suite soin des chevaux et des voitures; d'autres emportaient les bonnets fourrés et les manteaux, et tous, depuis le seigneur jusqu'au dernier garçon, s'empresaient de dire et de prouver que tout ce qui se trouvait dans la demeure du pan était à la disposition de ses hôtes. Une jeune et jolie domestique indiquait aux arrivants leurs chambres à coucher; car, lorsqu'on passait la soirée au château de Wola, on y restait la nuit. Rien



ne manquait aux convives, pas même des paysannes jeunes et fraîches, commises à leur service, et qui n'avaient rien à refuser aux nobles pans, quand ils retournaient la nuit dans leurs chambres à demi morts, après avoir mangé comme quatre, et avalé un tonneau de vin de Hongrie.

Quelques voitures, avant d'arriver au château, se dirigèrent vers l'habitation du prêtre, qui n'était pas invité à la soirée. Lui et le pan de Wola étaient toujours en contestations et en querelles; le prêtre n'avait pas suffisamment de bois pour se chauffer, et le pan refusait obstinément de lui en laisser prendre dans sa forêt. Ce n'était pas avarice, mais prévoyance; il craignait que le digne prélat et ses successeurs ne s'arrogeassent comme droit ce qu'il aurait accordé par générosité. « *Qu'on sache que je suis ici le seul maître et le seul propriétaire,* »

était son refrain habituel. Il permettait bien que le prêtre levât avec usure la dime sur les paysans; à cet égard il n'écoutait aucune plainte des serfs, mais malheur à celui qui eût osé porter atteinte au droit sacré de propriété qui lui avait été transmis en ligne directe par une longue suite d'aïeux de sainte mémoire.

Ben-Joseph, en arrivant au village, ne s'adressa, comme on peut bien le penser, ni au seigneur, ni au prêtre; il se dirigea vers le cabaret de Jacob le *roux*, seul Juif que la colère du pan de Wola eût épargné.

Mais Jacob ne se trouvait pas à sa demeure; déjà il s'était rendu au château. Ben-Joseph ne rencontra que son fils, tout jeune encore, qui le conduisit auprès du cabaretier par des chemins détournés aboutissant au jardin derrière le château; de sorte qu'ils évitèrent



la cour d'entrée où à chaque moment descendaient de voiture de nouveaux hôtes.

Jacob le cabaretier était très occupé; entouré de domestiques, de serfs, de servantes, il distribuait ses ordres comme s'il eût été le maître, et il était obéi ponctuellement. Vous, disait-il, ayez soin des chevaux, qu'ils ne manquent de rien. Vous, mademoiselle, visitez les chambres à coucher, que le linge soit d'une parfaite blancheur. Vous, courez à la cave, et apportez de suite cinquante bouteilles du plus vieux vin de Hongrie; prenez garde d'essuyer la poussière; il faut que du premier coup d'œil les convives reconnaissent que c'est un vin qui date au moins du déluge. Toi, disait-il au cuisinier, ne t'en va pas brûler le rôti de chevreuil; aie soin que les gâteaux soient croquants et légers.

Ainsi donnait ses instructions le cabaretier, et tous, intendants, cuisiniers, domestiques, serfs, s'empressaient de voler à son moindre signe.

Comment s'expliquer cette autorité à côté du mépris dont le pan de Wola accablait les Juifs?

Quand Jacob voulut s'introduire au château, il eut trois obstacles à surmonter. Il lui fallut d'abord vaincre les chiens qui, partageant instinctivement les préventions de leur maître, n'aimaient pas les Juifs, se jetaient sur eux et les mordaient avec prédilection. Jacob sut les désarmer et même se les attacher en leur apportant quelques friands morceaux. Le plus farouche, l'incorruptible, l'inébranlable *Turk*, le Caton de la race canine, mourut subitement; personne n'en savait la cause, le seul Juif riait dans sa barbe. Le second obstacle se



trouvait dans la haine des domestiques de la maison pour tout ce qui portait le nom de Juif; à peine Jacob paraissait dans la cour du château que c'était à qui le chasserait; Jacob tailleur, marchand et colporteur, en réparant les habits des domestiques, et en apportant des rubans et des fichus aux servantes, au bout de peu de temps surmonta toutes les répugnances et fut regardé comme un bon enfant, une *exception*. Restait madame la châtelaine qui ne pouvait supporter la vue de la race maudite qui a crucifié le fils de Dieu. Pourtant Jacob ne désespéra point; chaque fois qu'il rencontrait les enfants du seigneur, il leur donnait des joujoux et des bonbons; de sorte qu'à peine apercevaient-ils le Juif et surtout quelque petit cheval ou quelque petit chariot de bois dans ses mains, ils criaient, appelaient; pleuraient de telle manière que, pour les apaiser, il fallait

nécessairement faire venir le maudit cabaretier. Lorsqu'une fois il eut pris pied au château, tout humble et tout prosterné qu'il parut, il en devint le véritable maître. La châtelaine recevait par son intermédiaire les modes nouvelles, qu'il apportait soigneusement de la capitale, se gardant bien d'en surfaire le prix. Peu à peu le pan lui donna toute sa confiance. Avait-il besoin de vendre du blé, le Juif lui procurait un acheteur; avait-il besoin d'acheter des brebis, des vaches, des chevaux, le Juif lui procurait un marchand; manquait-il d'argent, le Juif lui procurait un usurier. Enfin il était devenu le bras droit, le conseiller intime, l'homme indispensable du maître qui s'était laissé séduire par ses flatteries, et ne pouvait plus se passer de son esprit et de son adresse. C'est lui qui choisit le médecin et l'avocat, qui engage et éloigne les intendants; enfin qui con-



naît les jeunes seigneurs des environs, et fait déjà choix par avance d'un gendre pour son pan. Ainsi ce même Juif, d'abord chassé, méprisé, à force d'adresse et de persévérance, est devenu tout-puissant dans la maison du seigneur.

Il en est ainsi dans toute la Pologne : parcourez les villages, c'est un cri général contre les cabaretiers juifs; ce sont des sangsues, des filous, qui ne vivent qu'aux dépens des serfs et des seigneurs! Et cependant, qu'on ordonne de les pendre tous, mais en laissant aux pans la liberté de faire grâce, ne craignez rien, aucun ne périra, chaque pan sauvera le sien. Cesont *les Juifs de mes voisins qui sont des infames*, disent-ils tous, *mais le mien est bon.*

Lorsque Ben-Joseph s'approcha du cabaretier en lui adressant quelques mots en hébreu, celui-ci fut tellement étonné, effrayé,

que la bouteille qu'il tenait entre les mains tomba par terre et se brisa en mille morceaux. D'après l'ordre du pan de Wola de saisir et pendre tous les Juifs qui oseraient mettre le pied dans ses biens, Jacob voyait déjà la corde attachée au cou du colporteur; toutefois, lorsque Ben-Joseph, conservant son calme, eut ajouté quelques paroles, le cabaretier feignit la joie, et courut avertir le pan, grâce à ses démarches, des musiciens ne manqueraient pas au banquet.

— Tu es bon diable, répondit le seigneur en souriant, tu penses à tout; et, en disant ces paroles, comme signe d'approbation, il tirait si fort la barbe du Juif qu'il lui en resta dans la main une poignée.

Le colporteur a atteint son but : il se trouve dans la salle du banquet, son violon à la main, l'œil et l'oreille attentifs à tout ce qui se passe, à tout ce qui se dit.

A voir la tranquillité des convives, leur bon appétit et leur voracité, on n'eût jamais dit que les seigneurs réunis au château de Wola eussent aucune pensée sanglante dans l'esprit, et connussent d'autres ennemis que le gibier servi sur la table dans des plats de vermeil, et le vin coulant à flots dans des coupes ciselées du même métal. Sous ce rapport, nos convives étaient de véritables héros d'Homère, les plats et les bouteilles s'éclipsaient avec une incroyable célérité; les domestiques, nonobstant leur promptitude, ne pouvaient suffire à les remplacer. On mangeait et on buvait en silence, le seul cliquetis des couteaux et des fourchettes, des verres et des bouteilles se faisait entendre; seulement parfois quelque propos grossier venait égayer la compagnie; les fronts se déridaient volontiers; car, selon le pan de Wola, le rire excite l'appétit et aide la digestion.

Rien ne gênait la liberté des convives, il n'y avait pas de dames à table. La châtelaine s'était rendue chez son père avec sa fille: quand le seigneur de Wola tramait un complot ou fêtait ses amis, soit par motif de discrétion, soit pour ne pas donner mauvais exemple, il n'aimait point d'avoir pour témoins ni sa femme ni ses enfants. Il aurait craint aussi de perdre son autorité paternelle ou matrimoniale, pensant avec beaucoup de justesse qu'un homme qui, après avoir porté une centaine de toasts, vacille sur ses jambes, ne voit pas clair et ne sait ce qu'il dit, a fort peu de titres au respect et à l'obéissance.

En vain Ben-Joseph se glissait parmi les domestiques en les aidant dans leur service, en vain il allait et venait autour des convives, il ne pouvait surprendre une parole ayant rapport au sort de ses coreligion-



naires. L'aspect du chevreuil, des perdrix, des canards, nageant dans leur jus et entourés d'épices, ainsi que du vieux hydromel et du vin de Tokai, absorbait toute l'attention des seigneurs, occupait tout leur être. Dans ce moment, aucun d'eux n'avait une pensée ni pour le roi Kasimir, ni pour la maudite race des Juifs. Cependant l'ardente curiosité de Ben-Joseph allait être satisfaite.

Lorsque la faim et la soif furent suffisamment assouvies, sur un signe du maître, un domestique apporta une énorme coupe d'argent; il fallut plus de deux bouteilles de vin pour la remplir. Les coupes de ce genre sont aujourd'hui soigneusement conservées dans les musées d'antiquités, à côté des lourds casques et des longues épées; à contempler ces débris des siècles reculés, nous serions vraiment tentés de croire que nos ancêtres étaient des espèces de géants.

— Messieurs, permettez-moi de porter un toast allégorique, s'écria le pan de Wola, en se levant, se frottant la moustache et rejetant la manche de son zupan sur son dos, content par avance de son esprit et du vieux vin qu'il allait avaler.

— A la bonne chasse de dimanche prochain; puissions-nous d'un seul coup abattre toutes les bêtes féroces qui empestent notre sainte patrie.

— Bravo! bravo! ainsi soit-il, crièrent les convives, attendant avec impatience que la coupe leur passât. *Amen*, ajouta solennellement le vénérable prêtre Martin.

Le pan de Wola vida la coupe d'un seul trait; ensuite il versa la dernière goutte sur l'ongle de son gros doigt de la main gauche, et la suçâ, comme preuve qu'il avait porté le toast de bon cœur et avec conscience.

La coupe fit le tour de la table, et chaque

convive, en la vidant, répéta le même toast, et suçà sur l'ongle la dernière goutte de vin.

Seulement les convives, en répétant les paroles du pan de Wola, ajoutaient en *crescendo* des épithètes injurieuses au mot de *bêtes fauves*.

Il n'était pas nécessaire d'être doué de la pénétration de Ben-Joseph pour reconnaître que les bêtes en question étaient les Juifs, et que le dimanche prochain était le jour fatal destiné à leur extermination.

Chose curieuse! l'emploi dont s'est chargé le colporteur pour pénétrer dans le château le force d'accompagner d'une musique bruyante et joyeuse chaque toast porté pour la mort de ses coreligionnaires.

Suivirent les vivats pour chaque noble convive, où l'on énumérait avec soin tous les titres du pan ou du prêtre qui en était l'objet.

— A la santé de notre vénérable prélat, membre du conseil suprême de la Pologne, président du couvent de Saint-Dominique, confident intime du nonce du pape, la plus forte colonne de notre Église orthodoxe, à la santé du prêtre Martin!...

— Qu'il vive! qu'il vive!.... répétèrent tous les convives, en vidant les coupes jusqu'aux bords.

Ben-Joseph redoublait d'énergie en appuyant sur les cordes de son violon.

— A la santé du grand-veneur de la couronne, illustre successeur de nos premières familles, castellan et palatin du royaume, digne soutien de nos privilèges et de nos prérogatives. A la santé du seigneur de Wola.

A ce toast accueilli d'un houra général, ce fut à qui se leverait et viendrait embrasser ou tout au moins serrer la main au digne pan qui savait si bien réunir l'agréable et



l'utile, honorer ses hôtes, et en même temps travailler pour la religion et la patrie.

Ben-Joseph avait appris ce qu'il lui importait le plus de savoir : le jour où la conspiration devait éclater. Il pouvait donc se retirer sans regret ; mais il lui restait un autre soin à remplir. Il n'avait pas oublié qu'au milieu des ennemis jurés des Juifs se trouvait l'amante de celui qui l'aidait à les sauver. Il aperçut au milieu des domestiques une jeune femme qui leur commandait avec bonté ; elle était belle, quoique pâle et languissante ; sa mise n'était pas assez riche pour une demoiselle noble, mais trop recherchée pour une servante. C'est Maria, se dit-il, et il lui fit signe qu'il avait à lui parler secrètement.

— Que me voulez-vous ?

— Je viens de la part de Grégoire le chasseur.

— Où est-il dans ce moment ?

— Il vous attend à Krakovie.

— Comment cela ? je ne vous comprends pas.

— Il vous faut quitter le château.

— Quitter le château, moi ?

— Oui, il le faut pour aller rejoindre Grégoire.

— C'est impossible, mon maître me tuerait.

— Vous ne le verrez plus.

— Il se vengera sur mon père.

— Votre père n'est plus en son pouvoir.

— Que dites-vous ?

— Il a quitté le seigneur cruel qui assassine sa fille, il a quitté le village où après cinquante années de corvée il n'a pu vivre tranquille.

— Mon père ! où est-il ?

— Vous le verrez, mais il faut fuir de

suite..., dans une heure il sera trop tard.

— Je n'oserai jamais.

— Aimez-vous Grégoire, avez-vous quelque attachement pour votre pauvre père ?

— J'irai..., j'irai où vous voudrez ; mais seule ...

— Apprêtez-vous vite..., entrez au jardin..., attendez-moi auprès de la grande porte..., je vous rejoindrai bientôt. Une voiture vous attend au cabaret du *Cheval Blanc*...; dépêchez-vous.

Maria leva les yeux au ciel et se décida à suivre les conseils de Ben-Joseph.

Au même moment, le pan de Wola et le prêtre Martin venaient de quitter la table pour prendre l'air ; tous deux marchaient gravement, la tête baissée, le pas mesuré ; on eût vraiment dit, à voir leur mine sérieuse, que le sort de l'univers était dans leurs mains.

Ben-Joseph, s'approchant doucement, les sui-

vit de près et ne perdit pas une de leurs paroles.

C'était le prêtre qui parlait ; le noble ne faisait que l'approuver d'un mouvement de tête, et par quelques mots tels que *juste, bon, c'est cela*.

Qu'on imagine l'effroi de Ben-Joseph en découvrant par leur conversation tous les détails de la conspiration qui devait éclater le dimanche suivant ; quand il apprit comment les prêtres devaient exciter le peuple par des sermons incendiaires, comment les armes et les couteaux meurtriers avaient été bénis et distribués, enfin comment toutes choses avaient été prévues, concertées, arrêtées : toutefois le sentiment d'horreur qu'il éprouvait fut mêlé d'un certain contentement, en entendant que ce complot infernal ne se bornait pas au massacre des Juifs,



mais en même temps menaçait le trône de Kasimir.

N'est-ce pas, seigneur de Wola, disait le prêtre, qu'il nous faut songer à ce que nous ferons pour l'avenir? Il ne suffit pas que nous purgions notre sainte patrie de cette race maudite, il nous faut encore prendre des mesures pour qu'elle n'y retourne jamais, que jamais aucun hérétique, aucun infidèle ne puisse souiller de sa présence notre terre sacrée.

— Juste.

— Nous avons résolu de détrôner Kasimir, ce roi perfide.

— Bon.

— Nous voulons confier la couronne à celui qui en sera digne, qui honorera la vraie religion, qui respectera l'ordre équestre.

— C'est ça.

— Louis, prince de Hongrie, attaché à la

religion orthodoxe, promet de chasser tous les dissidents, de ne jamais lever d'impôts sur la noblesse, et de nous laisser maîtres absolus de nos serfs et de nos colons. C'est un semblable roi qu'il nous faut.

— Juste.

— Le pape l'appuie.

— Bon.

— Il prêtera serment d'observer les engagements que nous lui imposerons.

— C'est ça.

Le prêtre poursuivit sur ce ton, en mêlant à ses projets, d'adroites flatteries sur le patriotisme et le dévouement du pan de Wola, de telle sorte que celui-ci, en consentant à tout, pensait faire sa propre volonté et ne s'apercevait point qu'il était un instrument dont le prêtre intrigant se moquait au fond de l'ame; d'ailleurs qu'importaient au pan de Wola les projets ultérieurs du

prêtre? Kasimir, mécontent pendant la chasse, avait blessé son orgueil...; il avait osé ensuite l'éloigner de sa personne...; n'étaient-ce point là des motifs suffisants pour renverser le trône et exposer le pays à une guerre civile? ses vues n'allaient pas plus loin.

— Que fais-tu ici, Juif? demanda le pan de Wola, en apercevant Ben-Joseph.

— Monseigneur, dit celui-ci en se courbant et ôtant son bonnet, il faut que je retourne chez moi; je pense que Votre Excellence daignera jeter quelques pièces de monnaie au pauvre diable qui a accompagné les toasts de son violon. N'est-ce pas que j'ai bien joué?

— Tiens...., et va-t'en au diable.

— Et n'ajouterez-vous pas quelque chose pour boire?

— Va-t'en, sacré Juif...; jamais ils n'ont assez...

Tandis que le pan exhalait sa colère, Ben-Joseph s'éloignait, riant en lui-même de sa prochaine vengeance.

Les convives devaient encore porter le toast d'usage, qui termine toujours les banquets polonais : *aimons-nous*; expression vraiment chrétienne, sublime si elle s'adressait à tous; mais à la table du pan de Wola, elle comprenait seulement les nobles et les catholiques; elle signifiait, entre nobles et catholiques, aimons-nous et liguons-nous contre tous ceux qui ne sont point de notre rang et de notre croyance.

Le toast était à peine porté, le pan de Wola n'avait pas encore vidé la dernière goutte de sa coupe sur son ongle, lorsque tout à coup le tintement lugubre de la cloche de la paroisse se fit entendre, et le château



retentit de cris d'alarme au milieu desquels on distinguait : Au feu!... au feu!... et l'on vit s'étendre la lueur d'un vaste incendie.

Les convives, moitié ivres, se lèvent en désordre, joignent leurs cris à ceux du dehors et se confondent dans la fuite et le tumulte avec les domestiques et les serfs; ceux-ci, tout entiers au danger présent, restent pour la première fois sourds aux menaces du maître; en vain les intendants, le fouet à la main, veulent forcer les serfs à combattre les flammes; en vain le pan de Wola crie qu'il fera pendre tous les paysans s'ils ne parviennent pas à s'en rendre maîtres; ceux-ci n'ont de terreur que celle du feu qui dévore avec une effrayante rapidité les greniers remplis de foin et de blé. Un vent très fort qui s'éleva en ce moment donna encore plus d'intensité à l'incendie. Les éclairs pâliaient

à la lueur des flammes. Aussi le feu accrut en peu d'instants avec une violence irrésistible; les malheureux serfs n'y pouvaient rien avec la charrue et le fléau pour tout secours; déjà les bâtiments attenants aux greniers étaient entamés; aucune assistance humaine ne pouvait plus sauver les biens du pan de Wola.

Le danger rendit la présence d'esprit aux nobles convives. Le premier usage qu'ils en firent fut de s'emparer de leurs chevaux et de leurs voitures, pour quitter en toute hâte cet endroit de désolation, où l'incendie menaçait d'envahir l'habitation entière sans leur laisser un coin pour reposer leur tête et prendre le sommeil dont ils avaient un extrême besoin. Le bruit des voitures se mêla aux clameurs de la foule, au fracas des édifices qui s'écroutaient, et à la voix tonnante des intendants qui, ne pouvant



rien contre le feu, manifestaient leur zèle en fouettant les serfs malheureux.

Une seule personne se réjouissait de ce triste spectacle; c'était Ben-Joseph; s'éloignant avec Maria, il s'arrêta sur une colline pour contempler les flammes qui dévoraient les possessions de l'ennemi de sa race... Il compta les bâtiments consumés et ceux qui restaient encore debout, puis tourna ses regards vers le ciel, comme pour demander au Dieu de Moïse, au Dieu vengeur de châtier jusqu'au bout l'homme impitoyable qui voulait la destruction du peuple élu.

Tout autre était la situation d'esprit du pauvre Épinard qui vint rejoindre sa fille. On devinait sa souffrance à la pâleur de sa figure, au désordre de ses cheveux, au tremblement de tout son corps. Ce n'est point qu'il redoutât la colère du pan de Wola, lorsqu'il saurait que c'est lui Épi-

nard, l'auteur de cet incendie. Non, son maître ne pourra ni l'atteindre, ni découvrir sa retraite. Mais le pauvre serf, accoutumé à entendre dès l'enfance que l'homme est destiné à souffrir, qu'il doit pardonner à ses ennemis, et lorsqu'il est frappé d'une joue tendre l'autre, le pauvre serf tremblait pour le salut de son âme; il craignait les flammes de l'enfer. Aussi détournait-il la tête de Ben-Joseph, le démon tentateur qui l'avait conduit à sa perte, et n'osait embrasser sa fille qui s'était jetée dans ses bras.

Cependant l'incendie s'était rapidement étendu; des greniers gagnant aux écuries, il avait bientôt enveloppé le château, de sorte que, vers deux heures du matin, les possessions du pan de Wola ne présentaient plus qu'un théâtre de ruines et de désolation. Le silence et la solitude régnaient là où peu d'heures auparavant la foule se pressait, où



l'air était étourdi de cris tumultueux. Les paysans étaient retournés dans leurs cabanes; les intendants se cachaient pour ne pas s'exposer à la fureur du maître. Deux personnes restèrent seules au milieu des cendres et des débris de l'incendie : l'une était le pan de Wola; l'autre son cabaretier, Jacob le roux qui, satisfait au fond de l'âme, semblait en apparence partager les souffrances de son pan.

— Juif, je te ferai pendre, disait le noble avec rage.

N'ayant personne sur qui faire retomber son chagrin et sa colère, il s'en prend au Juif qu'il aperçoit en ce moment.

— Vous me ferez pendre, monseigneur, répéta le Juif avec calme, en ôtant son bonnet et se courbant jusqu'à terre; mais, avec votre auguste permission, voudriez-vous me dire quel profit vous en retirerez?

— Quel profit! quel profit! cela me fera plaisir, voilà tout!

— C'est bien, monseigneur; mais quand je serai pendu, qui vous procurera de l'argent pour faire rebâtir votre château, et vos greniers, et vos écuries, et faire face à vos dépenses?

Ces quelques mots furent comme un éclair qui, traversant l'esprit du noble, lui montra tout à coup sa position sous son véritable jour. Il se voit délaissé par tous ses prétendus amis, qui, après lui avoir juré une éternelle amitié en face de son bon vin, se sont retirés au moment du danger. Il voit qu'un prêteur d'argent, un usurier, un Juif même peuvent, dans certaines circonstances, être très utiles à un homme comme lui. Il sait que son cabaretier est la seule personne au monde qui puisse le tirer de la terrible position où il se trouve.

— Je plaisantais, dit-il en souriant; sois tranquille, je ne songe pas à te faire aucun mal.

— Je savais bien, monseigneur, répond le Juif, que vous êtes brusque, mais qu'au fond vous avez bon cœur.

— Tu peux donc me procurer de l'argent?

— Oui, monseigneur, tout l'argent dont vous pourrez avoir besoin.

— Tu peux me le procurer dès demain?

— Non, pas avant lundi.

— Et pourquoi?

— Parce que c'est un Juif qui veut vous le prêter.

— Un Juif!

— Oui, le même qui a joué du violon pendant le banquet de monseigneur.

— Il est donc riche?

— Avec votre permission, plus riche que l'évêque de Krakovie.

Ici le noble, nonobstant la préoccupation de son esprit, ne put s'empêcher de faire intérieurement l'observation de la singulière avidité d'un Juif millionnaire qui venait de Krakovie pour gagner quelques pièces de cuivre, et osait encore demander le pourboire. L'idée ne lui vint pas que le colporteur pouvait avoir un autre but dans le métier qu'il avait choisi.

— Mais, reprit-il, je ne puis attendre jusqu'à lundi, je suis ruiné, complètement ruiné. Il me faut de suite une somme considérable.

— Je le vois, monseigneur, je comprends votre embarras, mais il m'a dit positivement qu'il ne veut rien vous donner avant lundi.

— Lundi! lundi! et pourquoi pas demain?

— Parce que, voyez-vous, mon illustre



seigneur, si tous les Juifs doivent être massacrés dimanche, il faudrait qu'il revint de l'autre monde pour toucher les intérêts de la somme..., et c'est trop loin.

— Malheureux, tu te moques de moi.

— Non, pan gracieux, je répète mot à mot ce que m'a dit le musicien.

— D'où sait-il que les Juifs sont menacés, et que dimanche est le jour fixé pour leur châtement ?

— D'où il le sait ! Ah ! monseigneur, que ne sait-il pas ? C'est un homme très versé dans les livres saints, il est le premier parmi les cabalistes, et il connaît l'avenir comme vous le passé. Si monseigneur me le permet, je pourrai lui révéler quelque chose de bien plus important.

— Parle, parle, répliqua avec curiosité le pan de Wola, préparé d'avance à croire tout ce que le cabaretier lui dirait.

— Il m'a dit....

— Eh ! bien, parle donc.

— Il m'a dit que vos jours sont comptés, que votre existence est attachée à celle des Juifs arrêtés pour le meurtre de l'enfant, et que vous ne leur survivrez que de quelques heures.

— Que dis-tu là ?..

— Je répète ce que m'a dit le plus savant des cabalistes. Mais que monseigneur ne s'effraie pas, si aucun danger ne menace les Juifs dimanche prochain, c'est une preuve que le musicien s'est trompé, et que vous n'avez rien à craindre.

Le noble moitié ivre, déjà consterné par l'incendie, et convaincu de la pénétration du Juif cabaliste qui avait découvert le complot ténébreux des nobles et des prêtres, fut tellement ébranlé par la prédiction de sa mort prochaine, que ses yeux s'affaiblirent, ses

pieds chancelèrent, et il serait tombé si le cabaretier ne l'avait soutenu. Celui-ci, tout en le tenant dans ses bras et lui portant secours, l'observait avec haine et mépris. Il lisait sur sa figure toute l'impression qu'avait faite sa ruse, il calculait ses besoins, appréciait l'égoïsme de ses prétendus amis qui, dans le malheur, ne lui seraient d'aucune aide, et il souriait à cette pensée, espérant que la frayeur et l'intérêt auraient pour effet sur le seigneur de Wola de changer complètement ses dispositions et de le rendre d'ennemi des Juifs leur partisan le plus zélé.

CHAPITRE XIV.

MARIA.

Presque sans échanger une parole, Ben-Joseph, Maria et son père arrivèrent au cabaret du *Cheval Blanc* où les attendait une voiture, ou plutôt un chariot préparé par la femme de Jankel.

L'infortuné Épinard, tourmenté par les scrupules religieux et les remords de sa conscience, ne voulait pas d'abord regarder le



pieds chancelèrent, et il serait tombé si le cabaretier ne l'avait soutenu. Celui-ci, tout en le tenant dans ses bras et lui portant secours, l'observait avec haine et mépris. Il lisait sur sa figure toute l'impression qu'avait faite sa ruse, il calculait ses besoins, appréciait l'égoïsme de ses prétendus amis qui, dans le malheur, ne lui seraient d'aucune aide, et il souriait à cette pensée, espérant que la frayeur et l'intérêt auraient pour effet sur le seigneur de Wola de changer complètement ses dispositions et de le rendre d'ennemi des Juifs leur partisan le plus zélé.

CHAPITRE XIV.

MARIA.

Presque sans échanger une parole, Ben-Joseph, Maria et son père arrivèrent au cabaret du *Cheval Blanc* où les attendait une voiture, ou plutôt un chariot préparé par la femme de Jankel.

L'infortuné Épinard, tourmenté par les scrupules religieux et les remords de sa conscience, ne voulait pas d'abord regarder le

colporteur, ni lui parler; mais, lorsque celui-ci lui eut servi quelques verres d'eau de vie, qui le ranimèrent et le réchauffèrent, ses remords commencèrent à s'effacer, et il s'approcha du colporteur, les yeux lui sortant de la tête, en lui demandant : *Que ferai-je à présent?* L'eau de vie avait vaincu l'Évangile. Ce n'était plus le chrétien pécheur qui tremblait pour le salut de son âme, c'était tout bonnement un homme sans pain ni asile, qui demandait conseil pour sauver son corps, la partie matérielle de son être.

— J'y pensais, dit Ben-Joseph; d'abord, tu n'as pas d'argent.

— Ni argent ni cuivre.

— Tiens, voilà ce que j'ai gagné aujourd'hui en jouant du violon chez le seigneur de Wola. Prends, tu me le rendras quand tu seras plus riche.

— Après ?

— Cela te suffit pour quelques jours.

— Pour un mois, quatre gros de cuivre me suffisent par jour.

— Ce n'est pas tout; il faut te trouver du travail et surtout un asile d'où ton pain ne puisse te tirer.

— C'est le difficile.

— Tu as entendu parler des montagnards appelés *Goralles*?

— Ces brigands qui volent nos vaches et nos brebis, et qui s'enfuient sur les monts Carpathes?

— C'est faux; ils ne t'ont rien volé à toi.

— A moi, non.

— Ni à ton voisin, ni à aucun de tes camarades.

— Non, mais ils ont emporté à notre maître son meilleur cheval et ses plus belles vaches.

— A ton maître, c'est possible; cependant



ce ne sont pas des voleurs, mais bien des hommes malheureux comme toi, qui n'ont pour vivre que leur travail, et que le désespoir a forcés de se réfugier dans les montagnes. Las d'être fouettés par les seigneurs et par les intendants, ils ont quitté les plaines fertiles pour les rochers incultes; là ils vivent dans la misère, mais libres, indépendants. La chasse est leur unique moyen d'existence; ce n'est que lorsqu'ils manquent de nourriture qu'ils descendent dans la plaine pour piller les seigneurs inhumains.

— C'est vrai cependant; ils m'ont emporté un jour ma dernière oie, et comme je pleurais et me désolais, un d'entre eux, le plus grand, ordonna de me la rendre, et on me l'a rendue.

— Tu vois qu'ils ne sont pas méchants pour les pauvres diables.

— C'est vrai.

— Tu te rendras chez eux.

— Chez les Goralles?

— Oui, dans les montagnes. Au premier que tu verras, tu raconteras tes malheurs et ce que tu as fait. Cet homme te conduira à son chef, celui qui inspire tant de terreur, et que vous nommez *Bras du diable*. Il te recevra bien et te donnera asile; tu peux lui dire que le Juif qui, l'an passé, lui a fourni du sel et de la farine reviendra bientôt le voir avec de nouvelles marchandises; qu'il prépare des fourrures, et nous ferons de bons échanges.

— Et je resterai là toujours, séparé de ma fille, de ma bonne Maria?

— Non, nous irons te chercher, moi et Grégoire ton gendre, nous retournerons tous ensemble; tu rejoindras ta fille et ne t'en sépareras plus.

— Et le pan de Wola..., me laissera-t-il

vivre? non, jamais il ne me pardonnera.

— Sois tranquille, cela me regarde, bois encore un verre d'eau de vie, embrasse ta fille, et mets-toi en route. Qu'à l'aube du jour, on ne te trouve pas dans les environs.

Ben-Joseph, après avoir renvoyé le père, ne songeait qu'à mettre la fille sous la protection de l'amant qui devait bientôt devenir son époux. Il presse son cheval; quand la route est trop mauvaise, il descend, il court auprès du chariot, pour diminuer le fardeau et faciliter la marche de la pauvre bête étique. Il se hâte, car il devine la joie et le bonheur qu'il causera à Grégoire en lui rendant sa bien-aimée. Il pense aussi qu'après avoir mis Maria en sûreté, il pourra s'occuper uniquement du soin de ses coreligionnaires.

Maria, tout le long de la route, avait été triste, pâle, défaits. Le départ de son père, l'acte hardi qu'elle faisait en quittant le

château de Wola, l'incertitude de l'avenir, toutes ces pensées l'accablaient. Ben-Joseph tâchait de lui rendre joie et courage; il lui parlait de Grégoire, de son amour, de la noblesse de son ame, de la carrière brillante qui lui était ouverte. Maria partageait le préjugé général contre les Juifs; ils n'avaient pas une grande part dans ses affections; cependant elle fut vaincue par les soins, les égards et la bienveillance du colporteur. Elle commença par le remercier, puis lui parla avec confiance, et enfin quand celui-ci exalta son Grégoire, elle lui serra la main de bon cœur comme à un ami.

Bientôt les tours de Krakovie apparaissent, la voiture franchit le seuil des portes de la ville et s'arrête au logement de Grégoire. Maria est dans les bras de son amant, près de lui elle oublie ses craintes, ses souffrances, et ne songe qu'au bonheur du mo-



ment. Ben-Joseph la contemple en silence, une larme dans les yeux : c'est une larme donnée au triste retour qu'il fait sur lui-même. Le malheureux, en contemplant Maria sur le cœur de son fiancé, se retrace plus vivement le souvenir d'Esterka, et cette larme qui déborde sa paupière veut dire : Ils sont heureux, moi je ne le serai jamais.

CHAPITRE XV.

JALOUSIE.

Ben-Joseph laissa les amants à leurs transports et se rendit en toute hâte à la petite maisonnette située vis à vis la prison, où la vieille Juive lui avait servi de la cerisade. Une dizaine de Juifs l'attendaient avec la plus vive inquiétude. A peine l'eurent-ils aperçu, qu'ils exprimèrent un contentement semblable à la joie de soldats quand ils re-

voient leur chef bien-aimé sauvé d'un grand danger. Mais bientôt la frayeur et le désespoir se manifestèrent sur leurs visages pâles et consternés. Ils ont vu les prêtres acheter de longs couteaux, ils ont surpris des paroles qui dévoilent le danger qui les menace, enfin ils ont appris que plusieurs seigneurs des environs ont loué des maisons dans la capitale pour eux et leurs vassaux. Profondément découragés, ils cherchent dans les yeux de Ben-Joseph un conseil ou bien leur arrêt, ne sachant encore s'ils doivent se défendre à toute extrémité, ou bien offrir la gorge aux bourreaux et mourir en martyrs.

— Frères, dit Ben-Joseph, mettez votre espoir dans le Dieu d'Israël. Allez par des prières fléchir son courroux que nous nous sommes sans doute attiré par nos offenses. Moi j'irai trouver le roi Kasimir, je paraîtrai devant lui, non pas comme un pauvre

colporteur, mais comme votre chef et votre représentant. J'espère ouvrir les yeux et toucher le cœur d'un monarque magnanime. A mon retour, vous saurez s'il faut nous préparer au combat ou nous résigner à mourir.

En disant ces mots, il se jeta à terre et demanda avec ferveur à l'Être suprême de lui accorder sa grâce et sa miséricorde :

« Dieu d'Abraham, disait-il, toi qui m'as toujours soutenu même lorsque je me présentais humble et pauvre, toi qui m'as sauvé de mille dangers lorsque je m'abaissais au rôle de l'être le plus misérable, ne me délaisse pas quand je paraîtrai devant un puissant monarque, en qualité de ton serviteur fidèle, du chef de ton peuple élu. Oh! toi, qui as entendu du haut de ton trône les psaumes de David, ne repousse pas les larmes d'un de ses descendants en qui Israël a placé sa confiance et son espoir.



Il se lève, rejette les haillons qui le couvrent, revêt un costume noir grave et modeste, et se dirige vers le château.

Il faisait encore nuit, l'horloge de la tour venait de sonner cinq heures du matin, les rues étaient sombres et désertes. La ville ressemblait à un tombeau; une lumière cependant brillait à l'une des fenêtres du pavillon de l'aile droite du palais royal.

A cette même fenêtre, une femme, à peine couverte de légers vêtements de nuit, la tête baissée, les cheveux en désordre, la figure pâle, semblable à une statue de marbre représentant la conscience qui s'interroge, est assise, immobile, ayant quitté la couche où elle ne pouvait trouver ni repos ni sommeil. Cette femme, c'est Rokiczana; depuis des heures elle reste dans cette immobilité, contemplant fixement une idée qui déchire son

ame. De temps à autre, elle jette ses regards sur un lit magnifique, placée au fond de la chambre où repose le roi. Alors un sourire contracte ses traits, un sourire qui peint mieux la douleur que ne le feraient les larmes les plus abondantes.

— Qu'as-tu, mon enfant? demanda Kasimir, se levant et s'approchant de Rokiczana; c'est la deuxième nuit que tu veilles; l'insomnie te rend pâle, tu ne prends pas souci de ta beauté, soigne-toi, ma bien aimée, pour l'amour de Kasimir. Qu'est-ce qui te peine?...

— Rien..., répond Rokiczana, sans lever les yeux sur le roi.

— Comment, tu n'as plus confiance en moi?... Tu souffres, et je n'en connais pas le motif?

— Cela passera.

— Je veux savoir ce qui te chagrine....

quand tu as accepté mon amour, quand tu as consenti à échanger ta demeure contre mon palais, moi je t'ai promis en retour de veiller sur ton bonheur, de dissiper tes moindres peines. L'amante de Kasimir doit être gaie et joyeuse; dis-moi, est-ce que quelqu'un de mes courtisans t'aurait blessée par quelque propos indiscret? par ma royauté, il le paiera cher.

— Non, j'en'ai à me plaindre de personne.

— Que te manque-t-il? as-tu quelque désir que je n'aie pas deviné? Parle, dussé-je y mettre toute ma caisse royale, je n'ai rien à refuser à celle qui me console des soucis de ma couronne.

— J'ai tout ce qu'il me faut.

— Eh bien donc! qu'est-ce qui te peine? dis-le-moi, je t'en conjure par la sainteté de notre amour.

— Kasimir, s'écrie Rokiczana, je suis jalouse!

— Jalouse!

— Oui, depuis l'instant fatal où vous avez fait venir au château cette maudite Juive, qui a assassiné l'enfant chrétien, mon cœur est brisé, mon bonheur est fini. Quand vos courtisans, quand votre peuple vous laissent un moment de libre, ce n'est plus vers moi, c'est vers la Juive que vos pas se dirigent. Jadis, lorsque nous étions seuls, c'était de notre amour, de nos serments mutuels que vous aimiez à m'entretenir; maintenant, si vous daignez me voir, c'est pour me dépeindre l'esprit, la beauté, la fierté de la Juive. Vous avez oublié que ses mains sont tachées de sang chrétien, que sa foi est ennemie de votre religion. La Juive, la Juive, voilà votre seule parole, votre seule pensée.

— Rokiczana, répondit le roi en l'écoutant pensif, si je vois Esterka, c'est pour prendre des renseignements sur le crime qu'on lui



impute; si je l'écoute, c'est pour mieux approfondir le caractère de ses coreligionnaires qui font partie du peuple que je gouverne.

— Oui, oui, je l'ai cru aussi les premiers jours; mais, lorsque je vois que vous ne me parlez que d'elle, que tous vos soins ont pour but de lui rendre son séjour dans le château moins pénible, quand je vous vois passer avec elle des heures entières, puis-je douter qu'un sortilège affreux ne m'arrache votre cœur? Kasimir, m'avez-vous jamais abordée sans déposer sur mes lèvres un baiser d'amour? Il y a deux jours que vous ne m'avez embrassée! Ah! je ne saurais rien, mes yeux n'auraient rien vu, mes oreilles rien entendu, que mon cœur m'eût dit : Kasimir est changé..... Vous ne répondez rien, vous vous taisez... Oh! malheur, malheur à moi!

Kasimir écoutait avec surprise ces paroles;

jusqu'alors, en se plaisant à la vue et aux discours d'Esterka, en cherchant en toutes choses à lui être agréable, il avait suivi son penchant sans examiner les motifs qui le portaient à agir de la sorte. Les reproches de Rokiczana étaient pour lui comme une révélation; tandis qu'elle examinait ses craintes, ses soupçons, le roi se disait pour la première fois : qui sait, peut-être a-t-elle raison? Cependant, quand il s'aperçut de la douleur que causait à Rokiczana son silence, il résolut de la tranquilliser.

— Enfant, tu te trompes, tes reproches sont injustes, c'est l'étonnement qui me rend muet.

— Vous n'avez jamais entretenu la Juive de ses charmes, de sa beauté?

— Foi de Kasimir, jamais!

— Vous n'aimez que moi?

— Toi seule.



— Vous m'aimerez toujours?

— Toujours.

— Oh! pardon, pardon, j'étais injuste.

Quand on est aimée d'un prince comme Kasimir, on tremble de perdre un trésor si précieux. Je suis tranquille, heureuse; je ne souffre plus; mais j'ai une prière à vous faire..., et vous vous en souvenez..., vous m'avez donné votre parole royale de m'accorder ma première demande. Jamais je n'ai usé de mon droit..., eh bien! aujourd'hui je vous supplie de renvoyer cette Juive du château; puisqu'elle vous est indifférente, que vous importe en quel endroit elle demeure?

Kasimir, qui voulait tranquilliser et consoler Rokiczana, et cependant ne pouvait se résoudre à éloigner Esterka, chercha à éluder la réponse et à compenser son refus par de tendres caresses : il prend Rokiczana sur ses genoux, la balance amoureusement, dépose

mille baisers sur sa poitrine blanche, sur ses yeux bleus, sur son cou de cygne, plaisante de son inquiétude, de sa jalousie, et ne lui laisse pas le temps de réitérer sa demande, d'insister. Rokiczana restait immobile, cédant aux caresses de Kasimir sans y répondre; mais le roi venant à passer sa main dans ses beaux cheveux, tout à coup la pensée lui vient qu'il va s'apercevoir de la perte croissante qu'elle en fait chaque jour, et qu'il suffit presque de les toucher pour qu'ils se détachent et tombent. Un sentiment de coquetterie craintive lui fait changer sur-le-champ de pose et de figure; elle arrête doucement la main de Kasimir, la ramène à sa bouche, la couvre elle-même de baisers, enlace son cou de ses beaux bras, lui rend caresse pour caresse; devient gaie, joyeuse, du moins en apparence, car elle voit bien que le roi ne veut pas satisfaire à sa prière; elle sent



qu'elle doit les baisers de Kasimir à la compassion plutôt qu'à l'amour, et son ame reste mortellement blessée. Oh ! comme elle hait Esterka ! Si, dans ce moment, il eût été au pouvoir de Rokiczana d'anéantir sa rivale, elle n'eût reculé ni devant le poignard, ni devant le poison.

## CHAPITRE XVI.

### LE PARCHEMIN.

Il arrive qu'un soldat soit blessé au milieu du combat sans qu'il s'en aperçoive ; l'entraînement, l'enthousiasme, les chances variées de succès ou de défaite captivent, absorbent toutes ses facultés, effacent momentanément l'individu pour le confondre dans la masse générale ; mais, lorsque revient le calme, et qu'un camarade lui montre son

qu'elle doit les baisers de Kasimir à la compassion plutôt qu'à l'amour, et son ame reste mortellement blessée. Oh ! comme elle hait Esterka ! Si, dans ce moment, il eût été au pouvoir de Rokiczana d'anéantir sa rivale, elle n'eût reculé ni devant le poignard, ni devant le poison.

## CHAPITRE XVI.

### LE PARCHEMIN.

Il arrive qu'un soldat soit blessé au milieu du combat sans qu'il s'en aperçoive ; l'entraînement, l'enthousiasme, les chances variées de succès ou de défaite captivent, absorbent toutes ses facultés, effacent momentanément l'individu pour le confondre dans la masse générale ; mais, lorsque revient le calme, et qu'un camarade lui montre son



sang qui coule, il contemple sa blessure, mesure sa profondeur, commence à ressentir les douleurs dont il ne se doutait pas au milieu de la mêlée. De même Kasimir, depuis le moment où Rokiczana lui a révélé ses soupçons, ses craintes, sa jalousie, s'étonne, s'inquiète, s'interroge, sonde et examine la blessure de son ame. Jusqu'alors dans le tourbillon des affaires et le tumulte des partis divers qui s'agitent autour de sa royauté, sans lui laisser le temps de réfléchir et se reconnaître, il avait cédé instinctivement au charme qu'exerce sur lui Esterka; maintenant il scrute ses sentiments, il se rappelle le passé, il recueille ses moindres souvenirs. Il sent qu'un vif penchant l'entraîne vers elle, et sourit de la pénétration d'une rivale qui a deviné ce que lui-même ignorait encore. C'est maintenant surtout qu'il frémit en songeant que le jour du jugement arrive,

qu'Esterka sera forcée de quitter le château pour aller sur le banc des accusés, comme criminelle, comme meurtrière; que de nouveau elle sera exposée aux injures et aux menaces de la foule, et que la malheureuse peut être condamnée à la torture, au bûcher! A cette pensée horrible, la colère et la terreur se peignent sur son front contracté..... Il se dit à lui-même : *Rokiczana, tu as raison d'être jalouse!*

Kasimir seul, pensif, restait absorbé dans ces réflexions, lorsque le nain, moitié éveillé et bâillant, vint lui annoncer qu'un Juif lui demandait audience. Il ajouta en se frottant les yeux, étendant les bras et se contorsionnant tout le corps, qu'il ne voulait pas entrer de si bonne heure chez le monarque; mais que l'Israélite l'avait assuré qu'il s'agissait d'une affaire de la plus haute importance; d'ailleurs le solliciteur lui avait mon-



tré la médaille royale qui ouvrait à ceux qui en étaient porteurs les portes du château.

Le roi donna ordre que le Juif entrât.

C'était Ben-Joseph. Kasimir le reconnut sur-le-champ, et ne s'étonna point de son nouveau costume.

Esterka, profitant de la bienveillance de Kasimir qui aimait à l'entendre parler de ses coreligionnaires, avait hasardé quelques mots sur le colporteur, et appris au roi que l'habit d'un misérable marchand recouvrait l'un des plus sages et des plus puissants Israélites. En traçant à Kasimir les traits principaux du caractère de Ben-Joseph, involontairement elle s'était servie de ces expressions flatteuses qui trahissent le penchant du cœur; elles firent impression sur Kasimir. Lorsqu'il vit entrer le Juif, bien qu'il ressentit un peu de dépit de ce qu'il lui avait caché sa véritable condition, il fut

en même temps touché de compassion pour un homme victime des préjugés, dont le mérite devait se dérober, se déguiser sous tant de voiles.

— Ah! c'est vous, monsieur le colporteur, peut-être toujours pauvre et courbé comme le dernier mendiant de mon royaume. Je sais qui vous êtes, je connais le but où vous tendez, les moyens dont vous disposez. Je vous le dis, afin que vous vous gardiez à l'avenir de jouer votre maître. Quels que soient vos motifs, rien ne vous excuse de vous revêtir d'un masque aux yeux du monarque qui accorde audience au dernier de ses sujets.

« Soyez donc averti, et dites-moi qui m'amène à l'aube du jour celui que le peuple d'Israël appelle rayon du soleil, qu'il a choisi pour son chef, son appui, son unique espoir. »

— Sire, pardonnez-moi, répliqua Ben-



Joseph avec calme, si le malheur qui pèse sur ma race ne m'a pas permis de paraître devant vous le front serein, la tête haute. Quel est le dernier des gardiens de votre château royal qui en eût accordé l'entrée à un Juif fier de ses malheurs? Il fallait que je me courbasse jusqu'à terre pour pénétrer jusqu'à Votre Majesté. Vous-même, sire, malgré votre bienveillance, n'eussiez-vous pas ri avec mépris si je vous avais abordé en disant : Roi des Polonais, tu vois en moi le chef d'Israël, qui travaille au salut de ton trône et celui de ton peuple... Mais cette fois, sire, je me présente dans mon véritable caractère; j'ai revêtu la robe que je porte lorsque je m'humilie devant l'Être suprême...; car je voulais paraître, au nom d'Israël, devant mon seigneur et maître.

— Et pourquoi ce changement? pourquoi aujourd'hui et pas hier?

— Parce qu'aujourd'hui, sire, je puis vous donner les preuves que votre couronne est menacée; que votre trône est en danger....

— Mon trône en danger! répéta Kasimir en souriant; tu auras surpris quelques paroles téméraires d'un noble ignorant échauffé par le vin, ou quelques menaces insolentes d'un prêtre fanatique. Bah! qu'ils boivent et qu'ils crient. Leurs bravades ridicules s'évanouiront avec la fumée du repas. Mais, par mille foudres, si leur audace se montrait ouvertement, si des paroles ils passaient aux faits, d'un regard je saurais bien les réduire au silence, les faire fléchir devant mon trône.

— Je le sais, sire, votre trône n'aurait rien à redouter si les rebelles paraissaient au grand jour; il suffirait de votre présence pour leur faire baisser les yeux, et de votre épée pour leur faire courber les genoux;



mais si vos ennemis, aussi lâches que téméraires, trament un complot dans les ténèbres, se proposent de surprendre votre sommeil, d'incendier la ville et de massacrer le peuple malheureux que vous protégez, pour crier ensuite, à *bas Kasimir, vive Louis de Hongrie!* oh! alors le danger est réel, car, avant d'atteindre les coupables, il vous faudra traverser les flammes et marcher sur les cendres de votre capitale et sur les cadavres de vos fidèles sujets.

— C'est impossible...., ce que tu dis n'est pas vrai. Je connais ma noblesse, elle est fière, arrogante, mais elle aime à exposer sa vie quand elle veut abattre son adversaire. Elle lutte en plein jour, elle jette le gant avant de frapper son ennemi; dans mon pays, jamais un noble n'a percé une poitrine nue.

— Aussi, dans ce qui se passe, sire, dans

cette conspiration horrible et tout exceptionnelle, votre noblesse n'est que l'instrument d'une main étrangère. Rome est jalouse de votre puissance et de votre indépendance; le nonce du pape, ne pouvant obtenir votre aveugle soumission et le tribut qu'il exigeait, a juré votre perte; plein de haine contre notre race malheureuse, et voyant la protection que vous nous accordez, il vous déclare ennemi de la religion, arme les prêtres, excite les nobles, et ne rougit pas de profiter des ténèbres de la nuit pour accomplir ses projets sanguinaires.

— Tu parlais de preuves.

— Lisez, sire.

Kasimir jeta un coup d'œil sur le parchemin à moitié déchiré; en le parcourant, il appuyait à diverses reprises sur les noms ou les paroles qui le frappaient davantage: « Pan de Wola...., prêtre Martin...., ser-



ment...., religion..., nation.... » Ayant terminé, il demanda :

— Comment as-tu pu te procurer cet acte important ?

— Sire, il a coûté la vie à douze de nos frères.

— Explique-toi.

— Votre Majesté peut se rappeler que le pan de Wola et le prêtre Martin se plainquirent de l'insolence d'Israélites qui avaient insulté et attaqué un prêtre du cloître Saint-Dominique. Malheureux ! ils pensaient que les Juifs avaient besoin du froc d'un moine, et qu'ils se croiraient vengés en donnant quelques coups à un prêtre stupide !... Sire, c'est cette pièce qu'ils lui ont arrachée ; leurs frères ont été mis à mort ; mais ils ont procuré une preuve à Votre Majesté qui vous aidera à reconnaître vos amis et vos ennemis, qui

vous donnera moyen de prévenir une terrible catastrophe.

— Quelle est la nuit choisie pour cet infame massacre ?

— La nuit du dimanche de Sainte-Ursule.

Kasimir, dans le premier mouvement d'indignation, voulait appeler sa garde pour saisir et punir les chefs du complot ; il les eût fait jeter à l'eau sans procès ni jugement ; mais un instant de réflexion suffit à changer son dessein ; il s'arrête, devient calme, et s'approchant de Ben-Joseph en souriant, il lui demande :

— Eh bien ! monsieur le sage, vous qu'on nomme rayon du soleil, que feriez-vous à ma place ?

— Sire, j'agiserais selon le but que je me serais proposé. Voulez-vous confondre ou vaincre les mécontents ? Dans le premier cas, il suffit de faire arrêter les chefs, pour



les empêcher d'agir, et prévenir une sanglante explosion. Mais si Votre Majesté veut en finir une fois pour toutes avec les rebelles qui lui lient les mains, qui l'empêchent de faire le bien, je les laisserais mettre un commencement d'exécution à leur lâche complot, tout en préparant les moyens et prenant les mesures nécessaires pour les écraser au moment du combat. Et si telle est la volonté de mon maître, je puis lui offrir vingt mille ames à Krakovie et un million en Pologne, tous prêts à consacrer leur vie et leur fortune pour la défense de leur bienveillant monarque. Sire, vous souriez, car vous avez vu jusqu'à présent les Juifs courbés et timides; mais dites un mot, ils relèveront la tête, armeront leurs bras et au pied des Carpathes ils rappelleront la gloire des braves qui, héros martyrs, défendirent Jérusalem. Ce ne seront point des soldats ordinaires qui

combattent sans cœur ni courage, par nécessité; ce seront des esclaves qui brisent leurs chaînes; ce seront des croyants qui défendent la foi de leurs ancêtres, des demi-dieux fanatisés qui luttent à mort pour tout ce qu'il y a de plus sacré : *Dieu et la justice*. Et parmi toute notre race, vous ne trouverez pas un indifférent, un lâche; hommes, femmes, enfants et vieillards, tous deviendront guerriers... Faites signe, Kasimir, et vous ressuscitez tout un peuple de braves, trop longtemps écrasé sous le poids de la persécution, tout un peuple qui vous bénira dans ses prières, rendra votre bras invincible et fera la Pologne heureuse et florissante.

Kasimir ne pouvait regarder sans une espèce d'étonnement et d'admiration le feu qui animait en ce moment tous les traits du chef des Israélites. On eût dit que ses yeux



lançaient des étincelles, et que le sang allait percer par les pores de sa figure; il semble vouloir déchirer sa poitrine pour montrer au roi le fond de son ame, pour lui prouver que ses paroles sont vraies, qu'il a la certitude de ce qu'il avance.

— Tranquillisez-vous, dit Kasimir avec bonté, le danger ne me paraît pas si grand. Voyez les choses avec plus de sang-froid; jetez un coup d'œil plus calme sur ce parchemin, parcourez cette liste et vous n'y verrez que des hommes secondaires, sans influence. En cas de danger, l'évêque de Krakovie, chef de l'Église, viendrait se placer à côté de mon trône avec l'élite du clergé et de la noblesse. L'armée et le peuple sont pour moi; ce n'est pas une révolution, c'est une émeute que préparent quelques imprudents. Pendant la nuit, à mon insu, ils auraient pu immoler quelques victimes innocentes;

tout se fût réduit là; grâce à ta vigilance, ils n'auront pas même cette triste jouissance....

Kasimir ajouta encore :

« Le procès des accusés approche; concentre tes efforts pour que leur innocence paraisse au grand jour; le reste, abandonne-le-moi; tranquillise tes frères; dis-leur que je profiterai de l'événement fatal qui jette sur eux un horrible soupçon, pour que justice vous soit rendue. Qu'un arrêt favorable fasse éclater aux yeux de tous l'innocence des accusés, et désormais je ferai respecter votre croyance: malheur à ceux qui insulteront à vos prières, qui outrageront vos sépulcres, qui forceront vos enfants au baptême! Je ferai respecter vos droits, et pour que vous puissiez lever la tête haute comme il convient à des hommes libres, vous porterez des épées, afin de pouvoir ven-



ger par le fer les outrages que je ne pourrai vous éviter (\*).

Pendant cette conversation, le jour avait tout à fait paru. On entendait dans les salles voisines le mouvement des domestiques qui allaient et venaient, et de quelques courtisans qui attendaient l'audience matinale du roi. Aussitôt que Kasimir eut reconnu la voix de Jacques de Melchlin et de quelques autres seigneurs qui jouissaient également de sa confiance, il les fit appeler; après leur avoir adressé quelques paroles bienveillantes, il entra en matière.

— Messeigneurs, dit-il avec gaieté, notre cour est grave, triste, sévère, toute préoccupée de discussions sérieuses, de projets de lois, de réforme. On prendrait vraiment notre château plutôt pour un bureau d'admi-

(\*) Historique.

nistration que pour une résidence royale; on n'y entend ni musique, ni chant, ni danse. Nos saltimbanques oublient leur *salto mortale*, nos bouffons et nains ne savent plus rire; Rokiczana se plaint avec raison d'être aussi sevrée de plaisirs que dans un couvent de sœurs hospitalières. Il faut que cela change, et pas plus tard que demain; oui, demain samedi, il y aura fête chez moi, il y aura carrousel, mascarade, folies et danses. Monsieur le chambellan, faites les préparatifs et apprêtez-vous à recevoir et divertir dignement mes nobles hôtes. Vous, monsieur de Melchlin, ajouta le roi gravement, je vous charge des invitations. Tenez, prenez ce parchemin, vous y trouverez les noms de ceux que je désire avoir à ma fête; tâchez que pas un n'y manque, que tous se trouvent au rendez-vous.

Comme les courtisans s'inclinaient, Ben-



Joseph, devinant l'intention du roi, leva la voix pour demander la permission d'amener des chanteurs qui contribueraient aux plaisirs de la fête. Le roi y acquiesça, et congédia les seigneurs, ne retenant que le seul Ben-Joseph.

— Eh bien ! mon brave, lui dit-il, lorsque les seigneurs furent retirés, vous le voyez, grâce à vous, un drame qui pouvait devenir sanglant va se changer en farce ridicule.

Lorsqu'un aigle enfermé dans une cage aperçoit le gardien qui lui apporte sa nourriture quotidienne, lorsqu'il lui voit entr'ouvrir les grilles de sa prison, son cou s'allonge, ses yeux brillent, ses ailes se soulèvent et se tendent, car le roi de l'air s' imagine retrouver sa liberté, et pouvoir de nouveau s'élancer dans les sphères supérieures, planer dans les nuages, attacher son regard sur le soleil. Mais, lorsque le gardien s'éloi-

gne en refermant la cage, après y avoir jeté un morceau de chair et versé quelques gouttes d'eau, le noble prisonnier laisse retomber sa tête abattue et ferme les yeux, comme s'il ne pouvait supporter la vue des objets qui l'environnent. Telle était la position de Ben-Joseph; il aurait voulu voir Kasimir effrayé et son trône ébranlé, pour le sauver avec l'aide de ses frères; il eût désiré un combat, afin que ses coreligionnaires pussent s'affranchir du mépris par un baptême de sang, par la victoire. Il aurait voulu lutter et vaincre, afin de pouvoir dire à Kasimir : Israël te rend ta couronne, fais-lui justice. Lorsqu'il vit le roi résolu à prévenir l'explosion, tous ses projets s'écroulèrent. Les paroles bienveillantes du monarque étaient pour lui comme la nourriture pour l'aigle enfermé. Il souffrait de ce que la protection promise par Kasimir à ses coreligionnaires fût uniquement le ré-



sultat de ses sentiments généreux, tandis qu'il eût voulu l'obtenir par les services de ses frères et la sceller par un traité.

— Vous êtes pensif, dit le roi.

— Que votre volonté soit faite ; sire, répliqua Ben-Joseph ; je regrette que l'occasion nous échappe où nous eussions pu nous montrer dignes des faveurs que vous nous accordez. Nous attendrons avec calme la nuit fatale, nous confiant pleinement dans votre justice et votre sagesse. Je retourne auprès de mes frères pour remplir les ordres de Votre Majesté, pour les consoler et leur faire part de vos promesses bienveillantes.

— Allez..., ce que je promets, je le tiendrai..., la parole de Kasimir est sacrée.

Ben-Joseph voulait se retirer, lorsqu'il se rappela qu'il avait encore un devoir à remplir.

— Sire, permettez-moi de vous adresser une prière.

— Parlez, parlez, je n'ai rien à refuser à celui dont la vigilance a rendu un service signalé à mon pays en lui épargnant la honte d'un crime. Je suis content que vous mettiez ma bonne volonté à l'épreuve, je ne savais qu'offrir à un homme qui tient à sa disposition la vie et la fortune d'un million de mes sujets ; parlez.

— Il y a peu de jours qu'un malheureux serf du pan de Wola se présenta à Votre Majesté.

— Oui, je me rappelle... ; il s'agissait de sa fille..., d'un mariage.... Eh bien!...

— Votre Majesté ne pouvait rien pour le pauvre diable..., cependant elle lui a donné un conseil..., un conseil de monarque, c'est un ordre..., il a fait ce que vous lui avez commandé...



— Je ne comprends pas...

— Vous lui avez demandé, sire, s'il y avait des cailloux dans son champ, et vous lui avez dit d'acheter un briquet...

— A présent, je crains de comprendre.

— Le paysan est vengé...; il ne reste que ruines et cendres du château de Wola.

— Oh! c'est mal, c'est mal..., paroles imprudentes!....

Cette nouvelle produisait sur Kasimir une pénible impression. Si, d'un côté, il s'indignait de la tyrannie de quelques maîtres barbares, d'un autre il ne voulait pas que les serfs se rendissent eux-mêmes justice; il n'ambitionnait que de donner une législation nouvelle à son peuple, où les intérêts du fort et du faible fussent également garantis. Ce qui le peine surtout dans la catastrophe du sire de Wola, c'est d'avoir

exposé le malheureux serf à la vengeance d'un maître impitoyable.

— Et le pauvre diable doit être pendu? demanda le roi avec un vif intérêt.

— Non, sire, il s'est sauvé dans les montagnes.

— C'est bien. Mais quel rapport...

— Sire, le paysan est hors de danger, mais sa fille à chaque instant peut tomber dans les mains du maître, qui lui fera expier le crime de son père. Cette fille infortunée est la fiancée de mon ami; c'est un de vos plus fidèles sujets, ce même bourgeois que vous avez nommé juge dans l'affaire du meurtre de l'enfant. Il n'épargne ni peines, ni fatigues, pour découvrir la vérité, et la faire triompher. Sauvez sa fiancée, sa femme; accordez-moi de lui en porter l'heureuse nouvelle, de lui prouver qu'en obligeant un Israélite on n'oblige pas un ingrat.



L'intérêt que portait Ben-Joseph à un chrétien, un catholique, toucha vivement Kasimir. Tout ce qu'il a remarqué d'extraordinaire dans le colporteur, son ardeur, son activité, son dévouement, il l'attribuait au patriotisme et au fanatisme religieux. Mais en voyant sa touchante compassion pour un ami appartenant à une autre croyance, il l'apprécia davantage, et ce qui lui restait de préjugés fut vaincu. Il ne douta plus qu'un Juif, comme un chrétien, pût être capable de sentiments nobles et généreux.

A ces pensées succéda une réflexion pénible.

— Que puis-je, dit-il, pour cette malheureuse? déjà son père m'a imploré vainement pour elle.

— Sire, vous avez dû rejeter la prière du paysan lorsqu'il portait plainte contre un noble, votre fidèle sujet et son maître. Mais

aujourd'hui tout est changé. Le pan de Wola, traître et félon, est coupable de haute trahison. Sa vie, son honneur, sa fortune, sont à votre merci.

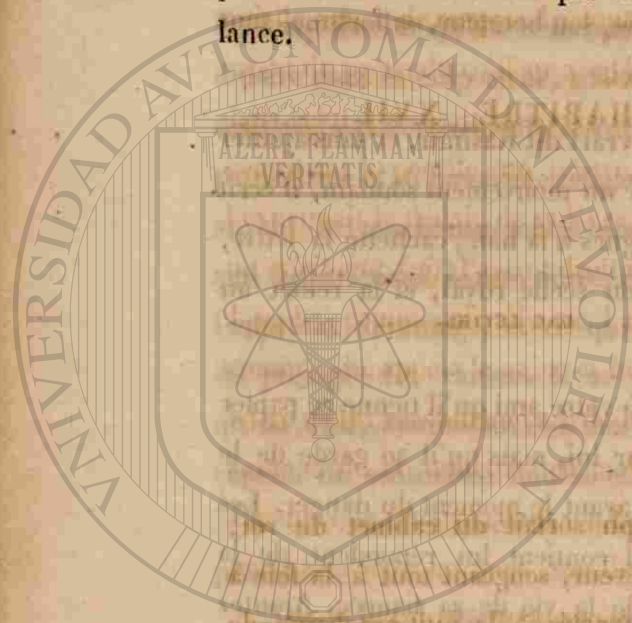
— C'est vrai! dit Kasimir, et sans ajouter un mot, par un mouvement soudain, il écrit quelques lignes à la hâte, cache la lettre, y appose son scellé royal, et la remet au colporteur.

— Dites à votre ami qu'il tienne ce papier toujours sur lui, mais qu'il se garde de le décacheter avant le moment du danger. Les lignes qu'il contient lui répondent de la liberté et de la vie de sa fiancée. Ajoutez qu'afin que leur mariage se célèbre plus promptement, je confierai le soin de les unir à Prandota, mon confesseur.

Le Juif, en recevant ce papier avec reconnaissance, put voir dans les yeux de Kasimir



la vive satisfaction qu'il éprouvait d'avoir pu lui donner cette marque de bienveillance.



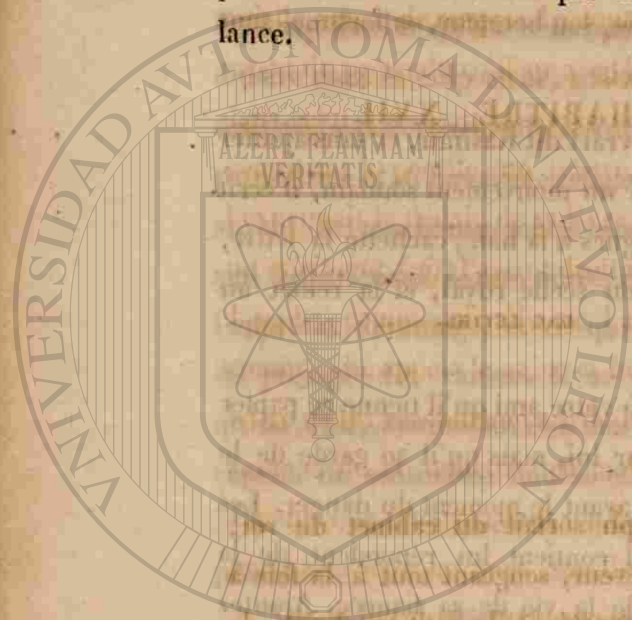
UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## CHAPITRE XVII.

### UNE LETTRE.

Ben-Joseph sortait du cabinet du roi, pensif et rêveur, songeant tout à la fois à ses projets avortés, à la nuit prochaine de Sainte-Ursule et au bonheur de son ami, lorsque tout à coup il se trouva vis à vis d'une femme; il lève la tête et reconnaît Rokiczana, celle qu'il trompe, qu'il joue, et dont pour le moment il avait oublié l'existence.

la vive satisfaction qu'il éprouvait d'avoir pu lui donner cette marque de bienveillance.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN  
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

## CHAPITRE XVII.

### UNE LETTRE.

Ben-Joseph sortait du cabinet du roi, pensif et rêveur, songeant tout à la fois à ses projets avortés, à la nuit prochaine de Sainte-Ursule et au bonheur de son ami, lorsque tout à coup il se trouva vis à vis d'une femme; il lève la tête et reconnaît Rokiczana, celle qu'il trompe, qu'il joue, et dont pour le moment il avait oublié l'existence.



Sa pâleur, son œil fixe, ses traits contractés par la colère, démontraient clairement qu'elle venait de surprendre toute la conversation du prétendu coiffeur avec le roi, et que dans celui qui disait la servir elle avait reconnu un hypocrite, un traître, et, comme l'exprimait le dédain de sa lèvre supérieure, un véritable Juif. Passant droit devant Ben-Joseph, comme si elle ne l'avait jamais connu, elle appela le nain, et lui donna une lettre en lui recommandant de la porter de suite et de la remettre en mains propres. Ensuite elle retourna dans son boudoir, toujours sans jeter les yeux sur Ben-Joseph.

Autant le colporteur avait été troublé par sa présence, autant il demeura satisfait de sa colère. Bien, se dit-il, en respirant, je n'aurai plus besoin de la tromper, ni de me justifier. En même temps il jeta un coup d'œil sur la lettre que le nain emportait.

Il comprenait qu'une amante délaissée, une reine détrônée, devait songer à la vengeance. Sachant déjà qu'elle était en partie complice de la sanglante catastrophe que préparait le prêtre Martin, il ne douta point que cette même lettre envoyée si hâtivement par le nain n'eût rapport avec la conversation qu'elle venait de surprendre. Qui sait, se dit-il, si une femme dont l'amour-propre est blessé, dont la jalousie est excitée, ne travaille pas à renverser les projets de son amant, cet amant fût-il Kasimir-le-Grand!

Il poursuit le nain et le rejoint avant qu'il n'ait dépassé la cour royale. Comme il est au moment de l'aborder, l'interroger et le séduire, il aperçoit un Juif à peine âgé de quinze ans, qui, tout en se promenant, attendait les ordres de Ben-Joseph. Le colporteur l'accoste.

— Vois-tu ce nain?

- Je le vois.  
 — Il tient une lettre dans sa main.  
 — Après.  
 — Cette lettre..., j'en ai besoin.  
 — Vous l'aurez.  
 — Mais il ne faut pas que le nain sache  
 qui la lui a enlevée.  
 — Il ne le saura pas.  
 — Est-ce tout ?  
 — C'est tout.

Le jeune Juif disparut et revint bientôt avec une dizaine d'autres Israélites, qui d'abord se disputèrent, puis se menacèrent et finirent par se battre avec un incroyable acharnement. Les coups donnés et reçus se succédaient avec une vitesse étonnante; les adversaires se prenaient par les cheveux, criaient en attaquant, criaient en se défendant.

Ce combat acharné attira une foule de

curieux qui, pleins de joie à ce spectacle, entourèrent et excitèrent les gladiateurs. Plus les coups étaient rudes et plus les assistants devenaient joyeux. C'était un grand plaisir pour les chrétiens de voir des Juifs s'entre-déchirer. Le nain ne resta pas indifférent à la joie générale. Se glissant au milieu des spectateurs, regardant de tous ses petits yeux, il sautait, tapait des mains, riait et exclamait de sa petite voix aigre et sifflante. Lui aussi excitait les combattants, comme si, au milieu du vacarme général, il eût pu se faire entendre; il ne cessa de rire et sauter que lorsque les Juifs battus, fatigués, épuisés, se dispersèrent.

Alors il continue son chemin, et ce n'est qu'à moitié route qu'il s'aperçoit qu'il a perdu la lettre. A cette découverte, le pauvre avorton n'eut plus envie de rire, ni de sauter.



— Que cherchez-vous, mon bon seigneur? demanda Ben-Joseph en abordant le nain, qui, semblable à une taupe égarée, le nez baissé, les yeux fixés par terre, courrait après la lettre perdue, comme la taupe après son habitation souterraine. Le colporteur se baissait aussi, comme s'il eût voulu l'aider à trouver cette lettre, qu'il tenait soigneusement cachée contre sa poitrine.

— Je cherche une lettre, une lettre.

— Une lettre?

— Une lettre importante que je devais remettre moi-même au confesseur de ma maîtresse.

— Pourquoi tant vous désoler?

— Ah! que dira-t-elle en sachant que je l'ai perdue?

— Eh! pourquoi le saurait-elle? Si vous le lui dites, elle deviendra furieuse, se fâchera,

vous grondera, ce qui la rendra malade, nuira à sa beauté, et ne sera pour vous d'aucun profit.

— Mais comment faire?

— Il vous faut retourner au château, gai et joyeux, comme si vous aviez fait votre commission le mieux du monde.

— C'est bon pour le moment; mais plus tard, quand le confesseur lui fera connaître la vérité?

— Il ne le fera pas.

— Mais si, il le fera.

— Mais non... Certes, quelqu'un a déjà trouvé la lettre égarée, et il ne manquera pas de la remettre à son adresse.

— Mais s'il ne le fait pas, que dirai-je quand le confesseur assurera que je ne lui ai rien remis?

— Vous direz que oui.

— Il dira non.

— En ce cas, votre *oui* aura la même valeur que son *non*, et Rokiczana préférera croire son plus fidèle serviteur, qu'un homme qui ne dépend point d'elle, et peut avoir mille motifs pour ne pas faire ce qu'elle lui demande.

Le nain était visiblement satisfait de ce sage conseil; cependant il s'éloigna en disant: Oh! non, ce serait indigne. Ajouter un mensonge à une maladresse! Je préfère tout avouer.

Le colporteur remarqua qu'il ne se hâtait nullement de retourner au château; et d'après la joie qu'il vit briller dans ses yeux, il resta convaincu qu'il ne manquerait pas de profiter de sa leçon. Il savait que les hommes, en faisant profit de mauvais conseils, les repoussent en apparence, pour être seuls dans le secret de leur perfidie.

Ben-Joseph, très content de la lettre qu'il

a surprise, et surtout de son contenu, se disposait à aller trouver Maria et Grégoire, pour leur remettre l'expédition royale, qui doit assurer leur tranquillité et leur bonheur, lorsque le son d'une trompette l'arrêta: c'était un crieur public.

Des gamins, quelques femmes, et des ouvriers oisifs, approchèrent du crieur en ricanant.

— Certes, quelque seigneur a perdu son chien, et offre un pourboire à qui le ramènera.

— On commande peut-être de nettoyer les rues et de blanchir les maisons, sous peine d'amende.

— Bah! disait un autre, ce sera quelque vieille tante qui aura oublié quelque part sa jeune nièce, et offre une honnête récompense à celui qui découvrira sa retraite.



Cependant, malgré les sons répétés de la trompette, les curieux ne se pressaient pas; ils avaient été tant de fois trompés dans leur attente de quelque événement important, pour n'apprendre que des nouvelles insignifiantes, qu'ils semblaient ne plus vouloir se donner la peine d'écouter.

Le crieur, piqué d'abord des ricanements, et ensuite plus encore de l'indifférence qu'on montrait à son appel, fit avec colère :  
*Silence, il s'agit des Juifs!*

A ces mots prononcés avec une sorte de rage, tous les assistants se pressèrent autour du grave fonctionnaire, et lui portèrent la plus vive attention.

« Au nom du roi, faisons savoir à tous en général et à chacun en particulier, qu'aujourd'hui vingt-quatre septembre, en l'an de grâce mil treize cent quarante-sept, il sera précédé au jugement des Juifs Ben-Himmel et sa

fille Esterka, accusés tous deux du meurtre d'un enfant chrétien, trouvé près de la grande route, au bord de la forêt de Lobzow. Que tous ceux qui ont des renseignements à fournir sur ce crime atroce se rendent à la cour de justice, et s'adressent au tribunal extraordinaire, présidé par l'illustre castellan de Krakovic, etc., etc.»

Tant que le crieur lut, le plus profond silence régna autour de lui; mais aussitôt qu'il eut terminé, hommes, femmes, enfants, firent mille exclamations, et se dispersèrent de tous côtés, en criant : *Procès des Juifs, jugement des Juifs*. Les ouvriers quittèrent aussitôt leur travail; les maîtres murmuraient et grondaient, tout en imitant leur exemple, et laissant toutes choses, pour assister au dénouement du procès, qui depuis si longtemps excitait l'attention générale. En un instant, les rues furent encom-

brées de monde, toute la population était dehors, même les Allemands; les laborieux Allemands sortaient avec leur bonnet de coton, leurs eulottes courtes, leurs bas longs, et la pipe à la bouche, pour savoir ce qu'il adviendrait des Juifs accusés.

A la voix du crieur, Ben-Joseph reste pâle et consterné; il n'avait pas cru que le jugement fût si prochain, et avait dirigé tous ses efforts à prévenir le massacre du dimanche de Sainte-Ursule. Oubliant tout au monde, il retourne machinalement sans dessein au château royal, où se trouve encore Esterka. La foule encombrait déjà les avenues; le castellan de Krakovie se faisait ouvrir les portes de la grande cour; il était monté à cheval, entouré d'une garde nombreuse, suivi du char des accusés, un misérable chariot découvert, formé de deux échelles placées en angle, avec de la paille.

CHAPITRE XVIII.

UN AVEU.

— Que signifient ces rassemblements et ces cris? demanda Kasimir en s'adressant à Jacques de Melchtin, lui montrant par la croisée les rues de Krakovie pleines de monde.

— On juge aujourd'hui les Juifs, répondit le digne vieillard. C'est cette nouvelle, sire, qui agite toute la population. Chacun



brées de monde, toute la population était dehors, même les Allemands; les laborieux Allemands sortaient avec leur bonnet de coton, leurs eulottes courtes, leurs bas longs, et la pipe à la bouche, pour savoir ce qu'il adviendrait des Juifs accusés.

A la voix du crieur, Ben-Joseph reste pâle et consterné; il n'avait pas cru que le jugement fût si prochain, et avait dirigé tous ses efforts à prévenir le massacre du dimanche de Sainte-Ursule. Oubliant tout au monde, il retourne machinalement sans dessein au château royal, où se trouve encore Esterka. La foule encombrait déjà les avenues; le castellan de Krakovie se faisait ouvrir les portes de la grande cour; il était monté à cheval, entouré d'une garde nombreuse, suivi du char des accusés, un misérable chariot découvert, formé de deux échelles placées en angle, avec de la paille.

CHAPITRE XVIII.

UN AVEU.

— Que signifient ces rassemblements et ces cris? demanda Kasimir en s'adressant à Jacques de Melchtin, lui montrant par la croisée les rues de Krakovie pleines de monde.

— On juge aujourd'hui les Juifs, répondit le digne vieillard. C'est cette nouvelle, sire, qui agite toute la population. Chacun

veut savoir quelle sera l'issue de ce triste procès.

— Aujourd'hui! répéta Kasimir étonné; et pourquoi aujourd'hui?

— Votre Majesté connaît les projets sanglants du prêtre Martin et du pan de Wola. Vous en avez les preuves manifestes dans le parchemin que vous m'avez communiqué. Certes, quelque bruit en sera venu au castellan de Krakovie; il n'aura pas voulu attrister Votre Majesté par des révélations sinistres; d'un autre côté, cependant, afin d'écarter la cause première, le prétexte apparent des mécontents, il aura jugé nécessaire d'accélérer le procès. Les accusés sont innocents, ou coupables; dans le premier cas leur acquittement, et dans le second leur châtement, mettront terme aux machinations clandestines qui prennent leur source dans l'injuste protection que, selon eux, vous accordez

aux meurtriers des enfants chrétiens.

— *Innocents ou coupables!* reprit Kasimir avec vivacité, ne pouvant cacher son indignation et ses craintes; *innocents ou coupables!* Je pensais qu'il ne vous restait aucun doute à leur égard. Hier encore vous déploriez la fatalité qui les accable; aujourd'hui vous pouvez dire, *innocents ou coupables!*

— Hier, sire, je ne savais pas que l'instruction du procès a fait recueillir de nouveaux indices, de nouvelles preuves. Des témoignages récents sont venus fortifier l'accusation.

— D'où le savez-vous?

— C'est le castellan de Krakovie qui m'en a fait part.

— Comme je le vois, vous êtes mieux informé que votre roi, et vous recevez les rapports avant votre monarque.



— A l'instant le castellan m'a communiqué ces détails pour que j'en instruisse Votre Majesté.

— Le castellan est donc au château ?

— Oui, sire, il vient y prendre l'accusée pour la conduire devant la cour de justice.

— La conduire, la tirer de mon palais pour l'exposer aux insultes et aux outrages de la foule égarée ! Non, non, je ne veux pas qu'elle sorte, je veux qu'elle reste dans mon château.

— Pour la préserver de toute insulte, de tout outrage, le castellan lui-même, avec une garde nombreuse, doit entourer le charriot qui l'emmènera.

— Je ne le veux pas, entendez-vous ? dit Kasimir d'une voix foudroyante ; allez, prévenez le castellan de ma volonté, et dites que malheur à l'insolent qui osera violer l'asile

que j'ai désigné à la malheureuse victime de l'ignorance et de la superstition.

— Que dites-vous, sire ?

— Telle est ma volonté, hâtez-vous.

— Roi Kasimir, insista Jacques de Melchitin avec fermeté, souffrez que je vous désobéisse.

— Qu'entends-je ?

— Oh ! oui, Kasimir ; je vous prouverai que je mérite votre confiance, que je mérite le titre dont vous m'avez honoré en me nommant conseiller de la couronne. Nos usages exigent que les accusés paraissent en personne devant le tribunal ; mon roi et maître, qui veut que les lois soient respectées par tout son peuple, ne donnera pas l'exemple de leur violation. Regardez, sire, cette foule compacte qui se presse autour de votre château. Pensez-vous qu'il soit prudent de l'exaspérer ? Voulez-vous donner raison aux

calomniateurs qui prétendent que vous protégez les ennemis de la religion? Aujourd'hui, sire, l'évêque de Krakovie, les premiers sénateurs, l'élite de la noblesse, sont prêts à se ranger autour de votre trône, à risquer leur vie et leur fortune pour un monarque bienveillant et juste. Mais si vous arrêtez le cours de la justice, si vous bravez les lois, ils s'éloigneront de vous, ils vous délaisseront.

Le vénérable vieillard ajouta encore quelques paroles suppliantes, où se peignaient l'attachement pour le roi et le respect pour les institutions du pays. Mais Kasimir, tout entier au danger d'Esterka, ne voyant que les images sinistres de la honte, des outrages et des tortures qui la menaçaient, n'écoutait son conseiller qu'avec impatience. Quand il eut fini de parler, pour toute réponse il lui jeta un regard de colère, et donna ordre au

chambellan de faire venir le castellan de Krakovie... Ensuite, se penchant sur son fauteuil, il ajouta en se parlant à lui-même :

— Je suis seul, seul, délaissé. Non, je n'ai pas d'ami, pas un seul à qui je puisse me confier, à qui je puisse dire le fond de mon cœur.

Le vieillard baissa la tête; Kasimir put apercevoir ses yeux pleins de larmes qu'il s'efforçait de lui dérober.

— Tu pleures? demanda Kasimir avec bonté.

— Sire, depuis dix ans que je vous sers, c'est pour la première fois que vous m'avez parlé avec colère, c'est pour la première fois que vous avez douté de mon dévouement à votre personne.

— Ah! si tu savais ce qui se passe dans mon ame, répondit Kasimir, et, en disant ces paroles, il cachait son front avec la main,



comme s'il eût voulu en dérober la rougeur.

— Kasimir, mon roi, mon fils, qu'avez-vous, quel est ce secret, quelle est cette douleur que vous me taisez, à moi votre fidèle conseiller, que souvent vous avez nommé votre père? Ah! si, par mes longs services, j'ai pu mériter quelque grâce, quelque faveur, confiez-moi vos peines. Je suis vieux, mon expérience pourra vous être utile. Parlez, un mot, un seul mot, je vous le demande à genoux.

— Eh bien, sache que cette Juive, accusée d'un meurtre, que l'on doit aujourd'hui juger, que le castellan doit conduire sur un char ignominieux au milieu des insultes et des outrages d'une foule égarée; sache que cette jeune fille est innocente, que son ame est pure, son cœur sensible, son esprit cultivé.

— Je le crois, sire, je le sais.

— Mais ce que tu ne crois pas, ce que tu ne sais pas..., c'est que je l'aime.

— Vous l'aimez, vous, sire! une Juive, accusée d'un meurtre!

— Oui, je l'aime. Et ce sentiment que j'éprouve, si elle l'eût inspiré au dernier noble de mon royaume, l'épée à la main, il s'arrogerait le droit de la défendre. Et moi je dois me taire, et lui refuser mon appui, parce que je suis roi et que je donne exemple à mon peuple. Si le dernier de nos nobles était convaincu de son innocence comme je le suis, à lui seul il la protégerait contre tous; et moi je dois la livrer à la fureur du peuple, l'abandonner au bourreau, parce que je suis roi, et que je donne exemple à mon peuple. Voilà les prérogatives de ma couronne. Quoi! Melchtin, un monarque qui a dévoué toute sa vie au bonheur de son

pays, qui lui a consacré toutes ses actions, toutes ses pensées, n'aurait pas le droit de dire à ses sujets : celle que vous accusez est innocente ; respectez-la, car je l'aime. Pour être roi, faut-il que je sois lâche, et que je recule devant un devoir que tout autre accomplirait ? Que faire, Melchtin, que faire ?

Le vieillard, d'abord épouvanté de l'amour d'un roi catholique pour une Juive, en voyant la douleur de Kasimir, ne songea plus qu'à trouver un moyen de concilier ses sentiments pour Esterka avec le respect des lois.

— Eh bien ! que penses-tu ? demande Kasimir, voyant la méditation où reste plongé le vieillard.

— Mon fils, répond Jacques de Melchtin, Dieu vous a soumis à une rude épreuve.

— N'est-ce pas, tu comprends ma souffrance !

— Avec l'aide de Dieu, vous en sortirez glorieusement, car pour remplir vos devoirs vous saurez faire le sacrifice de vos sentiments les plus chers.

— Que prétends-tu ?

— Esterka paraîtra devant le tribunal. L'histoire ne pourra dire que Kasimir a soustrait à la justice une Juive accusée de meurtre, parce qu'elle était jeune et belle. Mais, rassurez-vous ; Esterka ne sera pas traînée dans les rues sur le triste char des criminels ; moi, Jacques de Melchtin, je la conduirai par la main comme si elle était ma fille, mon enfant.

— Pour que la foule égarée la déchire en morceaux ?

— Non, Kasimir. Le peuple en me voyant à ses côtés, sans gardes, sans escorte, la



respectera par égard pour mes cheveux blancs. Je connais les habitants de Krakovie, ils grondent, ils murmurent, s'ils voient un coupable impuni; mais ils se taisent, ils attendent, si la justice a son cours. Sire, je vous répons sur ma tête qu'Esterka traversera la foule sans qu'une main se lève sur elle, sans qu'une insulte arrive à son oreille.

— Et me répons-tu du jugement du tribunal?

— Sire, Esterka vous a convaincu de son innocence; pourquoi ne produirait-elle pas la même impression sur des juges dont l'intégrité vous est connue? Préférez-vous donner le champ libre à ceux qui la calomnient et la veulent perdre? Comme conseiller de la couronne, je puis assister au procès, et ferai tout ce que mon cœur et mon esprit m'inspireront pour sauver l'innocence. Une fois l'accusée disculpée, il vous sera loisible

de la combler de vos bienfaits; car on n'y verra que le dédommagement d'une injuste persécution. N'hésitez pas, Kasimir; vous ne pouvez agir autrement. Vous ne pouvez laisser une tache à votre règne glorieux.

Kasimir restait indécis, l'esprit frappé cependant des avantages qui résulteraient pour Esterka d'un acquittement solennel prononcé par le tribunal. En ce moment on annonça l'arrivée du castellan de Krakovie.

Jacques de Melchti, voulant cacher au castellan l'agitation du roi, alla au-devant de lui, l'arrêtant à quelque distance de Kasimir.

— Vous arrivez, monseigneur, lui dit-il, pour conduire l'accusée devant le tribunal, et vous avez pris la précaution de faire entourer le char d'une garde nombreuse. Mais Sa Majesté, au lieu d'imposer au peuple par la force, a résolu de faire appel à son

bon sens. Je vais conduire seul Esterka, et j'ose me promettre que pas un Polonais ne voudra lever la main sur une femme, sur un vieillard.

— Oui, monsieur le castellan, telle est ma volonté, dit le roi en s'approchant de Jacques de Melchtin, et lui serrant la main. Retournez auprès du tribunal, et poursuivez vos investigations avec le même zèle que vous l'avez fait jusqu'aujourd'hui. Je sais que vous n'épargnez pas des coupables, et je sais mieux encore que vous ne laisserez pas immoler des innocents. Jacques de Melchtin vous assistera dans la recherche difficile de la vérité.

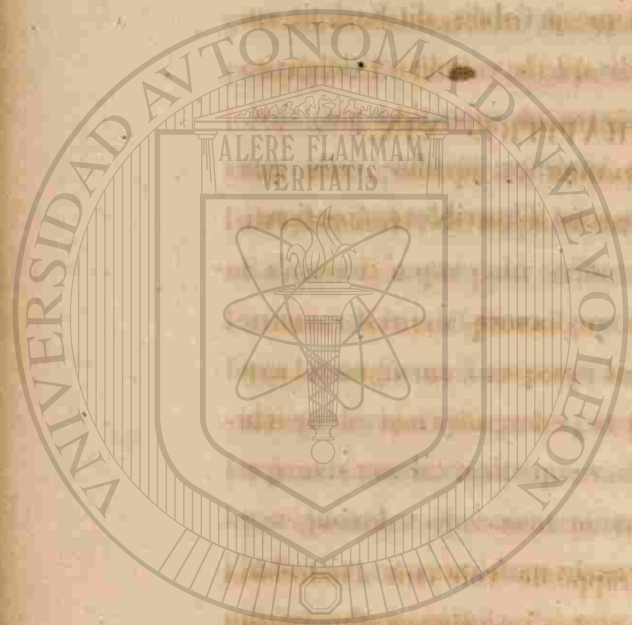
— Sire, je vous rends grâce de nous déléguer un de vos conseillers intimes. La responsabilité du juge est grave ; vous l'allégez en la partageant. Le temps presse, sire.

— Allez, bientôt Jacques de Melchtin vous rendra l'accusée.

— Tu vois que je t'obéis, dit Kasimir au vieillard, tandis que le castellan s'éloignait.

— Vous ne vous en repentirez pas, sire. J'espère vous ramener justifiée celle qui gémit accablée sous d'horribles préventions.





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

CHAPITRE XIX.

AMOUR.

On sera frappé de voir tant d'indécision et de faiblesse chez un prince ordinairement ferme et résolu; c'est que, malgré ses qualités éminentes et ses talents rares pour gouverner, Kasimir n'était pas sans défaut. L'histoire le range avec justice parmi les plus grands monarques qui aient régné.

En montant sur le trône, il trouva la Pologne ruinée, appauvrie, déchirée par des guerres intestines; il lui donna la paix et la prospérité. Le faible était à la merci du plus fort; les nobles ne cessaient de guerroyer entre eux, d'empiéter mutuellement sur leurs domaines, de disputer sur les limites, ne s'accordant que pour écraser les serfs infortunés: Kasimir promulgua un code, et força les seigneurs à respecter les lois qui décidaient de leurs discordes, et protégeaient les pauvres et les malheureux. Voyant que les seigneurs méprisaient le commerce et l'industrie, il attira des artisans étrangers, qui transformèrent la Pologne moitié barbare en pays industriel et florissant. Il bâtit cent villes; l'histoire dit de lui, qu'ayant trouvé une *Pologne en bois*, il laissa une *Pologne en briques*. Se montrant supérieur à son siècle, il fut tolérant au milieu des

guerres et des superstitions religieuses. C'est encore lui qui, jaloux de faire fleurir les sciences en Pologne, fonda des écoles supérieures, et posa la première pierre d'une université au bord de la Vistule.

Malheureusement, la splendeur et la bienfaisance du règne de Kasimir furent ternies par quelques taches dans sa vie privée. Doué d'un esprit élevé, d'une ame supérieure, il faiblissait sous l'empire d'une passion absorbante: Kasimir était esclave de ses amours. Il voulait que son peuple fût heureux, mais lui aussi aimait à jouir. Sa table était recherchée, ses plaisirs variés; et surtout une femme aimée y prêtait l'attrait le plus puissant. Kasimir avait besoin d'amour; il s'attachait promptement et ardemment; une fois qu'il aimait, il lui fallait à tout prix posséder l'objet de sa flamme; tous moyens lui étaient bons, et il lui arriva d'en em-



ployer peu d'accord avec la franchise et la grandeur de son caractère. Dans sa jeunesse, avant qu'il fût appelé au trône, éperduement amoureux d'une princesse qu'il avait rencontrée dans ses voyages, il résolut de la posséder, et ne pouvant vaincre ses scrupules, il n'hésita pas à employer une sorte de violence, qui le rendait du moins assez coupable pour justifier sa victime. Une autre fois, il devint maître d'une jeune fille appartenant à une des premières familles de la noblesse, en simulant un mariage à l'aide d'un faux prêtre et d'une cérémonie vaine, qui aveuglèrent complètement son amante trop crédule. Nonobstant l'opposition du pape, il répudia sa femme, la princesse Adélaïde, et la reléqua dans un château éloigné, pour rester libre dans ses intrigues amoureuses. Nouveau Salomon, il donna exemple, dans le même homme, d'un monarque rempli de

sagesse et d'équité pour les affaires publiques, en même temps que faible et fougueux, ardent et inconstant vis-à-vis les femmes. Heureux seulement lorsqu'il pouvait se reposer des travaux et des soucis de la couronne, la tête appuyée sur le sein d'une femme aimée qui lui rendait amour pour amour.

A présent, c'est Esterka qui règne dans son cœur; il l'aime comme jamais il n'a aimé. Ses malheurs le touchèrent d'abord, puis il fut frappé de son esprit élevé, de ses sentiments délicats, en contraste saillant avec l'apparence misérable qui l'entourait la première fois qu'il la vit; l'estime, l'admiration, le respect religieux, une sorte de culte, précédèrent en son ame la passion et les désirs. Quand la jalousie de Rokiczana lui ouvrit les yeux sur la nature des sentiments qui l'entraînaient vers la belle Israélite, il se dit : Elle sera à moi. Et voilà



qu'on veut la lui ravir, la lui arracher ; on fait parler la loi, le peuple, on fait valoir mille raisons, à lui, qui dans le feu de la passion n'a jamais connu d'obstacles qui pussent l'arrêter. Aussi, qu'on ne s'étonne point s'il dispute celle qu'il aime aux lois, au peuple, à Melchti ; qu'on s'étonne plutôt qu'il leur ait cédé ! peut-être déjà le regrette-t-il !

Cependant, devant le vénérable conseiller, il se dirigeait vers la chambre solitaire d'Esterka. Je la verrai, se disait-il, je lui apprendrai moi-même que le jour de son jugement est venu, et en même temps elle saura que je l'aime, elle saura que ses souffrances sont les miennes ; elle en deviendra plus courageuse, elle ne tremblera pas devant ses juges, en voyant en eux les sujets de son amant.

Affermi par cette idée dans la résolution

qu'il vient de prendre, il entre vivement chez Esterka. Mais du premier coup-d'œil qu'il jette sur sa figure pâle où se peignent mille angoisses, il hésite, il se trouble, et n'ose lui parler.

— Sire, sire, s'écrie Esterka s'élançant au-devant de Kasimir, comme une victime qui fuit un assassin, et se jette sous la première protection qui se présente ; daignez m'apprendre quel est ce bruit, ce tumulte qui se fait entendre tout autour du château, sans que je puisse saisir, ni distinguer quelle en est la cause. Ils me rappellent les hurlements de la foule lorsque vous me fites conduire de ma cabane à la prison de la tour. Oh ! oui, j'ai deviné, c'est moi que ces rumeurs menacent, puisque mon roi, qui arrivait toujours avec des paroles de consolation, n'a rien à me dire, et me contemple.



comme s'il devait m'annoncer l'arrêt de ma mort.

Kasimir a promis de livrer Esterka au tribunal ; mais il ne savait pas l'impression qu'exciterait sur lui la vue de ses larmes. Pour la rassurer, la calmer, il est prêt à sacrifier toutes choses, même la parole donnée à Jacques de Melchitin. Dans ce moment plus que jamais, il lui semble lâche d'exposer les jours de cette fille innocente et calomniée, qui n'a que lui pour protecteur.

— Non, Esterka, tu n'as rien à craindre. Il est vrai, c'est le jour destiné à ton jugement ; le castellan est venu pour te conduire au tribunal..., mais je ne souffrirai pas qu'on t'arrache d'ici, je te protégerai contre tous.

— Le jour du jugement, répète Esterka, et elle s'arrête éperdue comme quelqu'un

éveillé en sursaut au milieu de rêves terribles, et qui doute si leurs tableaux effrayants sont une fiction ou une réalité. Depuis qu'elle est au château, depuis que Ben-Joseph a fait luire à ses yeux un avenir brillant, elle a vécu dans un monde enchanté, où chaque moment lui apportant de nouvelles preuves de l'amour naissant de Kasimir développait en elle un penchant semblable, et la nourrissait de charmantes illusions, d'émotions vives et pénétrantes. Elle en a presque oublié son père, son peuple, et l'accusation fatale. Maintenant, ces terribles paroles, *le jour du jugement*, lui rappellent tout à coup le meurtre de l'enfant, les soupçons dirigés sur elle et sur son père, la fatalité qui poursuit la race juive.

Kasimir, en voyant l'égarement et le désespoir qui s'emparent d'elle à ces pensées,



et la font rester immobile, sans voix, sans haleine, est lui-même saisi de douleur; il ne sait pas trouver de paroles assez tendres pour la rassurer, la consoler.

— Il faut que je te le dise; Jacques de Melchiti m'a tant parlé de mes devoirs, tant représenté que ce serait une tache pour mon règne de dérober une accusée à la justice, que j'ai cédé à ses instances; lui-même devait te conduire au tribunal, en te protégeant comme sa propre enfant. Mais à cette heure que je vois ton trouble, ton épouvante au seul mot de tribunal, de jugement, eh bien! je me rétracte, tu n'iras pas; non, non, je ne veux pas que tu y ailles; tu ne quitteras pas mon château. Moi, roi Kasimir, je dis que tu es innocente, nous verrons qui osera soutenir le contraire. Calme-toi, tu vois que nul danger ne te menace, que pour aller à toi il faut me vaincre, ren-

verser mon trône et briser mon épée.

Kasimir avait saisi la main glacée d'Estherka, et la réchauffait de son brûlant contact. Elle se ranimait à ses accents passionnés, à ses regards étincelants, y puisant une vie nouvelle et mille espérances pour l'avenir.

Un moment elle avait douté de la prédiction de Ben-Joseph; mais les expressions ardentes de Kasimir lui rendent la foi, et en même temps toute la puissance de son esprit, tout le prestige de sa beauté.

— Quoi! sire, pour une malheureuse Juive, vous vous exposeriez au mécontentement du clergé et de la noblesse? vous lutteriez contre tout un peuple pour sauver une pauvre victime?

— Oui, je lutterai. Mais ne me crois pas meilleur que je ne suis; n'attribue pas ma résistance au seul amour de la justice. En te



défendant, je défends un bien plus précieux que ma vie.

— Que dites-vous ?

— Je dis que ta souffrance est ma souffrance, que ton danger est le mien, que tes joies et tes douleurs ont écho dans mon âme.

Esterka, je t'aime!

A ces mots, qui peut décrire la joie d'Esterka ? elle se voyait déjà épouse de Kasimir, reine de Pologne.

Lorsque Jacques de Melchтин entra, le roi était aux genoux de la belle Juive. Celle-ci le contemplait avec amour et extase; on lui voyait en même temps un air de fierté qui semblait dire : Kasimir, je serai digne de ton amour, digne d'unir ma destinée à celle du plus grand roi de la Pologne.

Lorsqu'elle aperçut le vieillard, elle se leva.

— Monseigneur, dit-elle, conduisez-moi devant le tribunal.

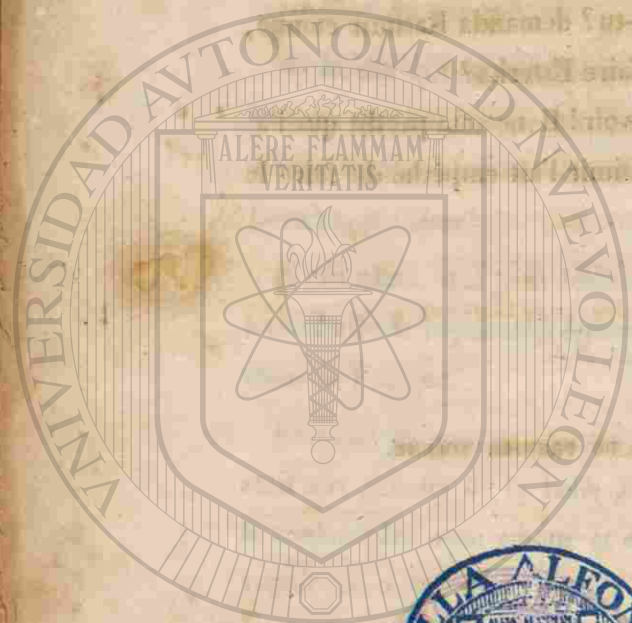
— Que dis-tu ? demanda Kasimir étonné, que veux-tu faire Esterka ?

— Mon devoir ! Il ne sera pas dit que l'amante de Kasimir l'ait empêché de faire le sien.

FIN DU PREMIER VOLUME.



®

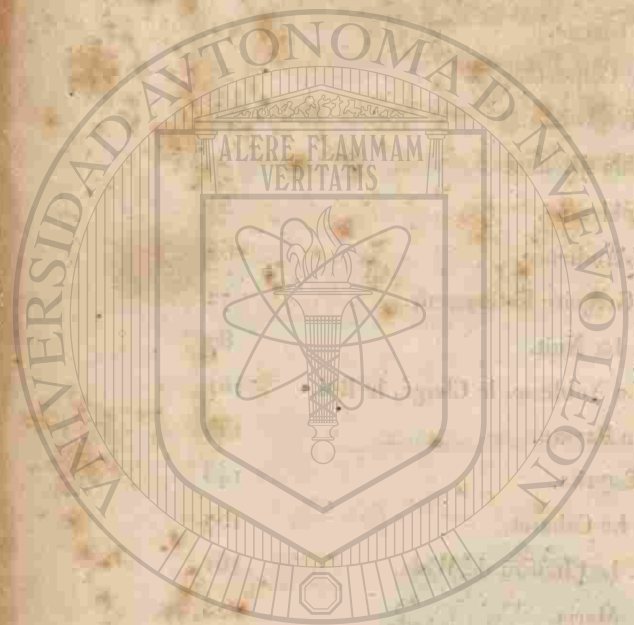


FONDO BIBLIOTECA PÚBLICA  
DEL ESTADO DE NUEVO LEÓN

## TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS.	I
CHAP. I. La Chasse.	1
CHAP. II. Le Colporteur.	17
CHAP. III. L'Inconnu.	25
CHAP. IV. Une Mission.	39
CHAP. V. Rokiczana.	53
CHAP. VI. L'Audience.	65
CHAP. VII. Grégoire le Chasseur.	72
CHAP. VIII. La Nuit.	87
CHAP. IX. La Noblesse, le Clergé, le Roi.	101
CHAP. X. Un Paysan.	133
CHAP. XI. Esterka.	145
CHAP. XII. Le Cabaret.	167
CHAP. XIII. Le Château de Wola.	181
CHAP. XIV. Marja.	223
CHAP. XV. Jalousie.	231
CHAP. XVI. Le Parchemin.	242
CHAP. XVII. Une Lettre.	269
CHAP. XVIII. Un Aveu.	280
CHAP. XIX. Amour.	295





UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS





FONDO BIBLIOTECA PUBLICA  
DEL ESTADO DE NUEVO LEON

U A N L

UNIVERS. AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCION GENERAL DE BIBLIOTECAS





LIOTE